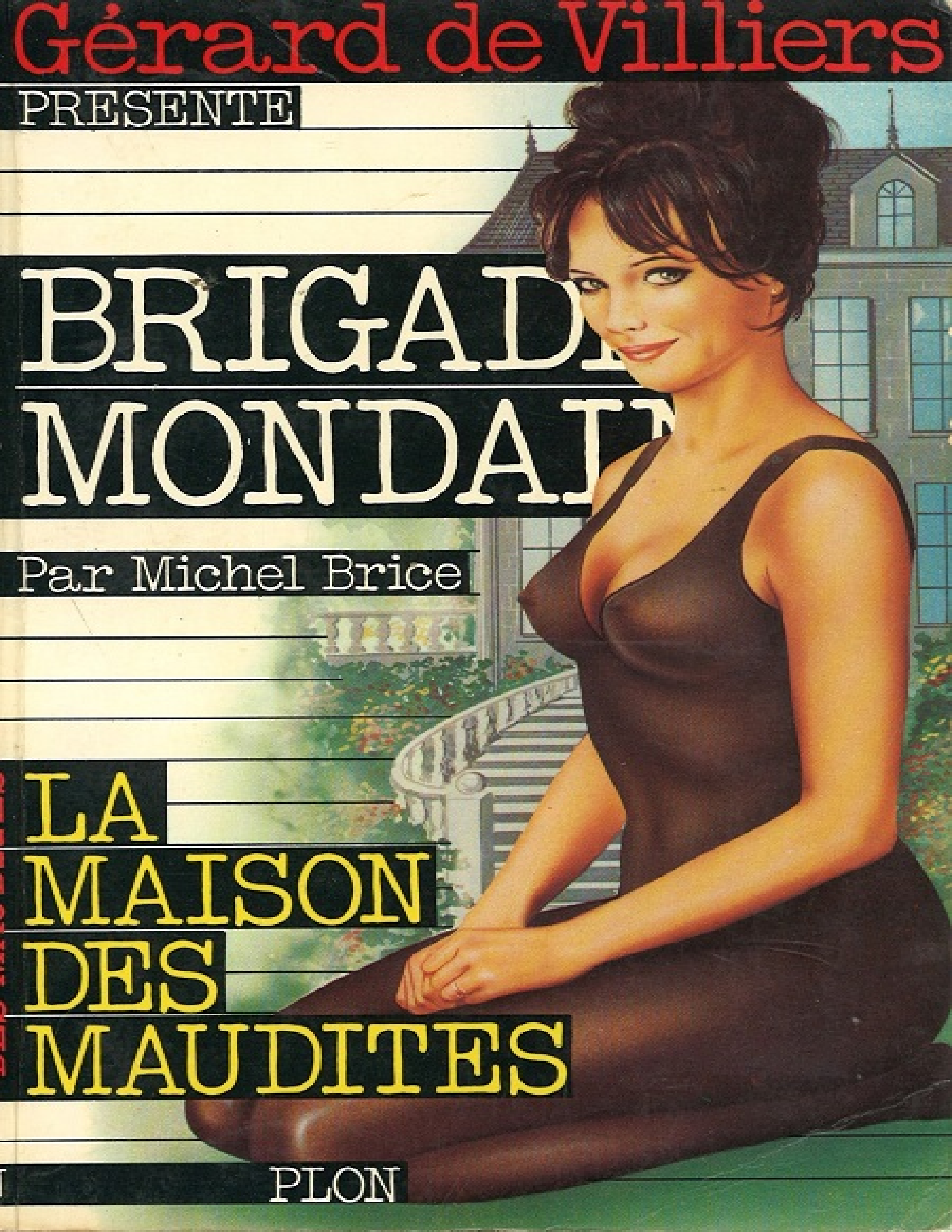

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE MONDAINE
Par Michel Brice
LA MAISON DES MAUDITES
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N°l5)

LA MAISON DES MAUDITES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

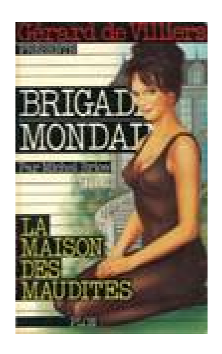
ISBN : 2 – 259 – 00306 – O

QUATRIEME

Sur l’écran se déroulait la séquence filmée à peine un quart d’heure plus tôt. Devant l’unique spectateur, athlète aux cheveux de lin, Marie-Martine Parker et Tagore se livraient, en gros plan, à une scène d’amour démente.

Philippe Delvau faisait partie d’une catégorie très spéciale de voyeurs…

CHAPITRE PREMIER



Marie-Martine tordit sa nuque en arrière. La morsure infligée à sa demande une demi-heure plus tôt se dessina dans la lumière sourde de la lampe lointaine : les incisives du haut et du bas, bien marquées, en creux, très nettes, comme les canines.

— Arrête un moment, murmura-t-elle, le visage chaviré dans les draps.

Aussitôt après, elle reprit :

— Arrête, je te dis…

Cette fois la voix était impérieuse, avec une pointe d’irritation.

Rabindranath Tagore se releva, intrigué. Il était à l’opposé exact de la femme à qui il faisait l’amour. Elle : très blonde, laiteuse, presque grasse, avec des ondulations de hanches et un poids de seins à la Rubens quand elle s’était soulevée sur les coudes. Lui, au-dessus des larges reins de femme et

du dos parsemé de grains de beauté, paraissait être l'incarnation d'un bouc mythologique. Sec, noueux, mollets et cuisses maigres, mais un torse puissant où les muscles roulaient. Le visage décharné aux yeux fiévreux était mangé d'une barbe bouclée interminable. Comme les cheveux, flottant jusqu'au dos de Marie-Martine à partir d'une raie divisant le crâne en deux.

Ils avaient le même âge : quarante ans. Et on ne leur aurait pas donné plus ni à l'un ni à l'autre. Noir et mat de peau, il était exactement un faune inépuisable chevauchant une de ces nymphes charnues aussi claires de cheveux que de peau et que rien, pas même les assauts les plus violents ne parviendraient à épuiser.

Tagore se renversa à côté d'elle, l'abandonnant. Il restait dressé, énorme et noueux. Elle le caressa furtivement avec un mouvement d'épaules qui fit rouler ses seins l'un contre l'autre.

— La pluie, écoute…, reprit-elle. Tu ne peux pas savoir comme j'aime ça.

Elle eut un rire de gorge.

— Seules les femmes, fit-elle, peuvent comprendre. Nous sommes la terre, nous, nous avons besoin d'être arrosées. Ecoute la pluie…

Au-dessus d'eux, dans la mezzanine de la salle de jeux où ils faisaient l'amour depuis deux heures, un grand châssis à double vitrage.

Dehors, l'orage s'accélérait. Un martèlement d'inondation sur les ardoises, et sur les vitres du châssis. Au loin, en sourdine, le gargouillis haletant des gouttières prêtes à déborder.

Marie-Martine gonfla ses lèvres dans un sourire heureux :

— Tu peux comprendre, toi aussi, non ? Tu es fakir, la nature, tu sens ça…

Tagore plissa ses lèvres minces.

— L'universelle fécondation…, articula-t-il sentencieusement.

Elle se cabra.

— Ah non ! Pas envie d'être enceinte.

Il rit : – Truqueuse ! Tu prends tes précautions.

Elle battit des paupières.

— Avec un fakir, on ne sait jamais, fît-elle dans un souffle.

Déjà, il essayait de la reprendre.

— Non, gémit-elle en se tortillant. Je veux profiter au maximum.

Elle tendit la main vers la table de nuit.

— Le Poppers, fit-elle. Passe-le-moi.

Il secoua la tête, ses boucles noires jais battirent les os de ses joues en cadence.

— Sois raisonnable, fit-il d'un ton contrarié. Tu en as déjà pris deux fois.

Elle planta ses ongles durs manucurés d'un rouge intense dans la toison qui couvrait sa poitrine tout entière.

— Ça ne te regarde pas, fakir, ma façon d'être heureuse.

La voix était acide, furieuse.

Il haussa les épaules.

— Après tout, murmura-t-il, fataliste, tu as raison. Tu es idiote, mais majeure…

Elle lui arracha furieusement des mains le petit cylindre de plastique rose, de la taille et de la forme d'un briquet de Prisunic. Seule différence avec un briquet : l'extrémité supérieure portait un embout arrondi percé d'un trou. Mais pour le reste, la ressemblance était parfaite : l'appareil s'actionnait par un levier rayé déclenchant l'échappement du gaz intérieur.

Marie-Martine Parker porta l'embout avec précipitation à sa narine gauche. Elle pressa le levier. Il y eut un bref sifflement assourdi de bombe aérosol. Puis elle passa à l'autre narine. Le Poppers siffla de nouveau.

Elle le laissa retomber sur la moquette, en bas du divan, et s'affala en arrière, bras et jambes en croix. Rabindranath Tagore se haussa sur les coudes et se mit à l'observer, attentif. Son sexe était toujours dressé, ondulant au rythme de sa respiration. Un peu plus haut, les muscles secs et durs des abdominaux jouaient sous les côtes. Il fit la grimace : Marie-Martine n'avait pas absorbé la totalité du gaz du Poppers. Il en flottait un peu dans l'atmosphère. Odeur aigrelette, un peu celle de la sueur dans les vestiaires de stade. Il n'en avait pas fusé beaucoup, mais cela suffisait à dominer le lourd parfum poivré des bâtonnets d'encens qu'il renouvelait avec soin depuis qu'ils étaient installés là, sous les toits de la maison de Philippe Delvau.

Les pommettes de Marie-Martine, rosies par deux heures d'amour, étaient redevenues pâles comme à son arrivée, quand elle s'était éjectée du taxi avec cette frénésie tremblante de ceux qui ont trop longtemps attendu

les excès dont ils ont désespérément besoin pour supporter la fadeur insipide de la réalité. Elle respirait avec de lents frémissements des seins.

Elle griffait les draps, de chaque côté de ses hanches comme si elle était attentive aux crissements de soie qu'elle provoquait. En fait, elle avait totalement perdu tout contact avec la normalité des choses. Le Poppers, c'est un gaz du diable. Il désinhibe. Avec lui, faire l'amour devient aussi ahurissant de fraîcheur et de nouveauté que le jour où on l'a fait pour la première fois. Invention américaine, bien entendu. Le sauvetage inespéré des complexés. Et la drogue sexuelle absolue pour ceux qui ont besoin d'expériences neuves. Le cas précis de Marie-Martine Parker. À quarante ans, ayant expérimenté les dix mille façons de pimenter les plaisirs, elle avait enfin trouvé avec le Poppers la solution de la quadrature du cercle sexuel : hurler de bonheur en faisant l'amour à la papa. Tout simplement, sans chercher ailleurs. Avec une jouissance fabuleusement multipliée par rapport à toutes les complications auxquelles elle s'était livrée. Et dont elle s'était peu à peu lassée jusqu'au dégoût.

Seulement, Tagore avait raison. Le Poppers, c'est tragique pour l'organisme. À commencer par le cœur. Or, Marie-Martine Parker abusait du Poppers. Tragique privilège des riches. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que chaque bombe aérosol coûte trois cents francs ? De toute façon elle avait sa filière américaine. Aux Etats-Unis, cela ne coûte rien. Dans les parties, tout le monde se promenait avec son « ampoule » suspendue au cou par une chaînette. Les policiers d'outre-Atlantique en savaient quelque chose. Quelques années plus tôt, c'était pour overdose de drogue qu'on les appelait. Désormais, c'était pour overdose de Poppers. Changement de cause. Pérennité des effets : crise cardiaque foudroyante. D'ailleurs, ce qui les faisait le plus enrager, c'était qu'on les appelait toujours pour rien : la caractéristique des accidents cardiaques pour cause d'excès de *stimulating processes,* c'était l'irrécupérabilité mathématique du sujet.

Marie-Martine roula des yeux vers son amant. Sa main se mit à trembler quand elle tendit son index vers le châssis vitré.

— Les plantes, dans le jardin, balbutia-t-elle, écoute comme elles sont arrosées. La fête !…

Elle se cabra, reins creusés, cuisses ouvertes.

— Il pleut sur la nature. Je veux qu'il pleuve aussi sur moi. Dans moi. Arrose-moi. Profond.

Sa main avait attrapé le membre toujours droit du fakir.

— Merveilleux, reprit-elle d'une voix qui commençait à vaciller. Tu ne te fatigueras donc jamais ?

Il sourit avec une modestie parfaite :

— J'ai mes secrets, dit-il. On en a déjà parlé, je n'ai pas besoin de Poppers, moi.

Elle se lova contre lui, le dirigeant à deux mains au plus intime d'elle-même.

— Ne te moque pas, geignit-elle, chacun sa méthode.

Elle poussa un soupir de bête blessée.

— Non, cria-t-elle à voix basse, ça n'est pas possible d'être si énorme…

Elle accentua son supplice d'une interminable reptation des hanches qui la laissa, abandonnée, ouverte au maximum, collée au ventre musculeux du fakir dont les boucles drues battaient ses joues chaque fois qu'il la massacrait.

Philippe Delvau pencha sa haute silhouette sur la caméra gainée de noir. Un superbe objet payé une fortune : l'une des toutes premières caméras à développement instantané mise au point par Kodak. Ramenée huit jours plus tôt de New York. S'aidant du mode d'emploi – il n'était pas encore tout à fait familiarisé avec le fonctionnement – il introduisit une bobine dans le logement prévu. Puis il vérifia que tout était en parfait état de marche, et il alla disposer la caméra sur une tablette murale. La lentille de visée s'adapta au trou prévu à cet effet sans aucune difficulté. Les lèvres minces de Philippe Delvau esquissèrent un sourire satisfait. À présent, ses longues mains fines aux ongles légèrement bombés allaient et venaient d'un bouton à l'autre. Il colla son œil droit à l'œilleton de visée et effectua la mise au point. Tout en se reculant, il pressa la manette de mise en marche. La caméra électrique se mit à ronronner doucement. Philippe Delvau regarda sa montre. Dans dix minutes exactement, le film serait totalement impressionné. Le temps pour lui, de boire un tilleul. Il y avait longtemps que Philippe Delvau s'était interdit tout alcool, même sous forme de vin. Aucune raison de santé à ce choix. À trente et un an, c'était un athlète, s'entretenant avec rigueur au Racing Club : footing et tennis. Plus des

séances bi-hebdomadaires de gymnastique. Il paraissait six ou sept ans de moins et les femmes, partout, dans la rue, au club, dans les soirées, n'avaient qu'une envie dès qu'elles le voyaient ; se coller contre lui. Très blond, les yeux gris, le nez aquilin, il avait une allure innée d'aristocrate nordique. Ce qu'il était d'ailleurs par sa mère, une Gothberg Ankarfot, apparentée à la famille régnante de Suède, mais déclassée pour cause de mariage avec un roturier. Un architecte naval de Saint-Nazaire, dont Philippe n'avait gardé qu'un seul trait, des sourcils presque noirs. Mystère étrange des chromosomes qui plaisait, bien entendu encore plus.

Philippe Delvau parcourut le long bureau aux murs tendus de tissu blanc sur lequel se détachaient des meubles modernes, rares, mais très beaux, finlandais pour la plupart. De grands tableaux pendaient à des cordelières noires. Uniquement des huiles. Et des marines. Vagues s'écrasant sur les rochers d'Héligoland, tempêtes de haute mer avec des voiliers fuyant à la cape. Sur le bureau de métal poli, une maquette du *Vasa,* ce célèbre trois-mâts suédois de soixante-quatre canons, naufragé en 1628 au large de Stockholm et retrouvé intact dans la vase en 1961.

Appuyé au parallélépipède de verre protégeant la maquette du bateau, un portrait dans un cadre d'écaille : une très belle jeune femme aussi blonde que Philippe. La photo était en couleur, le visage était doux et tendre, avec des yeux verts et des pommettes un peu saillantes. Tracés d'une haute écriture féminine à grands jambages, ces mots *For Philippe. My beloved Philippe* signé : *Fiona.*

L'arc noir des sourcils de Philippe s'adoucit en passant près du portrait. Il avança la main et caressa le verre avec délicatesse. Puis il alla ouvrir un placard invisible, aux portes couvertes du même tissu que les murs. Une kitchenette minuscule. Il mit à bouillir de l'eau sur une plaque chauffante en céramique réfractaire et retourna sur ses pas.

Sur le bureau il prit un objet noir et luisant. Un pistolet. Un Luger de la Kriegsmarine. Un PO 4 chromé. Une arme de collection introuvable. Il se mit à faire jouer nerveusement le mécanisme d'armement.

La porte grise du coffre-fort était grande ouverte. Epaisse comme une cuisse, lourde, huilée. Avec des gestes trahissant une longue habitude, Philippe Delvau en avait extrait des liasses de billets. De toutes

nationalités : livres sterling, francs français et suisses, deutschemarks, dollars, pesetas. Tous avaient un point commun ; ils étaient neufs, comme s'ils venaient juste de sortir de l'imprimerie. L'athlète blond, assis par terre en tailleur sur sa moquette noire, s'était mis à les compter et recompter attentivement tout en buvant de temps à autre une gorgée de tilleul. Le gris de ses yeux s'était assombri, ses mâchoires se contractaient à intervalles réguliers quand il reposait une liasse devant lui. Sa main tremblait légèrement. Il y avait beaucoup d'argent sur la moquette. Mais pas de quoi faire une somme fabuleuse qui mérite un tel coffre et tant d'amour dans les gestes. L'équivalent de moins de dix millions de centimes, guère plus.

Le ronronnement de la caméra s'arrêta net. Il y eut une succession de claquements métalliques assourdis dans le dos de Philippe. Le développement automatique commençait. Dans quelques minutes, le film serait prêt à être projeté.

Philippe en profita pour dérouler sur le mur faisant face à son bureau un grand écran de trois mètres sur deux. Puis il disposa l'appareil de projection et le régla. Il avait à peine terminé que la bobine sortit de la caméra. Philippe se précipita.

Illuminé dans la pénombre où Philippe avait plongé son bureau avant de déclencher le projecteur, l'écran déroulait la scène filmée à peine un quart d'heure plus tôt. Devant l'athlète aux cheveux de lin qui s'était resservi une tasse de tilleul, Marie-Martine Parker et Rabindranath Tagore se livraient en-gros plan à une séance d'amour totalement démente. Renversée en arrière, les jarrets passés au-dessus des épaules du fakir.

Marie-Martine était secouée comme un dériveur de vacances pris d'assaut par la plus belle concentration de lames déferlantes jamais déchaînées contre le cap Horn. Un cyclone digne des marines les plus violentes affichées aux murs du bureau transformé en salle de projection.

Avec le son en plus. Disposé à la tête du lit, juste derrière l'oreiller, entre mur et matelas, le micro enregistreur de la caméra avait capté les moindres râles de Marie-Martine.

Blême, abandonnant son tilleul, Philippe Delvau essayait de capter toutes les paroles, tous les cris et gémissements. Il ne saisissait pas tout, mais cela n'avait au fond pas grande importance. Les mots qu'il comprenait lui

suffisaient pour deviner ceux qu'il manquait. Tous plus directs, pour ne pas dire orduriers, les uns que les autres. Marie-Martine Parker, ancienne élève du couvent des Oiseaux et pilier du Racing Club où elle était classée moins quinze au tennis, ce qui est mieux qu'honorable, disposait d'une richesse de vocabulaire digne de la plus délurée des prostituées de la rue Saint-Denis quand elle atteignait le plaisir.

Philippe Delvau se cabra dans son fauteuil. Outré, à la limite. Pas plus tard que l'avant-veille, il avait joué un double au tennis avec Marie-Martine. Il n'y avait pas plus maîtresse qu'elle quand elle perdait. Et plus urbaine dans la consolation quand elle avait réussi un joli *passing-shot.*

Le cri fit vibrer le haut-parleur branché sur le projecteur.

En des termes d'une bassesse absolue, Marie-Martine Parker, dans des halètements plus proches de la voix du fauve qui feule que de la voix humaine, adjurait le fakir de lui faire subir les derniers outrages.

Tagore se rua. Les hurlements de Marie-Martine furent tels que Philippe se précipita pour baisser le son. Après, il n'entendit plus rien, même en remettant le bouton à son maximum : les deux amants avaient chaviré du lit sur le tapis de laine épaisse. Le film s'acheva avant que les « acteurs » aient conclu. D'ailleurs, ils avaient peu à peu disparu du champ de vision de la caméra. Le fakir, à grands coups de boutoir de reins, avait entrepris de faire voyager sous lui à travers la pièce une masse de chair lourde et vibrante écartelée à quatre pattes avec un visage renversé dans une extase démentielle.

L'athlète blond jura. Très grossièrement à son tour.

— Il me lâche au meilleur moment, grinça-t-il après avoir chassé d'un geste nerveux la mèche qui s'était abattue sur son visage. Le salaud, je lui ai suffisamment fait repérer le champ de vision !

Ses sourcils se rejoignaient presque, à présent. Entre eux, deux plis gonflés, presque blancs. La bouche était tordue, avec deux rides profondes allant des commissures aux ailes du nez. Le menton tremblait. Les yeux, paupières à demi fermées, avaient viré du gris au vert. Philippe Delvau rechargea la caméra avec frénésie. Il s'affolait tellement qu'il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour brancher l'objectif sur l'oculaire disposé dans le mur. Son travail terminé, il s'affala en haletant dans un divan. Il croisa les jambes et se mit à agiter le pied droit comme un automate pris de folie.

Soudain, il se releva, s'injuriant intérieurement. Après leurs « exploits » des minutes précédentes, ses « acteurs » devaient prendre un peu de repos. Passage à vide inintéressant, qu'il vérifia d'ailleurs d'un coup d'œil au trou de contrôle. Il débrancha la caméra et retourna s'asseoir.

Philippe Delvau faisait partie d'une catégorie très spéciale de voyeurs. Ceux que la contemplation directe, réelle pourrait-on dire, de l'objet de leur vice, ne satisfait pas. Lui, il fallait qu'il filme d'abord. Ensuite, il projetait le film. Et c'était alors seulement qu'il était heureux. Et reconnaissant à jamais à l'égard de l'inventeur inconnu qui, quelque part dans un centre de recherches américain, avait mis au point cette invention géniale : un film aussi rapide à développer – et sans contrôle du moindre opérateur espion – qu'une photo Polaroïd.

Rabindranath Tagore étudia avec inquiétude le visage de Marie-Martine Parker. La jeune femme avait soudain pâli. Affreusement. Ses lèvres viraient au rouge bleuté, ses pupilles s'agrandissaient.

— Ça ne va pas ? fit-il en essuyant la sueur qui reperlait au front de la jeune femme aussitôt ôtée.

Marie-Martine cherchait son souffle, incapable de répondre. Elle avait l'impression d'être dans un scaphandre de plongeur sous-marin dont on a débranché l'arrivée d'air. En plus elle avait la nausée. Une brutale envie de vomir.

Avec une sourde douleur impérieuse comme un poing enfoncé sous les côtes. Exactement sous les côtes, au creux du diaphragme, et qui cognait par lentes poussées inexorables. Et il se passait quelque chose d'étrange du côté de son cœur. Une impression déjà vaguement ressentie, parfois, quand elle avait abusé d'elle-même. Son cœur perdait pied. Il courait, puis freinait brutalement, avec, alors, une poussée de nausée accrue, pour repartir à un rythme fou qui se répercutait jusque dans ses tempes. Surtout dans ses muqueuses. Lèvres, pointes de seins et sexe. Et aussi le creux des poignets, à l'endroit du pouls. Et au creux des chevilles. L'impression de ne plus avoir seulement un cœur en breloque dans la poitrine, mais une dizaine d'autres cœurs annexes, aussi cahotants que le moteur principal.

Elle tendit vers lui son menton et sourit avec effort :

— Tu me tues…, murmura-t-elle en le dévorant des yeux.

Il se recula, toujours attentif.

— Tu ne crois pas que c'est surtout le Poppers ?

Elle chercha encore son souffle, de plus en plus cyanosée.

— J'ai besoin, gémit-elle. Je suis frigide, tu le sais. Sans ça, comment veux-tu que je profite de…

Elle tendit son index où l'ongle lui aussi bleuissait :

— De ça…, reprit-elle en contemplant avec délice le membre toujours droit du fakir.

Elle attrapa la bombe aérosol. Il essaya de la lui arracher des mains.

— Je te paie, hoqueta-t-elle.

De l'autre côté du mur, Philippe Delvau remit la caméra en route peu après. La scène précédente, il ne l'avait pas vue. Tout ce qu'il avait remarqué en collant de nouveau son œil au « regard », c'était que Marie-Martine, à genoux commençait à avaler le fakir à petits coups de gorge qui la cabraient de la nuque aux reins.

Philippe Delvau se resservit une tasse de tilleul. Ravi. Sur l'écran, ses acteurs se déchaînaient encore une fois. La plus belle fellation qu'il lui ait été donnée de voir. La championne de tennis, enfouie contre un ventre de bouc maigre à la limite du squelette, paraissait saisie par une folie dévorante.

Soudain, il se figea. Quelque chose de bizarre se passait. Marie-Martine avait cessé d'aller et venir. Collée à l'épieu où elle avait cloué son visage, elle paraissait vouloir s'y suspendre, et se balançait à lui, bras abandonnés, torse et reins mous, genoux flottants dans la moquette.

Sur l'écran, Tagore eut un instant d'hésitation. Il tenta un mouvement en avant, se mit à rire. Puis il pâlit et se pencha. Marie-Martine, toujours enfouie contre lui allait et venait sans résistance au rythme de ses mouvements. À son tour, Philippe Delvau se mit à pâlir : les mains de la jeune femme se refermaient contre ses hanches, comme si une contraction interne tétanisait les tendons intérieurs des paumes. Les ongles se mirent à griffer la chair des cuisses. Des filets de sang se mirent à couler.

Rabindranath Tagore hurla le premier. Attrapant à pleine poignée les cheveux de la jeune femme, il arracha le visage qui le mangeait dix

secondes encore auparavant. Il lâcha. Marie-Martine Parker s'affala en arrière au ralenti. Tellement au ralenti que Philippe Delvau crut un dixième de seconde que son film avait dérapé. Mais quand elle s'effondra sur le dos, le visage offert en gros plan sur l'écran, il cria à son tour. Les lèvres vissées l'une sur l'autre par une force terrifiante étaient violettes. Les joues, les pommettes, le front étaient d'un blanc crayeux bleuté, les yeux, grands ouverts, fixes, avaient des pupilles immenses. Déjà, les joues se creusaient et la bouche se rouvrait, toujours au ralenti, mâchoire inférieure pendant peu à peu.

Philippe Delvau se précipita dans le couloir.

Quand il arriva dans la « salle de jeux », Rabindranath Tagore avait depuis longtemps étendu la jeune femme sur le lit où ses excès l'avaient tuée. Décalage entre le tempo des films et celui de la réalité qui donna à Delvau l'impression qu'à son tour son cœur allait éclater.

— Tu aurais pu me prévenir ! glapit-il en se ruant vers le lit.

Le fakir releva vers lui son maigre visage fiévreux entre ses boucles flottantes.

— À quoi bon ? murmura-t-il. Collapsus… Infarctus… « cactus », comme disent les toubibs dans leur argot. Qu'est-ce que ça pouvait faire ? Son cœur a éclaté. Regardez, elle bleuit à toute vitesse.

Ahuri, Philippe Delvau s'aperçut que le fakir s'était mis à pleurer.

— C'est de ta faute ! hurla-t-il. Il fallait l'empêcher de reprendre de ce poison !

Il projeta à coups de pied la bombe aérosol au bas de la mezzanine.

Le fakir termina de recouvrir le corps cireux parsemé de taches violacées qui avait été fait de chair laiteuse.

— Chacun est libre, fit-il à voix basse. Même de se tuer pour crime d'aimer trop l'amour.

Il se releva.

— Au fond, elle n'a pas eu de chance, dit-il en se recoiffant avec douceur. La frigidité, c'est atroce. Ça mène à la folie pour la surmonter.

Philippe Delvau se jeta sur lui :

— Imbécile ! cria-t-il. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Tu as une autre idée que de débiter une oraison funèbre ?

Tagore se dégagea de deux coups secs du tranchant de la paume sur les poignets de Delvau.

— Hé ! fit-il d'une voix glaciale, les insultes ne sont pas dans le contrat !

L'athlète blond se voûta avec une humilité d'une rapidité sidérante.

— Excuse-moi, geignit-il. Tout ça me bouleverse.

Le fakir l'observa, luttant contre le dégoût :

— Permettez-moi un conseil, patron, reprit-il. Allez vous amuser avec un de vos chiens, ça vous calmera, j'en suis sûr. Et moi, pendant ce temps-là, je vais essayer de réfléchir à une solution.

Delvau le contempla avec avidité :

— Tu vas trouver ? On est dans un beau pétrin…

— *Vous* êtes dans un beau pétrin, pas moi, corrigea Tagore.

Il parcourut la pièce d'un geste large.

— Ici, c'est chez vous, pas chez moi.

Philippe Delvau attrapa un paquet de blondes sur la table de nuit. Faiblesse rare chez lui. Il aspira la première bouffée en regardant le visage maintenant tout à fait figé par la mort de celle qui avait été Marie-Martine Parker, championne de tennis et d'amour à la fois.

— Pauvre fille, balbutia-t-il, redevenu humain.

— Merci pour elle, grinça le fakir.

Delvau sortit à reculons, les yeux fixés, exorbités, sur la morte : Rabindranath Tagore avait entrepris de la remaquiller avec bâtons de fards et pinceaux sortis de sa mallette de beauté.

Rabindranath Tagore put terminer sa toilette funèbre sans être dérangé en rien. La pluie avait redoublé en déluge sur les châssis du toit. Un accompagnement mortuaire qui n'aurait pas déplu à la morte. Et qui était, en tout cas, assez martelé, comme batterie d'orchestre, pour couvrir les jappements du chien. Ce qui n'était pas toujours le cas quand Philippe Delvau descendait dans un état second vers sa cave capitonnée.

CHAPITRE II



Boris Corentin prit le pistolet entre le pouce et l'index.

— Ho ! fit-il, surpris, ça n'est pas un joujou. Pas loin de cinq cents grammes.

— Cinq cent trente, corrigea fièrement Aimé Brichot.

Il remonta prestement sur son nez ses lunettes Amor et couva avec des yeux de mère poule l'objet de métal noir mat à crosse de plastique marron que sa flèche examinait.

Boris Corentin actionna le becquet libérant le chargeur.

— Armé, en plus ! siffla-t-il.

Il sourit :

— Le cran de sûreté n'est même pas mis. Je vois la pastille rouge. Tu es fou ou quoi, Mémé ?

Il plongeait ses yeux noirs dans les yeux de son équipier, flous comme toujours derrière ses verres de myope.

Il actionna le mécanisme d'armement.

— Attention ! glapit Aimé Brichot. Il y a peut-être une balle dans le canon.

Boris Corentin serra le poing autour de la poignée du pistolet et se mit à l'agiter.

— C’est quoi, cette nouvelle dinguerie, Mémé ? interrogea-t-il en riant. Tu me montres un Erma-Werke, calibre 8, parfaite imitation du Walker, calibre 9 entre parenthèses, mais ça, ça ne se voit pas au premier coup d’œil. Seulement, ton canon est barré. Et pour de bon. À savoir, c’est un joujou, pas une arme. Tu veux épater qui ?

Aimé Brichot se passa la main dans la calvitie. Avec un regard en coin à Rabert et Tardet, les deux autres inspecteurs des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, 36, quai des Orfèvres, Paris. Plus apoplectique que jamais, Rabert riait à se vider de toute la bière ingurgitée à midi. Tardet, prudent comme tous les jeunes ambitieux, se contentait de se limer les ongles avec une moue sentencieuse.

— Je ne veux épater personne, reprit Aimé Brichot, penaud. Et d’abord, ça n’est pas un crime de porter un pistolet d’alarme à sa ceinture.

Une minute plus tôt, l’« arme » avait atterri sur le linoléum du bureau pendant que Brichot, d’un geste martial, ôtait sa veste avant de se mettre à taper un rapport à la machine. Confiant dans son gilet de flanelle grise, souvenir de voyage à Londres[1]. À tort. Le rabat du gilet n’avait pas empêché le pistolet de jaillir hors de la ceinture où Aimé Brichot l’avait glissé.

— Mettons que tu n’aies pas eu le temps de te payer un holster, reprit Boris Corentin, compatissant. Ça t’empêche d’expliquer le pourquoi du joujou ?

Aimé Brichot tira sur les pans de son gilet.

— Jeannette a été attaquée par un obsédé avant-hier soir, fit-il sombrement. En allant acheter du pain.

Boris Corentin se contracta :

— Tu ne m’as rien dit ! Pas d’histoire ?

— Non, elle lui a fichu la baguette en travers de la figure et le malade s’est tiré au galop en pleurant. Mais ça m’a fait réfléchir. Alors, je lui ai acheté ça.

Il eut une moue d’excuse :

— D’accord, ça n’est que du lacrymogène, mais c’est toujours utile, non, en cas de nécessité ?

Il souffla :

— On ne va quand même pas commencer à s’armer tous au Smith and Wesson !

Il reprit le pistolet et se mit à le caresser.

— Joli quand même, non ? Il suffirait de changer le canon pour le rendre vrai.

Il examina le chargeur.

— Le ressort est souple et costaud. Ses lèvres sont parfaites. Facile d’être voyou quand on a des adresses pour un petit bricolage.

Un ange passa, en forme de bricoleur illégal d’armes à feu.

Boris Corentin sortit une Gallia et prit une longue inspiration.

— Mémé, gronda-t-il avec affection, n’aborde pas les sujets interdits, tu veux ?

Rabert se racla longuement la gorge. Tardet se plongea dans son dossier. Les armes… Et toutes les conséquences qu’elles impliquent… Le type même du sujet interdit quai des Orfèvres, Boris Corentin avait raison.

— Bonne chance à Jeannette ! s’exclama-t-il. Je veux dire : qu’elle n’ait jamais à se servir de ça. Une lacrymogène à deux mètres, ça fait plus de mal que prévu.

— Pas volé, gronda Rabert, qui avait toujours pensé que la loi de 1939 réglementant le port d’armes était une atteinte à la liberté individuelle.

Boris Corentin haussa ses épaules puissantes.

— On laisse tomber, fit-il, je sens que la discussion va tourner à l’aigre.

La sonnerie du téléphone coupa court aux protestations de Rabert. Aimé Brichot décrocha. Très vite respectueux. Le patron l’appelait. Ou plutôt, il appelait l’inspecteur principal Boris Corentin et son équipier, l’inspecteur Aimé Brichot.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, était dans une de ses mauvaises périodes. Celles des cures de désintoxication tragique. Avec une variante dans la méthode. Au lieu de dévorer tablette de chewing-gum sur tablette, il se rongeait les ongles. Vieille manie surgi de l’enfance, et à laquelle il n’avait pas pu résister, à titre de traitement compensatoire, après trois jours de sevrage.

Il tira entre deux incisives la rognure d'ongle qu'il venait de découper.

— Mystère au bois de Boulogne, dit-il de son éternelle voix rauque en entreprenant de croquer l'ongle enfin arraché.

Boris Corentin se cala dans le fauteuil Empire faisant face au bureau du mobilier national, et de même style, derrière lequel trônait le vieux Niçois maigre, sec, nerveux, colérique, court de taille, mais pas d'idées souvent géniales, qui était le chef respecté de la Brigade mondaine. Respecté et adoré : sous ses dehors caractériels, Charlie Badolini était un vrai père de régiment avec les cent dix inspecteurs de son service. Prêt à se faire tuer pour eux, même face à l'I.G.S., la redoutable Inspection Générale des Services, police des polices. Et pas toujours facile à manier.

— Il y a une morte qui s'appelle Parker, reprit Charlie Badolini en cherchant s'il avait encore un reste d'ongle à consommer. Parker… la femme du neuropsychiatre Bernard Parker, si vous voyez ce que je veux dire.

Boris Corentin inclina la tête :

— Je vois, monsieur le divisionnaire. Une des têtes pensantes de la profession. Je crois même qu'il va représenter la France au congrès de Dallas dans un mois.

Charles Badolini oublia ses appétits d'ongles frais.

— Comment vous savez ça ? s'étonna-t-il. Je viens de l'apprendre dans le rapport que m'a communiqué l'Intérieur.

— *Paris-Match* de la semaine dernière, fit Corentin, modeste. C'est tout.

Charlie Badolini avala la petite couleuvre.

— J'aime que mes inspecteurs se tiennent au courant de l'actualité, toussa-t-il entre ses dents.

Il pianota le cuir restauré de son meuble historique.

— Bernard Parker a des ennuis très graves, reprit-il assombri. La nuit dernière, la Mini Cooper rouge de sa femme s'est jetée contre une Mercedes 280 SEL devant la cascade du bois de Boulogne.

Il rêva douloureusement :

— Je vous laisse imaginer le rapport de forces entre les épaves côté tôlerie… Toujours est-il que Mme Bernard Parker est morte, le thorax enfoncé par son volant. Elle ne portait pas de ceinture de sécurité. Tuée sur le coup.

Il soupira :

— Enfin, c'est la version de départ.

Boris Corentin agita la main.

— Vous me volez l'expression de la bouche, patron.

Charlie Badolini rejeta sa nuque maigre contre le dossier de son fauteuil.

— Expliquez-vous, Corentin.

Corentin sourit :

— Evident, patron, que ça n'est qu'une version de départ. Sinon, pourquoi, vous, seriez concerné par un des accidents les plus fréquents de Paris, s'il n'y avait anguille sous roche.

Charlie Badolini daigna sourire. Ravi, une fois de plus, de la réaction de Boris Corentin, le fils qu'il aurait rêvé d'avoir, lui qui n'avait pas de fils. Et avait énuqué tant d'inspecteurs comme des fils, avec Boris Corentin comme seul sujet de satisfaction véritable, côté enseignement policier. Et aussi côté rapports humains. De vieille à jeune génération, s'entend.

— L'anguille est d'importance, reprit Charlie Badolini avec un petit sourire.

Il s'agita sur ses fesses pour prendre dans le fauteuil désespérément trop grand pour lui une allure napoléonienne (Charlie Badolini était corse d'origine à la fois par sa mère et son père).

— Mme Bernard Parker, fit-il à mi-voix, n'est apparemment pas morte de l'accident.

— Police secours n'est pas arrivée à temps ? s'écria Aimé Brichot, réprobateur.

Le patron de la Brigade mondaine laissa à son inspecteur berrichon tout le temps de regretter sa question.

— C'est-à-dire que selon les premiers rapports, dit-il en se cherchant un point noir dans l'aile du nez avec l'ongle du petit doigt, toujours plus long que les autres ongles chez les Niçois, il apparaît qu'elle est morte avant. Donc, il y a problème à résoudre… Une conductrice déjà morte au volant d'une voiture en marche, ça n'est pas classique, non ?

Boris Corentin se cabra dans son fauteuil, faisant crier des mortaises et des tenons historiques.

— Ça devient intéressant, patron ! s'exclama-t-il.

Charlie Badolini le fusilla d'un œil corse.

— Merci du compliment, grommela-t-il.

Il se fouilla à la recherche d'une cigarette interdite.

Sadiquement affectueux, Boris Corentin lui exhiba son paquet de Gallias.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini prit l'œil mouillé de Nom surpris ivre par ses fils.

— Corentin, gémit-il, ai-je oublié de vous dire que j'ai décidé de cesser de fumer ?

Corentin se fit penaud :

— Ça doit être tout récent, dit-il, légèrement frondeur, parce que je n'ai pas été averti.

Un diable chargé à ras bord de la drogue appelée nicotine fureta, toutes ailes développées, contre les narines de Charlie Badolini.

— Vous ne m'aviez pas proposé une cigarette ? geignit le chef de la Brigade mondaine, subitement livré corps et âme à la tentation.

Boris Corentin toussota :

— Patron, si vous flanchez, gronda-t-il, où est l'exemple de la volonté ? Ne doit-il pas venir d'en haut ?

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini aspira mentalement une tornade de tabagie.

— Revenons au sujet, fit-il avec un effort de volonté digne d'un dix-neuf sur vingt au bac des tragiques anonymes. Le sujet dont il est question se décompose en deux parties. Un : Mme Bernard Parker était morte depuis longtemps quand elle s'est jetée au volant de sa Mini Cooper rouge contre une Mercedes 280 SEL conduite par le chauffeur de l'ambassadeur du Guatemala rentrant au garage après avoir reconduit son maître chez lui, rue Nacelle. Deux, il y a un détail supplémentaire qui motive qu'on nous ait contactés, à la Brigade mondaine…

Il s'arrêta, comme si les mots à prononcer le gênaient d'avance à un point extrême.

— Pardonnez-moi, reprit-il après un aller-retour du regard entre Corentin et Brichot, mais il y a des détails parfois durs à répéter.

Il hésita encore.

— Le siège de la Mini, à la place de la conductrice, était taché de sperme. En quantité…

Il souffla :

— En plus, le sperme était rempli de poils de chien.

Aimé Brichot réprima une nausée.

— Le stagiaire de Police secours arrivé sur place, reprit très vite Charlie Badolini, fait des études de pharmacie. Vous comprenez qu'il ait remarqué certaines choses.

— Je comprends, dit Boris Corentin, redevenu grave.

Il sourit avec effort :

— Du coup, on nous a avertis : l'affaire est de votre ressort. C'est ça, non ?

Charlie Badolini soupira :

— Exact. La « Mondaine »… Et toute la réputation qui nous entoure, n'est-ce pas ? Nous sommes à la police ce que *France-Dimanche* est à la presse, non ? Même fausse étiquette. Et même ingratitude…

Boris Corentin se leva :

— Patron, parlons net, dit-il d'une voix dure. Notre étiquette, comme vous dites, nous la connaissons depuis toujours. Et ça ne nous empêche pas d'éviter que le monde devienne complètement fou. Alors, dites-moi où nous pouvons commencer notre enquête, Aimé Brichot et moi-même. Au quart[2] de la porte Dauphin, j'imagine ?

Charlie Badolini hocha la tête affirmativement.

— Attention, Corentin ! s'exclama-t-il. Il faut du doigté, plus que jamais. Bernard Parker est très en vue, vous le savez. Surtout avec la situation politique actuelle. Vous savez à quel parti il a choisi d'apporter son soutien ?

Corentin s'inclina :

— Ça aussi, patron, je suis renseigné.

Rabert « braquait » Aimé Brichot avec une cocotte en papier faite à l'imitation d'un pistolet.

Brichot verdit, Corentin s’interposa rapidement.

— Ecrase, Rabert, fit-il avec aménité. On est sur une sale affaire, je t’assure.

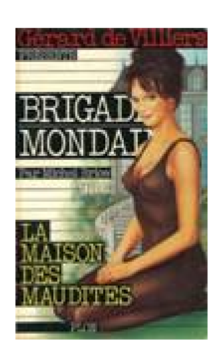
Rabert lâcha sa cocotte.

— Déviationnisme sexuel ? interrogea-t-il, curieux.

Corentin se voûta :

— Tu ne peux pas dire plus juste. Exactement le genre d’enquête à embrouille…

CHAPITRE III



Le quart de la rue de la Pompe, tout à côté de la mairie du seizième arrondissement, bourdonnait comme une ruche. C’était soir de rafle. Dans la grande pièce beige à haut plafond avec son escalier métallique montant au-dessus de la cage grillagée des gardes à vue, flics et putes, fraternellement mélangés, étaient assis sur des bancs de chaque côté de deux longues tables de bois. Trois ou quatre flics tapaient des rapports à la machine. Des « bourgeois »[3] allaient et venaient, l’air important. Les putes, à l’aise, rigolardes, dictaient leurs noms, prénoms, âge et qualité. Parmi elles, un travesti en perruque blonde et fourrure de lapin imitation vison blanc, gloussait d’une voix de fausset en vidant au goulot une

bouteille de Pepsi-Cola. Le distributeur automatique était dans son dos. À côté d'elles, deux autres filles se partageaient le dernier sandwich mou extrait d'un deuxième distributeur, celui à victuailles. Les conversations étaient placides, les filles prenaient ça comme un mauvais moment à passer. Les flics s'amusaient. Ça devait pourtant durer depuis longtemps : tout à coup, une des filles prit une profonde inspiration et, la poitrine tremblante dans son décolleté, elle s'exclama avec un accent faubourien :

— Alors quoi ? Ça traîne. Il faut montrer ses fesses, ici, pour s'en aller ?

Le flic en face d'elle se mit à rire, bon enfant. C'était un gros père de famille qui, visiblement, en d'autres circonstances, se serait volontiers envoyé la fille.

Corentin hocha la tête, sur le seuil du quart. Derrière lui Brichot, pudique, faisait mine d'étudier l'inscription sous la photo d'un brigadier de l'arrondissement mort au champ d'honneur.

Corentin se présenta à un jeune policier blond à moustaches, costaud et vif.

— Vous tombez bien, dit l'autre après avoir écouté Corentin. C'est moi qui suis arrivé sur place le premier.

Les yeux noirs de Corentin se durcirent.

— Vous avez un moment à m'accorder ?… Merci. Je voudrais que vous me racontiez comment, à votre avis, s'est passé l'accident.

Le petit blond gratta sa moustache.

— Vous voyez le grand carrefour en étoile devant la cascade, juste au-dessous du restaurant du même nom ?

Corentin esquissa un sourire :

— Ecoutez, je suis flic à Paris depuis quinze ans…

— O.K. ! s'exclama l'autre gaiement. Alors voilà, la Mini a débouché à l'allée interdite à la circulation par des barres.

— Je vois, elle est en pente assez forte vers le carrefour.

— Exact. Elle s'est jetée de plein fouet contre la Mercedes qui venait de sa droite. Lui coupant la route. La Mini a *été* projetée à dix mètres.

— Elle devait foncer, nota Corentin.

— Pas sûr, fit le jeune policier. J'ai vu moi-même un accident semblable au même endroit. La voiture dans la position de la Mini n'allait pas à plus

de quinze ou vingt à l'heure : le frein à main avait lâché. Son propriétaire l'avait rangée juste devant les barres avant d'aller promener son chien. Si vous aviez vu le sprint qu'il a piqué ! Pour voir sa voiture éclater contre un camion venant de Paris. Le conducteur du camion jurait qu'il n'avait rien vu. Et je le crois. Il y a un talus entre les deux voies. Plus une plaque indicatrice. L'intersection pourrie par excellence. Je suis même étonné qu'il n'y ait pas plus d'accidents à cet endroit.

Corentin pianota le bois usé du comptoir derrière lequel les flics du quart avaient leur bureau.

— C'est même très en pente, rêva-t-il…

L'autre consultait le double du constat qu'il venait de faire-tirer à la photocopieuse, ainsi que les rapports annexes.

— Puisque vous êtes chargé de l'enquête, fit-il, voyez donc le commissaire principal au CIAT. Je crois que le rapport d'autopsie vient d'arriver.

Il sourit :

— Quand c'est l'Intérieur qui prend l'affaire en main, ça ne traîne pas.

Corentin agita la main :

— En tout cas, il a eu du flair, cet infirmier. Remarquer que Mme Parker était morte avant, chapeau, quand on sait dans quel état elle était.

Le jeune policier hocha la tête.

— Vous savez, elle était vraiment très bleue. Ahurissant… Les accidentés sont tous blancs comme de la cire.

Brichot se détourna : il venait de lire sur un des rapports le détail des blessures de la conductrice. À en avoir la nausée.

— Evidemment, reprit Corentin, contracté, vous n'avez pas eu le temps de repérer si quelqu'un s'enfuyait…

L'autre fit non de la tête :

— Non, bien sûr. On avait autre chose à faire. Le chauffeur de la Mercedes beuglait comme un veau. Il n'avait pas mis sa ceinture de sécurité et s'était éclaté le nez sur son volant.

— Même pas une voiture démarrant dans le coin, après ? insista Corentin. Le type, ou les types qui ont fait le coup ont sûrement dû observer… Enfin, c'est fait. Trop tard maintenant.

Il mit la main sur l'épaule du jeune flic.

— Notez, je ne vous critique pas, sourit-il. À votre place, nous aurions tous fait pareil : nous occuper des accidentés en priorité.

D'instinct, il se dirigea vers l'escalier mécanique : le CIAT est pratiquement toujours au-dessus du poste.

Charlie Badolini reposa les deux feuillets agrafés signés par le médecin légiste. Le texte était rempli de noms pharmaceutiques en « amine », « édrine » « trazol » et autres terminaisons de bouillon du diable.

— Poppers…, murmura-t-il. Et à dose énorme.

Il attrapa une tablette de chewing-gum et se mit à mâcher nerveusement.

— Mme Parker est morte comment à votre avis ? demanda-t-il en roulant des yeux.

— En faisant l'amour, patron. À quoi servent les Poppers sinon à ça ?

— Ouais. Et c'est particulièrement redoutable pour le cœur, à ce qu'il paraît. Quand même, à quarante ans, on est encore jeune…

— J'espère bien ! s'exclama Corentin qui faisait mentalement le compte, hélas très réduit, des années lui restant avant de changer de décade. C'est pourquoi je pense que Mme Parker était une habituée de la bombe aérosol. Elle n'en a pas seulement abusé l'autre soir. Mais bien avant. Et souvent.

— Donc, c'était une nymphomane, nota Charlie Badolini.

— Patron, vous m'avez arraché le mot de la bouche !

Charlie Badolini daigna sourire :

— Curieux aussi ces poils de chien. Identifiés teckel.

Il battit des paupières :

— Au moins, une chose est sûre, elle ne faisait pas de la zoophilie, je vois mal un teckel…

Il se redressa.

— Bien sûr, elle n'est ni au fichier ni aux blancs[4] ?

— Rien.

Le chef de la Brigade mondaine soupira :

— On n’est vraiment pas aidés. Vous avez une idée sur la marche à suivre ?

Corentin se leva.

— J’espère que quelqu’un va me la donner. J’ai rendez-vous ce soir avec le mari.

— Il était comment au téléphone quand vous l’avez appelé ?

— Calme. Incroyablement calme. Avec juste ce qu’il faut de respect des règles et des usages pour répondre à mes condoléances. À la limite, j’ai eu l’impression qu’il se moquait pas mal de la mort de sa femme.

— Hé ! s’exclama Charlie Badolini, ça vous mène où, ça ? Je vous vois venir.

Corentin fit la moue :

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, patron. Simplement, je vous communique mon impression : froideur bizarre de la part du veuf. Point à la ligne.

— Attendez, insista Charlie Badolini. Ça laisse donc penser que sa femme et lui ne s’entendaient plus, non ?

— Si vous voulez.

— Alors, soyez logique. L’hypothèse Bernard Parker n’est pas à éliminer *a priori* de la liste des possibles !

Corentin hocha la tête :

— Patron, fit-il, moqueur. Il est même le seul sur la liste pour l’instant.

Charlie Badolini mastiqua un peu plus rageusement son chewing-gum.

— Tête de lard, grinça-t-il, c’est ce que je voulais vous faire dire, compris ?

Il atténua le ton d’une grimace qui se voulait amène.

— Sur les œufs, Corentin, sur les œufs ! Vous savez à quel parti politique appartient Bernard Parker. Ce n’est vraiment pas le moment de se compliquer la vie.

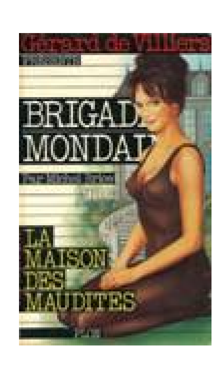
Corentin revint vers le bureau et demanda un chewing-gum.

— Tiens, vous vous y mettez aussi ? s’exclama Badolini, surpris.

— Non, patron. C’est juste pour me calmer. C’est dur d’être méprisé.

Ils éclatèrent de rire ensemble.

CHAPITRE IV



Jeannette Brichot attrapa Colette par le bras.

— Allez, au bain, c'est l'heure. Dépêche-toi !

La gamine brama dans son jargon de trois ans. Seule une mère pouvait comprendre : Jeannette Brichot poussa un soupir fatigué.

— Pardon, Colette, gémit-elle. Tu as raison, je t'ai déjà baignée. C'est Rose qui a droit au nettoyage.

Dans son dos, Aimé Brichot se mit à rire :

— Tu fais que de pas arrêter de continuer à les confondre, les jumelles ! décréta-t-il en essayant d'imiter la grammaire spéciale et l'accent vaguement américanisé de Raymond, dix-huit ans, fils de Rabert et Rocky sur les bords. Il l'avait subi huit jours plus tôt lors d'un déjeuner à la *Brasserie du Palais*. Un vrai festival d'onomatopées vasouillardes et de distorsions parfois irrésistibles de la syntaxe française. Un souvenir gravé dans l'esprit d'Aimé Brichot. Depuis ce déjeuner, il disait facilement : « Tu t'éclates trop ! » à Corentin, en place de « chapeau, déduction géniale », au cours d'une discussion professionnelle. Ou bien : « Je veux ! » prononcé sur le ton d'un adjudant de compagnie, au lieu de dire bêtement, comme il le faisait depuis des années : « Parfaitement d'accord ». La vérité est que Raymond, tout front bas qu'il soit, l'avait fortement impressionné.

Simplement, peut-être, parce que l'adolescent était à l'âge où la mode est d'imiter celle des blousons noirs des vingt ans d'Aimé Brichot : cheveux gominés crantés avec savante boucle lourde sur le front, jeans étroits, boots cow-boy, blouson écossais et col de chemise relevé exprès. Tout ce qu'Aimé Brichot n'avait jamais osé se permettre à vingt ans. De toute façon, côté boucles crêpées sur le front, il était déjà à l'époque dans l'impossibilité mathématique de suivre la mode : il avait commencé de perdre ses cheveux par poignées dès la fin de son acné.

Jeannette Brichot attrapa Rose au vol entre une poupée Barbie et un puzzle inachevé.

— Au lieu de dépenser l'argent du ménage en cravates de milord, siffla-t-elle, tu pourrais peut-être me donner de quoi acheter deux rubans de couleurs différentes pour mettre dans les cheveux de tes filles.

Les enfants, de quelque sexe qu'ils soient, sont toujours les produits de l'autre dans un couple, quand ils créent un problème.

— Ça, tu viens de débloquer vachard ! meugla Aimé Brichot, la moustache frémissante.

Jeannette abandonna Rose qui refila vers sa Barbie à quatre pattes, avec une vitesse étonnante pour son âge. Des deux jumelles, elle avait été la plus douée dès la naissance. Normal : elle était née la seconde. Et avait donc gagné un bon quart d'heure de gestation. Capital pour le développement mental.

— Mémé, gémit Jeannette, cesse de parler patois.

Il s'arrêta, ahuri.

— Tu tournes mal en ce moment, reprit sa femme avec une émotion réelle dans la voix.

Elle hésita, et finit par avouer le fond de sa pensée :

— Je préférais quand tu causais *English.* Au moins, je comprenais.

Aimé Brichot se voûta, penaud.

— Tu crois ? balbutia-t-il, déjà maté.

Jeannette reprit du poil de la bête :

— Sûr, je ne te mens pas. Tes façons nouvelles ne disent rien de bon. C'est du toc !

Elle avait presque crié. Il se redressa, les yeux soudains brillants derrière ses lunettes de myope.

— Ah ! je suis en toc ? grinça-t-il, madame, va voir ça…

Il vira vers les jumelles qui les observaient, suçant leur pouce, et massacrant le puzzle à petits coups de talons maladroits.

— Ouste, les filles, au lit, vous avez dîné ! cria-t-il.

Deux minutes plus tard, dans leur chambre rose à couvre-lit et rideaux gris perle, Rose et Colette, jumelles sages et matées, naviguaient dans les bras de Morphée, recroquevillées l'une contre l'autre, leurs petites gorges lentement soulevées au rythme d'une respiration paisible. L'une baignée, l'autre pas. Mais sentant bon toutes les deux le lait un peu aigre, comme tous les lardons.

— Tu les as brutalisées…, murmura Jeannette par en dessous en voyant revenir son mari. Elle l'observait avec crainte. Incapable de décider sur l'avenir proche de leurs relations s'il s'agissait de lard ou de cochon.

— Ouste, au lit toi aussi ! commanda Aimé Brichot en pointant l'index vers la chambre conjugale.

Jeannette Brichot fila doux avec un soupir résigné.

Aimé Brichot se souleva sur les coudes.

— Tu as fini de crier si fort ? s'exclama-t-il fièrement.

Son épouse enveloppa tendrement des deux bras ses épaules maigres.

— Mémé, fit-elle avec une voix de gorge, c'est de ta faute.

Il cligna des paupières pour essayer de mieux la voir : ses lunettes étaient sur la table de nuit.

— C'est de la tienne, se rengorgea-t-il. Tu n'as qu'à pas trop m'affoler.

« Ça y est, ça le reprend », se dit *in petto* Jeannette Brichot.

Elle oublia vite cette velléité de critique : son mari recommençait à gigoter contre son flanc large.

— Mémé, gloussa-t-elle, tu es fou ! Tu vas te fatiguer.

Il enlaça ses reins charnus avec nervosité :

— T'occupe, gronda-t-il, on va s'éclater trop encore une éternité.

Jeannette Brichot ne releva pas cette fois la résurgence Rocky. Ni le déviationnisme du sens par rapport à ce que son mari signifiait d'habitude par « s'éclater trop ». Pour une fois, elle était totalement d'accord avec la nouvelle interprétation de l'image : Aimé Brichot s'était remis à faire l'amour à sa femme « comme une bête ». Autre expression empruntée à Raymond Rabert, sauf que l'adolescent disait, lui : « faire de la moto comme une bête. »

Jeannette Brichot s'étira voluptueusement dans ses draps écossais pastel.

— Tu fais quoi ? interrogea-t-elle. Tu te rhabilles ?

Il acheva d'enfiler son pantalon, un joli modèle de grand magasin retravaillé chez un petit couturier voisin du quai des Orfèvres pour faire plus Oxford.

— Spécial mission, mâchouilla-t-il dans sa moustache avec son inimitable accent anglo-berrichon.

— À cette heure-ci ? gémit Jeannette en consultant sa pendulette de chevet.

La giration de buste nécessaire à l'opération avait fait glisser façon Marilyn (Monrœ, œuf corse comme disait Charlie Badolini dans ses moments de taquinerie avec l'anglomane de ses services) le décolleté brodé machine de sa chemise de nuit des *Galeries Lafayette.* Aimé Brichot, tout en s'activant à nouer en triangle sa cravate vert pomme en alpaga-dacron, contempla avec une distraction feinte du coin de l'œil la mâchure du sein droit juste en bas du mamelon. Souvenir de sa façon de s'éclater comme une bête tout à l'heure.

— Boulot, boulot, articula-t-il, mâchoires serrées. Redevenu très frenchman.

Jeannette Brichot cacha comme à regret l'objet d'une convoitise dont elle regrettait déjà qu'elle soit si brève. L'épouse de l'inspecteur Aimé Brichot, de la Brigade mondaine, se serait volontiers résignée à « s'éclater » en supplément encore une fois.

— On peut savoir quel genre de boulot ? hasarda-t-elle avec une pointe d'aigreur dans les cordes vocales.

Ragaillardi par son exploit, et conscient d'avoir repris son épouse en main, Aimé Brichot renifla façon colonel de paras.

— J'ai un rancart avec un micheton, articula-t-il en descendant au plus grave de ses vocalises.

— *Qu'es aco,* micheton ? fit Jeannette Brichot, les yeux ronds. Elle aussi avait ses origines : le Midi, Avignon pour être plus précis.

Son mari l'observa avec commisération.

— Me faire ça à moi ! l'épouse d'un flic de la Mondaine qui demande ce que c'est qu'un micheton !

Il était au bord du numéro de l'exaspération vexatoire.

— Je ne suis qu'une femme, dit très vite Jeannette pour tuer l'orage dans l'œuf. Je ne sais pas tout.

Il daigna sourire :

— Ça je le vois bien.

Il se gratta la gorge :

— Un micheton, c'est un garçon qui vit de ses charmes.

Elle éclata de rire :

— Une pute au masculin, quoi !

Les sourcils d'Aimé Brichot furent pris de tics nerveux incontrôlables.

— Jeannette ! vibra-t-il.

Elle éclata de rire :

— Et tu vas le payer, ce micheton ?

Il passa sa veste avec une rage de comédie très mal jouée.

— Je vais lui tirer des renseignements ! glapit-il. Et il a intérêt à me les donner, crois-moi !.

Aimé Brichot, époux modèle avec un seul coup de canif dans le contrat à son actif[5] se pencha amoureusement sur les lèvres tendues de sa femme. Et elle eut le chaud plaisir piquant d'éprouver la virile rudesse de sa moustache. Avant de bénir d'une agitation délicate des doigts le départ de son bourreau de travail de mari.

Quatre-vingts secondes plus tard, Jeannette Brichot ronflait. Modérément, en vraie femme comblée. Son mari, lui, poireautait sous la pluie à la station de taxi vide la plus proche de son F 4 de Kremlin-Bicêtre.

Redevenu le vrai inspecteur Aimé Brichot : tapant furieusement du pied dans une bouteille de Coca-Cola pour s'insulter d'avoir oublié, après ses « éclatements » d'amour, la précaution élémentaire de commander un radio-taxi par téléphone.

Boris Corentin remercia le maître d'hôtel avec un sourire qui cachait mal son désappointement.

— Ce n'est pas grave, dit-il, j'étais un peu en avance.

Petit mensonge dont le maître d'hôtel n'était pas dupe – le rendez-vous était ferme pour vingt et une heures – mais qui sauvait la face. S'il était une chose que Corentin avait en horreur, c'était bien qu'on ne soit pas à l'heure au rendez-vous de l'autre côté. Avanie que connaissent trop, hélas, tous les policiers du monde.

Après tout, d'ailleurs, l'excuse donnée par le neuropsychiatre, à charge de la lui transmettre via son maître d'hôtel, était vraisemblable : une urgence à l'hôpital. Un cas subit. Parker était psychiatre. Pas psychanalyste. Il soignait aux pilules et aux piqûres. Cela peut exiger des urgences.

Corentin étudia le grand salon classique. Tout à fait en accord avec la façade de l'immeuble type de la plaine Monceau. Boiseries fin XIXe siècle imitant celles du XVIIIe, cheminée de marbre gris veiné de blanc, glaces au cadre doré sur feuille, commodes et bergères, peut-être d'époque, en tout cas bien imitées. Seul détail « personnalisé » : partout des tableaux, huiles, lithos et gravures mélangées consacrées uniquement à des chats. Pièce maîtresse de cette exposition, un splendide siamois signé Léonor Fini. Pas une lithographie. Une peinture à l'huile. La neuropsychiatrie rapportait bien, ici.

Au moment où il s'asseyait dans un canapé profond de velours bleu roi, tendant la main vers une revue d'art, *l'Œil,* la porte joua doucement derrière lui. Le maître d'hôtel revenait. Un plateau à la main. Whisky, cognac, jus de fruits, glace.

« Aïe ! pensa Corentin avec une gaieté forcée, l'attente s'annonce plus longue que prévue. »

Il choisit un whisky. Plus tassé qu'il ne se l'autorisait d'habitude. Ça l'aiderait au moins à ne pas trop s'énerver.

Le maître d'hôtel parti il se replongea dans la lecture de *l'Œil.*

Une autre porte joua. Face à lui cette fois.

Une longue fille liane à cheveux châtains, très bouclés apparut dans l'embrasure. En robe de chambre de soie rouge, nu pied.

— Oh pardon, fit la jeune fille. À cette heure-ci, je croyais que papa n'avait plus de clients.

Corentin termina l'examen de la silhouette avec un plaisir qu'il lutta pour dissimuler : la robe de chambre avait des arrondis mieux que revigorants exactement partout où il le fallait. La liane était très en chair sous la première apparence de fragilité simple.

— Apparemment, il en a toujours, remarqua-t-il faute de trouver une meilleure réplique.

La fille referma la porte derrière elle.

— Papa n'est pas très organisé, reprit-elle en riant comme une enfant. Je le croyais à l'hôpital. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit en sortant de table avant le dessert.

Elle rêva, son front de chevreau barré d'une ride légère.

— C'est vrai qu'il y a eu un coup de téléphone de l'hôpital. C'est moi qui ai décroché.

Corentin la regarda croiser pudiquement les pans de sa robe de chambre sur ses genoux après une offrande de chair plus que généreuse quand elle s'était assise en face de lui. Elle aussi le regardait. Et avec une effronterie tranquille qui le souffla. Les yeux noirs de la fille de Bernard Parker ne perdaient rien de tous les détails qui, chez un homme, sous le vêtement, peut renseigner le sexe féminin.

— Vous êtes donc ce policier, murmura-t-elle.

Il se cabra :

— Ah ! vous savez ?

Elle éclata de rire et se servit un whisky aussi tassé que le sien.

— Evidemment. Il m'a dit de venir l'excuser. Pourquoi croyez-vous que je sois descendue ?

Le « descendue » le fit rêver.

L'appartement ne se contentait pas de faire à vue de nez au moins quatre cents mètres carrés. En plus, il y avait l'étage au-dessus.

— J'ai cru entendre, tout à l'heure, que ma présence ici vous a surprise.

Elle se renversa dans ses coussins et fit tinter les glaçons dans son verre avec de rapides mouvements tournants du poignet. Boris Corentin nota que le poignet était très fin et qu'une chaînette d'or l'entourait.

— On a ses pudeurs, fit-elle à mi-voix.

Elle rit, les épaules soulevées :

— Vous comprenez, je ne savais pas comment vous étiez… Il y a de tels barbons qui viennent ici !

Il plongea dans son whisky, soufflé. La fille de Bernard Parker, vingt-deux ans au plus, ravissante et mieux encore, belle à violer, lui faisait directement des avances. Tout en sachant très bien qui il était. Un flic. Et venu enquêter sur la mort plus qu'étrange d'une femme qui était encore ici la maîtresse de maison trois jours plus tôt. Et dont on paraissait se soucier comme d'une chemise. Ahurissant de la part de son hôtesse, même si pour elle, Corentin le savait après enquête, Marie-Martine Parker n'était qu'une belle-mère plus que récente, puisque son père n'avait guère divorcé que trois ans plus tôt.

La fille du neuropsychiatre lampa d'une gorgée la moitié de son whisky.

— Je m'appelle Delphine, dit-elle avec un œil candide.

Il but lui aussi une forte gorgée de son verre.

— C'est dans les habitudes de votre père de vous faire agrémenter l'attente de ceux à qui il pose un lapin ? interrogea-t-il en essayant de mater son agacement : la fille l'excitait déjà au-delà de la décence. Or, il était en service. Et il commençait à avoir le sentiment de plus en plus précis qu'on se fichait de lui dans cet appartement trop sage et trop beau. Où l'atmosphère criait qu'on se moquait comme de l'an quarante de la mort de quelqu'un dont les parfums, les robes et les agendas étaient encore là. Dont les draps n'avaient peut-être pas encore été changés et dont le courrier continuait sans doute d'arriver, comme les appels téléphoniques.

Delphine Parker reposa son verre avec une lenteur coléreuse.

— Vous vous méprenez, monsieur l'inspecteur, commença-t-elle d'une voix qui se contrôlait. Je ne suis pas ici pour jouer les bouche-trous. Mon père ne m'a investie d'aucune mission machiavélique. Je suis simplement une personne de bon sens. Vous attendez, je n'ai rien de spécial à faire, je suis aussi chez moi. C'est la moindre des choses que de venir…

Elle rit :

— … faire un brin de causette.

Il secoua la tête.

— Vous avez raison, je suis sans doute un peu nerveux ce soir…

Il s'arrêta.

— Tenez, je vais tout vous dire, je peux être sincère ?…

Elle hocha la tête affirmativement.

— Quelque chose me sidère ici. Madame votre belle-mère est morte, vous savez comment, et ça n'a l'air de vous faire ni chaud ni froid.

La réponse jaillit, sèche :

— Je ne l'aimais pas.

Le verre de whisky, achevé d'un trait, claqua contre la table basse.

— C'était une salope, lâcha-t-elle d'un ton uni contrastant violemment avec la qualification appliquée à la morte. Elle n'a épousé mon père que pour son fric. Elle lui a mené une vie d'enfer depuis son arrivée ici. Et elle l'a trompé sept jours sur sept.

Il planta ses yeux noirs dans les yeux marron. Delphine Parker était encore plus belle quand elle vibrait de rage.

— Comment vous savez tout ça ? fît-il, ahuri.

Elle se cabra :

— Ho, attention ! Pas question de me cuisiner, je n'écoute ni aux portes, ni sur les doubles postes téléphoniques !

Il acheva calmement son whisky.

— Ai-je supposé rien de tel ? fit-il. Non ? Bon, alors ne me prenez pas pour un flic fouille-poubelles.

Elle esquissa un sourire lent, découvrant une rangée d'incisives et de canines parfaites.

— Marie-Martine a dû crever comme une chienne dans une partouze crapoteuse et voilà tout, décréta-t-elle en martelant ses syllabes. Ses complices ont pris peur. Ils ont manigancé l'accident. Malheureusement pour eux un infirmier plus observateur que les autres a fait son boulot. À savoir : remarquer que la cause du décès, vu la coloration du visage, n'avait rien à voir avec le heurt contre une Mercedes 280 SEL lancée à pleine vitesse. Résultat, vous êtes là.

Elle agita la main, radoucie :

— Et c’est votre métier, je ne vous critique pas.

Les yeux marron se brouillèrent.

— Ça m’amuserait bien de savoir, d’ailleurs, comment elle a crevé ! Juste pour la curiosité. Bon Dieu, pour mourir d’une crise cardiaque en faisant l’amour – parce que c’est bien ce qui lui est arrivé, non ? – il faut drôlement s’éclater fort !

Corentin réprima un sursaut : exactement le langage de Raymond le Rocky de fils de Rabert qu’Aimé Brichot se mettait à imiter au lieu de s’en tenir à ses vieilles anglomanies.

Il sortit une Gallia :

— Vous permettez ?

Elle fit signe que oui.

— Vous trouvez que j’exagère ? fit-elle avec une lueur d’inquiétude dans le regard.

Il chercha un cendrier pour y jeter son allumette.

— Ecoutez, fit-il avec lassitude, psychiatrie, psychanalyse, bon, c’est le même rayon. Je peux parler net ? Au fond, vous avez souhaité la mort de votre belle-mère dès le remariage de votre père. Vous n’avez bien entendu rien fait pour la provoquer, ça je n’en doute pas, mais aujourd’hui qu’elle est morte, vraiment, vous vous en voulez. Une façon de remords. Je me trompe ?

Subitement, Delphine Parker s’était mise à le regarder avec des yeux nouveaux, comme s’il n’était plus un flic en enquête, mais un homme. Et qui savait voir le fond des choses.

— Dites donc, vous, commença-t-elle avec ce côté direct dans la conversation qui le sidérait secrètement depuis le début, vous n’êtes pas banal !

Il rit :

— Il y a même des flics qui savent raisonner, dit-il.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, la sonnerie du téléphone l’arrêta net.

— C’est pour vous, dit-elle au bout de quinze secondes. C’est mon père.

La voix du Dr Bernard Parker n’était plus tout à fait la même que lors de leur première conversation téléphonique. Enfin humaine, presque charnelle.

Il était vrai qu'il s'excusait. L'urgence qui l'avait obligé à partir se révélait dramatique. Il y avait un homme à sauver. Une question d'heures. Il devait rester. Comment s'expliquer pour être vraiment cru ?

Boris Corentin se passa la main sur le front. Agité de pensées contradictoires. D'évidence, Parker ne mentait pas. Il avait vraiment une impérieuse raison médicale pour le décommander. La passion qui perçait dans sa voix trahissait une forte émotion. Et un désir forcené de vaincre le mal qui, là-bas, quelque part dans une chambre d'hôpital aseptisée, faisait tout pour empêcher le médecin de sauver un être de la folie totale. Mais en même temps, il y avait eu la froideur de la conversation sur sa femme morte. Un autre être humain après tout. Et dont les excès, racontés par Delphine, relevaient aussi de la psychiatrie… Etrange… Corentin avait l'impression d'entrer chez les fous. Une femme morte de façon folle. Un médecin aux réactions impossibles à cerner. Une belle-fille en proie à une fureur de dénigrement sur une femme qui avait cessé de l'empêcher de respirer, parce que c'était évidemment ça.

Et lui, débarquait là-dedans, uniquement parce que c'était son métier de savoir pourquoi, où et comment une personne répondant au nom de Marie-Martine Parker était morte un soir avant d'être placée par qui, comment et où, dans sa propre voiture pour être poussée contre la première Mercedes venue.

— Venez me voir demain quai des Orfèvres, dit-il d'un ton las. Dix heures, ça vous va ?

Ça allait. On s'excusait encore.

On raccrochait avec vivacité.

Delphine Parker observa Boris Corentin.

— Vous n'allez pas partir comme ça ! fit-elle, d'une voix unie.

Il se retourna.

— Je rentre me coucher.

La jeune fille étudia la haute silhouette musculeuse qui la dominait.

— J'ai plus d'expérience que mon âge pourrait vous le faire croire, dit-elle.

— Traduisez, jeta-t-il sans bouger.

Elle planta ses yeux marron dans ses yeux noirs.

— Monsieur l’inspecteur, dit-elle sourdement, puisque mon père ne peut pas venir, vous n’êtes plus en service, n’est-ce pas ?

Il se figea, interloqué. Mais comprenant très bien où elle voulait en venir. Elle soupira, jouant des épaules.

— Je m’apprêtais à sortir, reprit-elle, j’allais chez *Castel,* vous connaissez ?

Il sourit :

— Bien sûr, le club sélect de la rue Princesse, à Saint-Germain-des-Prés.

Elle baissa les yeux :

— Ça ne se fait pas, parait-il, murmura-t-elle, d’inviter un homme, mais tenez-vous tellement au respect des convenances ?

Il haussa les épaules, de plus en plus amusé.

— Ça dépend des cas.

Elle tendit la main vers la bouteille de whisky et se ravisa.

— Mon but, fit-elle, était d’aller là-bas un peu à l’aventure.

— Je vois…

Elle découvrit de jolies petites dents de porcelaine.

— Une supposition, reprit-elle que vous soyez allé là-bas, de votre côté, dans le même but, ça vous arrive, non ?

Il opina sans la quitter des yeux.

— Une supposition encore, fit-elle, que nous nous soyons rencontrés au bar. M’auriez-vous draguée ?

Il éclata de rire :

— Ça se peut bien.

Elle contracta les commissures de ses lèvres.

— Ça se peut seulement ? s’exclama-t-elle, vexée. Pas très gentil comme réponse.

Il se contenta de l’étudier de ses yeux noirs.

— Bon, fit-elle, mettons que la réponse soit oui. Qu’est-ce qu’on aurait fait ? On aurait repris un taxi, pour venir ici ou ailleurs. Après avoir laissé quelques billets sur le comptoir…

Elle fit la moue.

— Du temps de perdu. Et de l’argent aussi.

Ses yeux l'interrogeaient avec une avidité contenue.

— Si on se passait de l'intermède *Castel* ? interrogea-t-elle d'un air faussement naïf.

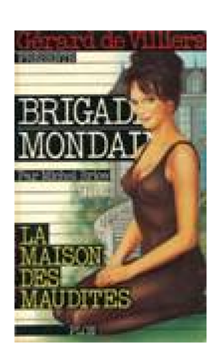
Il rit encore, vaincu par l'évidence. Au pied du mur. Impossible de reculer. Une éventualité dont il avait horreur, surtout avec une fille d'évidence aussi « libérée » qu'elle était jolie.

— Mettons, fit-il que nous venons juste d'arriver ici, venant de chez *Castel.*

Elle se leva aussitôt et vint s'asseoir contre lui.

— J'avais tout de suite deviné, dit-elle, la bouche gonflée, que vous êtes le contraire d'un mufle.

CHAPITRE V



Renversée en travers de son lit de cuivre, Delphine Parker haletait doucement. De bonheur. Un homme lui faisait l'amour. Avec respect et tendresse. Rien à voir avec les assauts maladroits des étudiants de son âge, à la sortie des cours, ou tous ces amants de passage, rencontrés au hasard des cocktails, des parties, ou plus simplement dans le salon de son père, en bas.

Les mollets pendant contre la couverture de piqué blanc qu'ils n'avaient même pas songé à rabattre, la nuque abandonnée de l'autre côté du lit, bras retournés et ballant en arrière, elle s'ouvrait avec une confiance totale. Son instinct de femme ne l'avait pas trompée. Dès l'instant où, par pure curiosité plus que pour rendre service à son_ père, elle était descendue au salon voir comment pouvait être fait ce policier venu enquêter sur la mort de sa belle-mère, elle avait su qu'il fallait le séduire. Et elle s'y était prise à la manière de son âge. Brusque et naïvement provocante. Maladroite et inconsciemment habile. Elle avait réussi. Nu contre elle, qui était nue, un athlète aux boucles noires flottant sur le front lui rendait le seul hommage qu'une femme attende d'un homme : entrer en elle si profond, et si durement, qu'elle avait parfois l'impression qu'une grenade d'assaut explosait en elle.

Elle essaya de se redresser, cherchant avidement la bouche à la fois mince et charnue et qui savait si bien aller et venir, juste au bon moment, d'un sein à l'autre.

Boris la repoussa du menton.

— Laisse, dit-il. Laisse-moi faire.

Elle s'abandonna de nouveau. Heureuse. Il était si grand qu'il pouvait se courber jusqu'à sa bouche, même renversée, sans l'abandonner pour autant. Elle gémit. Les mains douces et rudes à la fois qui enlaçaient ses reins s'étaient mises à remplacer la bouche sur sa poitrine. Elle se sentit chavirer, tellement son amant paraissait deviner au dixième de seconde les hasards de ses terminaisons nerveuses.

— Boris, Boris, Boris ! se mit-elle à répéter comme une litanie.

Il frôla de ses lèvres ses joues, puis les ailes de son nez, moites de sueur, puis son front.

— Ne pense qu'à toi, dit-il.

Elle joua des reins.

— Et toi ? on dirait que tu ne t'occupes pas de ton plaisir.

— Mais si, je ne fais que ça.

Elle frotta sa gorge contre son menton avec un frisson délicieux. Le début de la barbe de la nuit l'irritait avec une électricité fabuleuse qui s'irradiait au plus intime d'elle-même.

— Tu aimes donc les femmes ? murmura-t-elle.

Il reprit ses lèvres :

— Je n'aime que ça.

— Pourquoi tu es flic, alors ?

Sa langue cherchait à repousser la sienne.

— Ça aide à rencontrer des femmes. De ton genre, les meilleures.

Elle se tortilla :

— Dis-moi encore…

Il la bâillonna d'un baiser.

— Tu arrêtes de parler en faisant l'amour ? Voilà quelque chose qu'il faudra apprendre, mademoiselle.

Elle lui échappa d'un retournement de nuque :

— Ça m'aide à ne pas exploser. Comme vous, il paraît, les hommes, quand vous vous récitez des prières, c'est vrai, non, pour ne pas partir trop vite.

— C'est vrai, reconnut-il. Ça m'est arrivé aussi. À ton âge. Maintenant, je sais…

— Quoi ?

Il ferma les yeux.

— Je sais profiter, dit-il.

Elle cria en même temps que lui.

— Ne pars pas encore ! supplia Delphine.

Elle lui tendait les bras.

— Tu te rends compte de l’heure ? dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Reste.

Il sourit, contemplant la chambre. Un concentré de chambre de jeune fille classique. Papier à fond rose sur les murs, double rideaux roses, meubles anglais délicats en bois de pin, et partout, sur les étagères au milieu des livres de cours, dans les coins, sur les tablettes des radiateurs, une foison de poupées, d’ours en peluche, de « Babars » de tissu, de girafes molles, de lapins roses et bleus. Tout l’attirail de sauvegarde d’une gosse abandonnée qui se raccroche à tout pour ne pas se sentir seule. Même au hasard des rencontres, l’âge d’aimer avec son corps étant venu. Et le besoin de se sentir protégée par autre chose que de la peluche.

— Il faut que je parte, insista-t-il.

Elle se dressa sur les coudes et ses petits seins de fille se mirent à vibrer.

— Je ne veux pas dormir seule, dit-elle, au bord du sanglot.

Il se pencha sur elle pour la reborder.

— Allons, sois raisonnable.

Elle se débattit si violemment qu’elle heurta la table de nuit à côté d’elle.

Un flot de photos et de lettres s’échappa du tiroir ouvert sur la moquette.

Delphine se jeta hors du lit pour tout ramasser.

— Tu ne me demandes pas ce que c’est ? interrogea-t-elle, sidérée, quand elle eut terminé.

— Je ne suis pas tout le temps flic, petit bout de femme, dit-il en riant.

Elle eut une moue désolée.

— Dommage, là, tu aurais dû l’être.

Elle hésita quelques secondes.

— Marie-Martine et moi…, fit-elle sans achever.

Il essaya de noyer l'éclair noir surgi dans ses yeux.

— Je ne veux pas lire, je ne veux pas voir, dit-il, ce sont tes affaires. Une seule question : si quelque chose là-dedans peut m'aider à découvrir de quoi et pourquoi ta belle-mère est morte, tu juges bon de me le dire ou non.

Elle s'était levée et, toujours nue, le fixait en haletant :

— Si tu m'emmènes chez toi, juste pour la nuit, je te le promets, je te dirai un détail. Je te le jure.

Il détourna la tête.

— Chantage…, dit-il.

Elle éclata de rire.

— Exactement. Donnant, donnant. Tu marches ?

Il lui désigna le téléphone sur la table de nuit :

— Appelle un taxi, fit-il :

— Pour deux ?

— Pour deux.

Delphine contempla avec un plaisir d'enfant le studio en désordre.

Eh bien ! s'exclama-t-elle, c'est le vrai pucier de célibataire !

Il referma dans sa kitchenette la porte du réfrigérateur et réapparut avec un plateau. Cuisses et ailes de poulet. Bouteille de Sancerre frais.

— Tu as l'habitude ? interrogea-t-il en posant le plateau sur le lit.

Delphine s'était déshabillée dès l'arrivée, jetant son jean, son chemisier et son manteau de fourrure au hasard. Elle s'étira.

— Qu'est-ce que je suis bien ici ! J'aime ta garçonnière. Formidable.

Il lui tendit une assiette.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Laquelle ? fit-elle en attrapant goulûment une cuisse de poulet. Ah ! oui, le problème pucier de célibataire.

Elle mordit dans la cuisse de poulet :

— Non, mâchouilla-t-elle, je n’ai pas vraiment l’habitude. Mais je suis sûre d’être bien tombée pour ma première expérience, côté atmosphère.

Il agita la tête :

— Gosse de riche, murmura-t-il, tu mériterais une fessée.

Elle se tourna aussitôt, exhibant un joli petit postérieur carrément offert :

— Qu’est-ce que tu attends ?

La claque atterrit, vive et ferme, juste avant la brutalité.

Delphine vira aussi vite qu’elle s’était retournée :

— Hé toi ! cria-t-elle. Tu prends un peu vite les gens au mot !

Il se pencha sur elle.

— Delphine, dit-il, il faut apprendre quelque chose : la réalité, c’est la réalité. Tu demandes la fessée. O.K., on y va. Compris ?

Elle se replia sur elle-même. Matée, les yeux roulant sur lui mais sans rancune.

— J’imagine, reprit-elle avec effort, que la réalité, c’est aussi que je tienne ma promesse ?

Il avait entrepris de dévorer une aile de poulet.

— Tu deviens adulte, Delphine, constata-t-il en lui remplissant son verre de Sancerre. Mais je pense à un truc. Ta belle-mère, elle aimait les teckels ?

Delphine papillota :

— Pourquoi ?

Il s’expliqua, avec des précautions.

— Elle n’a jamais parlé de teckels, dit Delphine. De chiens en général non plus. Tu sais, c’étaient les chats qu’elle aimait. À la maison, tous ces chats sur les murs, c’était elle.

Elle but avec des précautions de chatte lapant un bol de lait.

— La seule chose qui puisse t’intéresser, dit-elle, les yeux ailleurs, ça n’est pas dans le courrier.

Il lui caressa la joue.

— Peut-être, remarqua-t-il. Mais le courrier, et les photos, je n’ai pas besoin de les voir pour savoir.

— Tu es marrant, toi ! s’exclama-t-elle. Comment tu peux savoir d’avance ?

La main de Boris descendit de la joue au cou, puis à l'épaule.

— Bon, vous avez été très liées, ta belle-mère et toi. Classique. Tu avais dix-huit ans. Tendresse et initiation.

Elle rougit violemment.

— Tu es fort, toi, balbutia-t-elle.

Elle secoua son visage pour chasser ses boucles châtains de son front.

— Marie-Martine, reprit-elle, avait un rabatteur. Un micheton devenu rabatteur, tu vois ce que je veux dire ?

Il opina, muet.

— Il s'appelle Claude Secoli, 27, rue de Grenelle.

Elle aspira avec effort.

— Voilà. Tu en sais beaucoup, ça peut t'être utile, je crois.

Il s'était rejeté en arrière. Avec une lueur follement amusée dans les yeux qui la sidéra.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu te fiches de moi ? murmura-t-elle.

Il secoua la tête.

— Pas le moins du monde, Delphine. Simple histoire de recoupement. Tu viens de me prouver qu'un coup tenté un peu au hasard était le bon coup.

Elle crapahuta sur la couverture jusqu'à lui :

— Si tu ne t'expliques pas, je te mords, dit-elle les dents découvertes.

Il lui tendit l'épaule.

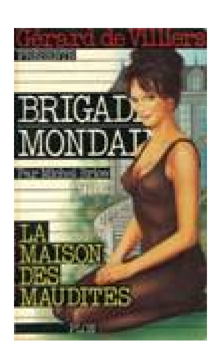
Mords.

Les dents claquèrent dans le vide. Puis elle cria en se débattant avec des cris de fille faussement violée.

— Retourne-moi cette fois, murmura-t-elle quand elle eut cessé de se débattre. Si, je t'assure, j'aime. Fais-moi plaisir.

Il fit ce qu'elle lui demandait. Avec le sentiment, délicieusement honteux, d'abuser de la situation.

CHAPITRE VI



Philippe Delvau repoussa son assiette de salade de fruits à peine entamée.

— Je n’ai plus faim, dit-il d’un ton las.

De l’autre côté de la longue table recouverte d’une nappe bleu ciel empesée, Fiona von Borchardt se pencha.

— Chéri, murmura-t-elle, je t’en prie. Tu n’as rien mangé.

Philippe Delvau ramena vers lui son assiette.

— Si tu insistes… mais je t’assure, je n’en ai vraiment pas envie.

Elle eut une moue autoritaire :

— J’insiste, dit-elle, corrigeant l’ordre par un sourire.

Il obéit, docile, et termina lentement.

Fiona avait sorti un paquet de Benson and Hedges. Vêtue d’un tailleur d’Emanuel Ungaro vert tilleul sans rien sous la veste, elle avait un collier d’ambre passé autour du cou. Blanche de peau comme elle était, l’effet du collier sur la chair dans l’échancrure de la veste du tailleur était saisissant. Elle aurait voulu donner envie d’ouvrir coûte que coûte la veste, elle ne s’y serait pas prise autrement. Surtout que le visage était lisse et doux, avec des yeux d’un vert de rivière sous des cils interminables. Pommettes saillantes, joues creusées, lèvres gonflées et fardées d’un rouge violent, elle était belle à violer.

Philippe Delvau se fouilla. Il extirpa un briquet de la poche de son veston de flanelle grise et se leva pour aller donner du feu à Fiona.

— Il ne fallait pas te déranger, protesta-t-elle après avoir enflammé sa cigarette.

Elle sourit :

— Tu es merveilleux. Tu t'effaces toujours devant une porte, tu te lèves quand je me lève, tu n'oublies jamais de me servir à boire. Tu sais que, devant toi, je n'ai jamais eu le temps d'allumer seule une cigarette ?…

Philippe ne l'écoutait plus. Il était allé ouvrir la fenêtre de la salle à manger derrière lui. Le bruit de la pluie entra dans la pièce avec le ronflement continu de la voie de berge de la Seine. En bas, l'herbe de la pelouse dégorgeait d'eau. La piscine abandonnée en cette saison n'était qu'un crépitement de gouttes frénétiques. Les bouleaux, les érables, les thuyas et les buissons du jardin ployaient sous le déluge. Bâtie en contrebas d'une haute butte boisée, la maison datant du XIXe siècle était faite pour revivre par temps de pluie. On était en novembre. Le ciel dégoulinait en cataractes incessantes depuis huit jours. Dehors, l'air était gorgé de brume, les nuages couraient sur un ciel bas. Appuyé à la rambarde de la fenêtre, Philippe Delvau rêvait, assailli de pensées tristes. L'hiver arrivait, qui coûtait cher. Il fallait chauffer l'immense maison, héritée de sa grand-mère, une théâtreuse des années 30 qui avait mangé les deux tiers de ses cachets ici. Avec un beau résultat : quinze chambres, une salle de jeux, un billard, une enfilade de salons, des recoins mystérieux partout. Et pour seul propriétaire, Philippe Delvau, orphelin, ruiné, et qui n'aurait jamais imaginé possible de vivre ailleurs qu'ici, dans la maison de la seule personne qui se soit occupée de lui, enfant : sa grand-mère. Fabuleusement riche d'histoires, d'anecdotes, et de cet amour que ni son père, ni sa mère n'avaient eu le temps de lui octroyer.

— Tu as des soucis ? s'inquiéta Fiona dans son dos.

Elle parlait anglais. Comme la plupart du temps entre eux. Elle était autrichienne, il était à demi suédois. Enfants, ils avaient fréquenté l'un comme l'autre des collèges internationaux. L'anglais leur était naturel. Depuis leur première rencontre, un soir chez *Castel,* rue Princesse, trois ans plus tôt.

Il grommela une vague dénégation.

Elle aspira une bouffée de tabac blond et attendit que le maître d'hôtel soit reparti après avoir apporté le plateau du café.

. – L'argent ne rentre pas ? insista-t-elle. Tu ne me parles jamais de ce sujet.

Il se tourna, plus élégant que jamais dans son costume de flanelle avec chemise de coton bleu ciel et cravate rayée rouge et or.

— Oh ! si, il rentre ! s'exclama-t-il sombrement. De ce côté-là, n'aie aucune inquiétude. Le filon est bon. Paris est rempli de nymphomanes riches et Tagore reste à la hauteur.

Il désigna du menton la porte de son bureau.

— Le coffre, là-bas, est bourré à craquer.

Elle reposa sa tasse de café :

— L'affaire Mme Parker, alors ?

Il grimaça :

— Non, c'est réglé, ça. On a parfaitement réussi le coup.

Fiona se leva et vint l'enlacer.

— Alors, mon amour, murmura-t-elle d'une voix de gorge, parle, n'hésite pas.

Il se détourna :

— Tu sais bien. Pourquoi me poses-tu la question ?

Elle se recula :

— Pardonne-moi, dit-elle, les yeux soudain baissés.

Elle laissa aller ses mains le long de ses hanches.

— Quand tu veux. Et ce que tu veux, dit-elle d'une voix à peine audible.

Il s'avança vers elle et lui parla dans le cou longuement. De temps en temps, elle faisait oui de la tête, le cou lové contre la flanelle de son veston, les yeux perdus dans le vague. Quand il eut terminé, elle renversa gaiement la gorge :

— Tu as de la chance ! s'exclama-t-elle, je suis préparée exactement comme tu veux.

Il attrapa nerveusement sa tasse de tilleul.

— Merci, fit-il rapidement. Tu es bonne.

Elle se cabra :

— Que tu es bête ! Je t'aime. Tu ne l'as pas encore compris ?

Il se détourna. Dehors, la pluie redoublait. Les gouttières débordaient, un rideau de déluge s'interposait entre la fenêtre et le jardin noyé dans la brume liquide.

— Tagore restera ici, murmura Philippe Delvau. La caméra n'est pas étanche. J'ai fait mettre un zoom. Pas de problème pour la distance.

Il fronça les sourcils, observant le rideau de pluie.

— Il faudrait que ça se calme un peu, dit-il, soucieux, sinon le film sera mauvais.

Fiona sourit :

— Regarde, le ciel t'obéit, il pleut un peu moins.

— Ah non ! fit-il rageusement, pas question que ça s'arrête !

Elle vint se pencher à la fenêtre :

— Tu sais, frissonna-t-elle, il continue de pleuvoir bien assez comme ça.

Elle se rapprocha de lui :

— Je sonne Tagore ?

Il fit oui de la tête.

Quand le fakir arriva, il tenait à la main la caméra. Fiona observa intensément l'appareil.

— À tout à l'heure, mon amour, fit-elle en lui adressant un baiser du bout des lèvres.

Philippe Delvau attrapa précipitamment la bobine de film que lui tendait le fakir aux boucles folles.

— Elle est toujours sur place, n'est-ce pas ? interrogea-t-il d'une voix hachée.

Tagore s'inclina :

— Oui. Debout, droite.

Un tic incontrôlable secoua les commissures des lèvres de Philippe Delvau.

— Va la chercher. Fais-lui couler un bain bouillant. Qu'elle se remaquille, qu'elle se recoiffe. Sans oublier le parfum. Dans une demi-heure, je veux la revoir ici.

Il hésita :

— Elle sait comment.

Resté seul Philippe Delvau glissa avec frénésie la bobine dans le projecteur et, affalé dans son canapé, il commença à porter la main à son ventre tandis que les premières images se déroulaient. Le film commençait par un plan général de Fiona, debout sur la margelle de la piscine. Vêtue d'un imperméable noir de nylon luisant, chapeau de pluie retenu par un cordon noué sous le menton, elle se penchait pour tremper la main dans l'eau. Comme si elle voulait juger si la température de l'eau était convenable pour un bain. D'ailleurs, c'était ce qu'elle avait voulu faire, car elle entreprenait à présent de se déshabiller.

Elle ouvrit son imperméable. Lentement, bouton après bouton. Quand elle l'ôta, elle apparut dans le tailleur qu'elle portait au déjeuner. Très vite, le tissu colla à son corps, inondé. Elle se mit à aller et venir sur la margelle d'un bout à l'autre de la piscine, dans le sens de la longueur. À un bout, elle déposa sa veste, puis revint abandonner sa jupe au point de départ.

Elle était maintenant en soutien-gorge noir, slip et porte-jarretelles de même couleur. Seuls les bas étaient clairs, mais à couture derrière, ce qu'elle prit soin de bien montrer en se tournant, cambrée au maximum.

Fiona, son chapeau de pluie toujours sur la tête, fît quelques allers et retours avant de se débarrasser de son soutien-gorge. Alors, elle ondula, bras relevés au-dessus de la tête, buste et visage offerts à la pluie. Elle avait des seins haut placés, laiteux, avec des extrémités gonflées que le froid durcissait à vue d'œil. Quand elle se fut débarrassée de son slip, elle se mit à prendre toute une série de poses au-delà de l'indécence, s'ouvrant à deux mains de dos, s'accroupissant, se caressant seins et ventre, allant et venant à quatre pattes. Tagore avait joué du zoom et désormais, c'était en gros plan qu'elle apparaissait. La main droite déchaînée contre son ventre, Philippe Delvau dévora longuement l'image de Fiona, dents claquantes, torse et genoux secoués de frissons sous la pluie, qui achevait de se mettre nue tout entière. Sauf le chapeau de pluie. Elle s'était agenouillée sur la margelle, de face, cuisses ouvertes, bras en croix, immobile. Mais délicieusement agitée de tremblements de froid.

Personne n'avait pu la voir quand elle avait tourné, à part la caméra. Au-dessus du jardin, un bois privé où personne ne venait jamais. À gauche et à droite, deux haies de thuyas épais hauts de dix mètres. Côté route, pas d'inquiétude non plus à avoir. Le mur était si haut que même les poids lourds restaient invisibles.

Fiona ne se décida à quitter sa pose que pour ôter son chapeau de pluie. Attendre que ses cheveux collent, totalement trempés, à ses tempes et à son front. Alors, elle descendit dans la piscine.

Les dernières images la montrèrent immergée jusqu'au cou, le visage décomposé de froid.

Mais les lèvres tendues dans un baiser silencieux vers la caméra.

Philippe Delvau explosa dans sa main au moment même où l'écran redevint blanc. Il était impuissant avec une femme. Incapable d'en pénétrer aucune. Mais, tout seul, il savait parfaitement comment dominer son tragique handicap pour aller jusqu'au bout du plaisir… Il se tordit longuement, renversé dans les coussins du canapé.

Encore très pâle, les cheveux gonflés au séchoir électrique, les yeux et les lèvres outrageusement maquillés, Fiona von Borchardt referma à deux mains le lourd peignoir de tissu éponge rose dans lequel elle était cachée jusqu'aux pieds.

— Ne t'inquiète pas, mon amour, balbutia-t-elle. Je n'ai pas pris froid. Tagore m'a frictionnée au gant de crin.

Elle sourit, lèvres gonflées :

— Si tu as aimé, c'est tout ce qui compte.

Elle avança les épaules et l'échancrure de son peignoir s'ouvrit. Elle la referma précipitamment. Philippe Delvau, l'homme qui l'aimait, et qu'elle aimait, ne l'avait jamais vue nue.

En vrai.

Accord solennel entre eux. Dès le début. Quand il lui avait dit son secret. L'impuissance. L'impossibilité absolue, lui, beau comme un dieu grec et fou des femmes, de satisfaire une femme. Alors, il s'était passé une de ces choses qui relèvent de l'insondable mystère de l'amour et de la sexualité. Ce soir-là, dans le bistrot de nuit où ils s'étaient réfugiés après *Castel,* Fiona von Borchardt, vingt-cinq ans et belle à lever tous les hommes qu'elle voulait, s'était aperçue qu'elle était tombée amoureuse d'un impuissant et que ça n'avait pas d'importance qu'il le soit. Elle se livrait d'avance à ce destin. Sans remords. Sans arrière-pensées. Simplement parce que l'amour dépasse le sexe[6].

— J'ai aimé, reconnut Philippe, tu es merveilleuse.

Il hésita :

— Je voudrais te dire une chose, reprit-il avec effort.

Elle recouvrit soigneusement ses genoux avec les pans du peignoir.

— Dis, mon amour.

Il expliqua très vite, d'une voix hachée, qu'il aimerait la voir porter, dans ses films, un porte-jarretelles spécial, remarqué dans un catalogue de lingerie osée. Très serré à la taillé, façon guêpière, avec de longues jarretelles allant jusqu'aux genoux, où les bas correspondant s'arrêtaient. Ce n'était pas tout : les bas tenaient seuls, par un élastique étroit qui s'imprimait dans la chair. Les jarretelles n'étaient là que pour l'agrément du coup d'œil.

— Tu as le catalogue ? demanda Fiona.

Il alla ouvrir un tiroir de son bureau.

Elle observa attentivement l'image du mannequin. Une prostituée grasse faisant des piges en posant pour le photographe de la lingerie. Affreusement vulgaire, avec de gros seins jaillissant du soutien-gorge découpé et des bourrelets de part et d'autre de la guêpière de nylon rose.

— C'est vraiment très serré, murmura-t-elle.

— Je voudrais que tu portes ça quand tu viens, reprit-il.

Elle réexamina le catalogue.

— Il va falloir que je fasse reprendre mes jupes à la taille.

Elle rit :

— Je suis sûre que tu veux le soutien-gorge qui fait jaillir les seins aussi.

Il ne répondit pas.

Elle feuilleta le reste du catalogue.

— Je vois…, fit-elle tendrement. J'irai demain, je te promets.

Devant eux, la porte grinça. Tagore, la caméra à la main…

Fiona se leva aussitôt.

— À tout à l'heure, fit-elle de nouveau.

Sur l'écran, le cylindre de plastique rose luisait entre les mains de Fiona. Etendue, de nouveau nue, sur le lit où Marie-Martine Parker était morte l'autre soir de trop d'excès, elle l'introduisait peu à peu dans son ventre jusqu'à la garde.

Quand elle fut au bord de prendre son plaisir, Fiona von Borchardt adressa à l'œil de la caméra un lent baiser passionné.

Ils furent heureux ensemble. Elle avec son leurre, lui avec sa main. Et avec cette différence qu'elle attendait dans le couloir, près de la porte capitonnée du bureau de son « amant », nue et humble, tandis qu'il repassait encore une fois le film pour recommencer de l'aimer par procuration cinématographique. Vingt minutes après son spasme à elle.

Peu avant dix-huit heures, après avoir écouté de la musique classique, du Schubert, les *Pièces pour piano,* en compagnie de Philippe, Fiona repartit se faire filmer une troisième fois. Renversée sur le billard de la mezzanine, elle fut longuement empalée par Tagore. Le micro était placé tout près de son visage et, sauf la présentation de départ de ses reins, la caméra vissée à l'œilleton du mur, entre la salle de jeux et le bureau de Philippe Delvau, ne fit rien d'autre qu'enregistrer en très gros plans ses larmes, ses cris, ses sanglots et très vite ses supplications de fille massacrée par un membre énorme. Quand elle retrouva l'homme qu'elle aimait, c'est sans surprise qu'elle s'entendit ordonner de descendre à la cave. Philippe n'entra pas avec elle, mais il laissa la porte ouverte. Sous la voûte éclairée d'une lampe sans abat-jour, une chaîne pendait. Tagore y attacha avec une corde les poignets de Fiona. Elle était de nouveau nue, et la chaîne était si haute qu'elle devait se maintenir sur la pointe des pieds.

Philippe Delvau ne la vit pas se tordre sous le premier coup de fouet à chien. Il n'était pas entré dans la cave. Trop occupé à se préparer à ce qui l'attendait dans la cave voisine.

Le décor était celui d'une jolie salle d'opération clandestine. Voûte entièrement carrelée de blanc, sol carrelé de même, avec, sous la table d'opération, une grille d'évacuation pour le sang. Scalpels, pinces et autres outillages nickelés étaient rangés sur une table roulante émaillée.

Philippe Delvau revêtit une blouse verte médicale, enfila des gants de chirurgien, verts eux aussi, et disposa sur sa tête un bonnet de même couleur. De l'autre côté de la porte qu'il ne franchissait jamais que lorsqu'il n'y avait personne d'autre que lui, des sifflements de fouet se succédaient toutes les trente secondes, aussitôt suivis par un hurlement de Fiona. L'avenue de bord de Seine était juste derrière, mais le soupirail de la cave à fouet était à double vitre. Comme celui de la salle d'opération. Même sans circulation, personne ne pouvait rien entendre du dehors.

Le teckel à poil long était crucifié sur la table d'opération. Depuis midi. Il haletait, langue pendante, yeux exorbités.

Philippe Delvau lui caressa plusieurs fois la gorge. Le chien chercha désespérément à lui embrasser la main avec de petits mouvements maladroits du museau. Philippe Delvau se recula et alla choisir un petit scalpel sur la table roulante. Il revint vers le chien et, de la main gauche, releva le sexe. Scalpel dressé. Le chien se laissa aller la tête en arrière, les yeux mouillés de larmes, la gorge secouée de sanglots qui montaient. Comprenant.

— Salaud de teckel, gronda sourdement Philippe Delvau. Une mèche blonde avait glissé de dessous son bonnet. Ses yeux gris avaient viré au trouble. Le tic qui secouait les commissures de ses lèvres s'était accéléré.

Il attendit, le scalpel toujours dressé.

— Tagore, cria-t-il, vas-y !

Dans la cave à côté, il y eut un nouveau sifflement de lanière, puis un hurlement de terreur. Le fakir, après avoir appliqué le fouet à Fiona seulement sur les fesses et le dos, pour l'« assouplir », avait commencé à la fouetter devant sur le ventre.

Tout de suite après, le scalpel plongea vers le sexe du chien. Un jappement effaré fit écho au cri de Fiona. Le sang jaillit, giclant dans le bac de plastique blanc disposé sous le chien.

Pendant trente secondes, il n'y eut plus que des jappements mécaniques, allant en s'assourdissant, et, de l'autre côté de la voûte, des halètements de fille martyrisée. Le fouet siffla à côté, Fiona hurla, cinglée cette fois sur les seins. Le chien lui répondit exactement avec la même intonation de douleur dépassée dans la voix : le scalpel avait replongé dans son sexe, le tranchant en deux de bas en haut.

Fiona sanglotait, pendue par les poignets, incapable de se maintenir debout sur ses pieds. Douze minutes s'étaient écoulées depuis le début de sa flagellation. Elle avait compté. Vingt-quatre cinglements de fouet. Elle avait l'impression que son corps tout entier flambait. Elle regarda Tagore relever le fouet une nouvelle fois.

— Non, non, supplia-t-elle, je ne peux plus.

Elle renversa la gorge en arrière.

— Excuse-moi, balbutia-t-elle. Je t'en prie, ne lui dis pas que j'ai flanché.

Indifférent, Tagore suivait des yeux la trotteuse de sa Seiko à son poignet. À vingt-sept, il ordonna d'une voix posée :

— Lève la jambe droite, très haut.

À trente, le fouet cingla par en dessous. Fiona alla heurter le mur de la hanche et retomba, le menton dans la gorge, secouée de frissons nerveux qui la jetaient de droite et de gauche.

Aucun cri de chien ne lui répondit. Tagore abandonna le fouet et se rendit à côté. Placidement, il contempla le teckel. Le sexe découpé en morceaux parsemait le bac de plastique. À la place, entre les cuisses, un trou béant, massacré, d'où le dernier sang des artères hachées s'écoulait goutte à goutte.

Philippe Delvau, pâle comme la mort, mais très calme, ôtait ses gants et se débarrassait de sa blouse.

Il se tourna vers le fakir :

— Occupe-toi bien d'elle, dit-il d'une voix changée en désignant la cave voisine du menton. Dis-lui que je l'aime.

Il hésita :

— Je dîne avec elle au boudoir dans deux heures. Couche-la après l'avoir soignée.

Il baissa les yeux :

— Pour le dîner, la robe de mousseline noire.

Rabindranath Tagore approuva du menton à tout en recoiffant ses longues mèches dérangées par l'effort de la flagellation. Pieds nus, vêtu d'un pantalon de toile rose bouffant avec en haut une blouse bleu pâle

serrée à la taille par une ceinture de corde tressée multicolore, il avait grande allure.

Il sourit :

— Et sous la robe ? interrogea-t-il.

Philippe Delvau hésita encore :

— Dans l'attirail, reprit-il d'une voix hachée, tu n'as pas une guêpière ?

Le fakir s'inclina avec un sourire domestique :

— Bien sûr que si. Il y a même mieux. Quelque chose que Josyane, vous savez, la grande brune, m'a confié pour quand elle vient. Un bustier baleiné qui prend les seins par en dessous et qui se serre, par derrière, avec un tourniquet à clé. Ça ira très bien avec la robe de mousseline. Il suffira de nouer la ceinture de la robe aussi serré.

Philippe Delvau frémit.

— Merveilleux, murmura-t-il.

Tagore entreprit de recouvrir le chien supplicié d'un drap :

— Malheureusement, le bustier ne comporte pas de jarretelles.

Un éclair de déception traversa les yeux gris de Philippe Delvau :

— Bon, fit-il, pour compenser, il faudra alors que Fiona fasse tenir ses bas, noirs, bien sûr, avec des cordons très serrés eux-aussi à mi-cuisse. Je veux que ça creuse dans la chair. Bien entendu, avec ça, escarpins noirs surélevés. Tu vois lesquels ?

Le fakir s'inclina.

Fiona von Borchardt tendit son verre avec une moue suppliante :

— Je peux avoir encore un peu de champagne ? dit-elle.

Philippe Delvau prit la demi-bouteille à laquelle Fiona avait été seule à toucher depuis le début du dîner :

— Ce soir, tu as tous les droits, dit-il. J'ai tant à me faire pardonner…

Elle avala une gorgée de champagne.

— Tais-toi, murmura-t-elle en lui tendant ses lèvres de l'autre côté de la nappe. Tu fais ce que tu veux de moi, tu le sais bien.

Elle sourit :

— Je n'ai presque plus mal, tu sais, mais…

Elle s'arrêta, confuse :

— Si tu voyais les balafres…

Il détourna la tête, une brume sombre envahissant ses yeux :

— Sois gentille, dit-il, je voudrais voir.

Elle se leva. Sa longue robe de mousseline flottait de ses hanches à ses pieds, cachant ses escarpins. Au-dessus de la taille dont on aurait presque pu faire le tour avec les mains, les plis dessinaient la poitrine surélevée par le bustier. Mais la robe était ras du cou, et à manches longues. Fiona s'en alla, dansante sur ses talons surélevés, en replaçant à deux mains ses lourdes boucles blondes derrière ses oreilles.

— Juste au Polaroid, s'empressa Philippe avant qu'elle sorte. Dis à Tagore qu'il est dans le secrétaire de mon bureau. Huit ou dix clichés, pas plus.

Penchée sur le dossier du fauteuil Empire, Fiona contemplait les images que Philippe avait étalées devant lui sur la table de bridge. Le bustier qu'elle avait gardé, sûre que Philippe le désirait, même s'il ne le lui avait pas dit, étranglait incroyablement sa taille et sur les clichés où elle avait posé de dos, il lui donnait une chute de reins immense où les balafres du fouet paraissaient encore plus scandaleuses. L'impression de scandale était la même, devant, sur les seins jaillissant hors des arceaux baleinés qui les relevaient jusqu'à la gorge, et sur les cuisses coupées en leur milieu par les cordons des bas dont les nœuds étaient artistement disposés symétriquement du côté extérieur.

— Comme tu es belle, murmura Philippe.

Elle frôla sa nuque de ses lèvres.

— Merci, dit-elle. Demain, je vais aller faire des folies dans cette lingerie.

Il se releva.

— Allons, il est tard, il faut que tu rentres.

Il la raccompagna jusqu'au taxi qu'il avait appelé par téléphone. Il se pencha par la portière.

— À bientôt, n'est-ce pas ? fit-il.

Elle inclina la tête, remuée.

— Bien sûr, mon amour, quand tu voudras.

Arrivée chez elle, rue de Longchamp, Fiona von Borchardt se mit à pleurer en refermant sa porte derrière elle. L'homme qu'elle adorait à la folie, et elle le lui prouvait, ne pourrait jamais lui donner le bonheur auquel l'amour donne droit. Jamais… Alors, elle avait accepté le nombre affreux de ses exigences. Sans jamais se révolter. Totalement soumise.

Désespérée et heureuse à la fois. Ne souhaitant qu'une chose, subir ce qu'il lui infligeait. Et ne faisant alors l'amour que par personne interposée. Le fakir ou tout autre homme que Philippe désirait, car il y avait aussi des rendez-vous à accepter. Sans savoir avec qui. Mais avec pour seule loi de dire oui.

Elle tournoya, prise d'un malaise en ôtant son bustier. Elle s'affala nue en travers du lit où elle allait passer la nuit seule. Sur sa table de nuit, une photo de Philippe, semblable à la sienne sur son bureau, à Bougival, et avec la même dédicace.

— Je suis folle, folle, murmura-t-elle en embrassant la photo.

En se glissant dans ses draps, elle gémit. Le contact avec ses balafres. Demain, peut-être ou dans huit jours, ou quinze, elle ne savait jamais, Philippe lui téléphonerait, la convoquerait. La démence recommencerait. Son supplice et celui du chien. Peut-être…

Elle s'endormit en gémissant.

CHAPITRE VII



Boris Corentin se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Excuse-moi, Mémé, de t’avoir fait coucher tard, mais nous parlons du même Secoli ? Claude Secoli, 27, rue de Grenelle, c’est bien ça ?

Aimé Brichot essaya d’arracher sa moustache avec ses incisives du bas.

— Aie la bonté de m’expliquer, grinça-t-il.

Sa flèche lui raconta sa soirée à lui. Le lapin posé par Bernard Parker. L’aventure avec sa fille. Plus la confidence.

— Sauter la fille d’un suspect, tu y vas fort ! s’exclama Brichot, ahuri.

— Attention, rétorqua Corentin, j’étais hors service puisque Parker n’est pas venu. Et de toute façon, ça n’a pas été inutile. Delphine ne doit pas être au courant de grand-chose mais on ne sait jamais, au fil de la conversation, on peut tomber sur un truc utile.

Brichot abandonna l’attaque en règle de sa moustache.

— Parce que tu comptes la revoir ? siffla-t-il.

Corentin hocha la tête :

— Mémé, fit-il, avec une gaieté un peu excédée, tu vas arrêter de faire l’enfant ?

Il s’accouda au comptoir de la *Brasserie du Départ* où ils prenaient un café, de l’autre côté de la Seine, face au quai des Orfèvres côté « Boul’Mich ».

— Quel genre, le Secoli ?

Brichot lapa une gorgée de son décaféiné.

— Le petit brun sec de vingt-cinq ans, émit-il. Très jeune bouc perpétuellement en rut. Le micheton craché, quoi.

— Tu as appris des détails intéressants ?

Brichot touilla son café avec sa cuiller.

— Je l'ai vu cinq minutes. Il m'a filé entre les pattes. Un rendez-vous impossible à décommander, parait-il. Tu m'avais donné une commission rogatoire ?

— Evidemment non, reconnut Corentin. Quel genre de rendez-vous ? Une grand-mère mourante ?

Brichot daigna sourire :

— À peu près. Une prise de sang pour vérifier un taux de cholestérol.

Corentin vida son café.

— C'est dur, la vie de flic. Avaler ça de la part d'un micheton dont le cholestérol file à la vitesse grand V dans les devoirs de sa profession, faut le faire…

Il jeta trois pièces d'un franc sur le comptoir.

— J'espère que tu le revoies ?

Brichot ramassa la monnaie et la lui tendit :

~ – Je veux ! glapit-il. Si tu as la bonté de remonter au bercail de l'autre côté de l'eau, tu devrais avoir le plaisir de le voir, le Secoli.

Il tira son poignet :

— Il devrait attendre depuis une demi-heure.

Corentin approuva :

— S'il a été à l'heure, excellente tactique, l'attente. On va voir si tu as calculé juste.

Claude Secoli se leva de son banc, dans le couloir, avec une précipitation qui plut à Boris Corentin. Cela prouvait deux choses. D'abord, qu'effectivement le micheton attendait depuis un bon moment. Ensuite, qu'il n'était pas net dans la vie. La précipitation craintive, chez un convoqué à la police, c'est toujours bon signe, côté affaire à suivre.

Claude Secoli refusa la cigarette que lui tendait Boris Corentin.

— Non merci, dit-il avec un léger accent du Midi, je ne fume pas.

Corentin plongea ses yeux noirs dans les siens. Beau garçon, visage fin avec un nez droit, des lèvres minces et de jolis sourcils bien arqués. Les épaules étaient larges, la taille étroite, les cuisses musculeuses sous la serge bleu pétrole du pantalon. Les femmes devaient l'adorer. Et il avait eu l'intelligence de le comprendre. Outre les qualités physiques de pouvoir répondre à la demande.

— Vous connaissez Delphine Parker, la fille du neuropsychiatre ? lança Corentin à brûle-pourpoint.

Secoli eut un voile rapide dans les yeux.

— Pas du tout. Pourquoi ? mentit-il avec un battement rapide de ses paupières ornées de longs cils ourlés.

Corentin soupira :

— Ecoutez, ne commençons pas de travers. Vous êtes fiché. Vous êtes passé au pied[7]. Ça n'est vraiment pas le moment de me faire croire des salades. Elle vous connaît.

Il oublia volontairement la filière qui avait mené Brichot jusqu'à lui :

— Elle nous l'a dit. À moi, pour être plus précis. Alors ?

Claude Secoli fit la grimace.

— O.K., fit-il, conciliant et veule à la fois. Je me la suis tapée.

Il rit :

— Pour son âge, une jolie petite salope, oui !

Brichot jeta un regard blessé à Corentin.

Un angelot avec une pancarte décrivant la nuit précédente de l'inspecteur principal Boris Corentin de la Brigade mondaine passa dans le bureau des Affaires recommandées, visible pour Corentin seul. Et soupçonné seulement par Brichot.

— Et la belle-mère, Marie-Martine Parker ? jeta Corentin avec brutalité pour faire diversion. Vous la connaissiez ?

— Vous parlez au passé ? fit le micheton surpris.

— Oui, elle est morte. Accident de voiture au bois de Boulogne.

Secoli secoua la tête, les yeux arrondis, en se mangeant la lèvre inférieure.

— Les journaux n'en ont pas parlé. Le Dr Parker est pourtant une personnalité…

Corentin agita la main.

— Le problème n'est pas là. Vie privée. Il peut avoir demandé le silence. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la question que je vous ai posée.

Claude Secoli remua les fesses sur sa chaise.

— Monsieur l'inspecteur, fit-il avec énervement, tout ça n'est pas bien. Le coup de la vie privée, je vous le ressors !…

Corentin pianota son bureau.

— Très bien, le numéro de la pudeur offensée. Alors, Marie-Martine Parker, c'est elle qui vous a présenté Delphine, c'est bien ça ? Racontez.

Claude Secoli se voûta.

— O.K., fit-il. On y va.

Il avait connu la belle-mère dans une partie de miche-tons. Il expliqua : les individus de son genre s'associaient, se « repassaient des coups », s'entraidaient en cas de « passage à vide technique » (Corentin ne put se retenir de sourire à l'expression). Ils organisaient aussi des parties chez l'un ou chez l'autre, pour que leurs « invitées » arrivent avec d'autres clientes, en puissance. Ça s'appelait la « Bande », autre terme qui fit encore sourire Corentin. Et s'esclaffer Brichot. C'était comme ça qu'un soir, une « ancienne » de Claude Secoli lui avait présenté Marie-Martine Parker.

— La nymphomane type ! s'exclama le micheton. Rarement vu ça. Fallait pas lui en promettre.

— Ça va, fit Corentin, pas besoin de détails. Vous l'avez vue souvent ?

Claude Secoli battit des paupières.

— À une époque, tous les jours. Elle payait bien.

— Ça aide, murmura Corentin.

Le micheton sourit :

— Vous ne pouvez pas mieux dire.

— Où ? reprit Corentin.

Secoli arrondit les yeux.

— Où quoi ?

Corentin sortit une Gallia.

— J’en ai assez de vous voir jouer au con, lâcha-t-il.

Le micheton s’écrasa.

— Chez elle, ou chez moi. Tout dépendait du mari. Enfin, de sa présence à la maison. Encore que…

— Encore que quoi ?

Les cils recourbés de Claude Secoli refirent un va-et-vient gracieux.

— Un soir, il m’a surpris avec sa femme. Il a souri. Et il est reparti vers son bureau.

Les yeux noirs de Boris Corentin s’allumèrent.

— Intéressant, ça… Et lui, le mari, des aventures ?

Secoli fit la moue.

— Sans doute, oui. Mais pas souvent, j’imagine. Ça a l’air d’être le toubib débordé.

— Revenons à sa femme, fit Corentin. Vous dites : chez elle ou chez vous, jamais ailleurs ?

Le visage de Claude Secoli s’épanouit :

— Ah, si ! Bizarre, d’ailleurs. Elle m’a emmené cinq ou six fois dans un gymnase. Comme je vous dis, un gymnase de culturistes, rue Villaret-de-Joyeuse, près de l’Etoile, côté avenue de la Grande-Armée. Ce qu’il lui fallait, la salope c’était une table de massage. Elle adorait l’odeur des gymnases. Faut de tout pour faire un monde.

— Alors ?

— Elle a changé de crémière, voilà tout. Les nymphomanes, c’est de la race voyageuse.

Il tiqua, contracté :

— Curieux, d’ailleurs, après les débuts au gymnase, elle a vite espacé…

Corentin fronça les sourcils :

— Baisse de forme ?

Le micheton rit franchement :

— Monsieur l’inspecteur, je vous jure, de ce côté-là, jamais de problème…

Corentin saisit son stylo :

— L’adresse exacte ?

Le micheton fronça les sourcils.

— 27, rue Villaret-de-Joyeuse. C'est ça, 27.

— Encore une question, dit Corentin. Vous l'avez vue avec un chien, un jour ? Un teckel pour être plus précis.

— Non, jamais. Chez elle, il n'y a que des tableaux de chats. Mais pas de chats. Vivants je veux dire. Pourquoi vous me demandez ça ?

Corentin planta ses yeux noirs dans les siens.

— Par pure curiosité.

Le gardien faisant office de planton se pencha sur Boris Corentin.

— Il y a un monsieur qui voudrait vous voir, dit-il. Le Dr Parker.

Corentin sursauta.

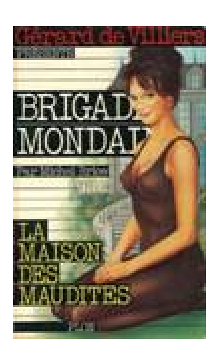
— Ah, celui-là ! Enfin. Après m'avoir posé deux lapins.

Le matin à dix heures, le secrétaire de Bernard Parker avait appelé Corentin. Son patron, s'excusait encore une fois.

Corentin hésita. Saisi d'une furieuse envie de le faire poireauter. Par pure vengeance. Il se contrôla.

— Faites entrer le Dr Parker, dit-il, magnanime.

CHAPITRE VIII



Bernard Parker observa d'un coup d'œil circulaire la salle des Affaires recommandées. Bureau de formica beige avec des sièges fonctionnels, tubes métalliques et skaï vert foncé. L'inspecteur qui l'accueillait était visiblement la personne la plus importante du service : son bureau, plus grand que les autres, était disposé du côté de la fenêtre donnant sur la place de Harlay. Un téléphone sur le bureau. Un autre, tout près, dans une hotte placée au mur, avec l'intérieur tapissé de plastique insonorisant à petits trous. En face, au-dessus des classeurs métalliques vert foncé, une photo de femme, tirée d'un mensuel de mode. Pas une photo érotique. Simplement, un beau visage, gai, souriant, cheveux au vent. La pièce était très grande. Une des plus belles du quai des Orfèvres.

Bernard Parker frissonna.

Surpris, Boris Corentin le vit se relever du fauteuil qu'il lui avait tendu à son arrivée.

— Inspecteur, dit le neuropsychiatre d'une voix hésitante, décidément, je ne devrais pas vous demander ce que je voudrais vous demander.

Il sourit faiblement :

— Après ces deux rendez-vous manqués, je ne suis vraiment pas en position de…

Corentin contempla la silhouette nerveuse, légèrement voûtée, du médecin. La quarantaine, il le savait, quarante-quatre ans même, mais l'air bien plus jeune. Pas une ride, privilège des peaux grasses. Les cheveux châtains foncés et bouclés, le visage en amande avec des sinus très prononcés, comme les pommettes, au-dessus des sourcils bien dessinés, Bernard Parker avait à la fois l'air frêle et robuste. Du genre qu'on fait tomber d'un coup de coude, mais qui survit à des épreuves où des masses d'os et de muscles s'effondrent en criant pitié. En bref, un sac d'énergie. Avec la contrepartie évidente : une sensibilité à fleur de peau. L'écorché vif type. Ça se voyait rien qu'aux mains. Fines, longues, avec des peaux un peu mangées à la lunule des ongles.

Corentin se sentit instantanément de la sympathie pour l'homme. Derrière son col sage et son costume classique, bleu à rayures, sorti d'un bon tailleur, Bernard Parker n'était pas quelqu'un d'ordinaire.

— Vous n’avez pas besoin de m’expliquer, dit Corentin d’une voix lente.

Il parcourut des yeux à son tour le bureau où Tardet tapait à la machine, tandis que Rabert, plus apoplectique que jamais, luttait face à un dossier contre une irrésistible envie de faire la sieste pour digérer ses tripes à la mode de Caen du déjeuner.

— Allons ailleurs, si vous voulez, reprit-il.

Le médecin lui jeta un regard reconnaissant.

— Merci, dit-il avec une pointe d’émotion dans la voix.

Il voulut dire autre chose, mais les mots ne venaient pas.

— Inutile de vous expliquer, fit Corentin en lui ouvrant la porte menant au couloir, je comprends.

Il lui indiqua le chemin avec un sourire.

— J’ai oublié de vous présenter mes condoléances, dit-il. Excusez-moi.

Les yeux marron foncé du médecin le détaillèrent avec une attention soutenue.

— Inspecteur, dit-il lentement, ça ne faisait pas partie de vos fonctions.

Les bières pression suintèrent leurs bulles dans les verres gravés d’une marque classique. Assis au fond de la *Brasserie du Palais* sur des moleskines usées, ils se faisaient face.

Corentin tendit son paquet de Gallia. Le médecin accepta. Dès le début, devançant toutes les questions de Corentin, il avait choisi de jouer cartes sur table. Sincérité. Ou machiavélisme. Corentin n’en savait rien, étant donné l’intelligence visible du personnage. En tout cas, il ne pouvait pas inventer ce qu’il racontait. Trop vérifiable. Et, toujours à cause de l’intelligence, il était évident qu’il ne se serait pas lancé dans des affabulations trop faciles à démonter dans une enquête.

Tombé amoureux de Marie-Martine, veuve d’un homme d’affaires qui s’était suicidé après une faillite frauduleuse, il avait cru trouver en elle celle qui lui ferait oublier l’enfer conjugal d’avant. Une femme épousée très jeune, et qui n’avait pas « suivi » sa réussite sociale. « Pot-au-feu », casanière et terrorisée par les réceptions et les invitations, elle lui avait gâché quinze ans de sa vie à force de jérémiades et de plaintes. Il avait

attendu que Delphine, leur fille, ait dix-huit ans pour demander le divorce, jugeant qu'à cet âge le choc serait atténué.

Marie-Martine était arrivée. Mondaine, intelligente et cultivée, parfaite en tout.

Pendant six mois.

Passé ce délai, Bernard Parker avait soudain découvert qu'elle le trompait outrageusement. Depuis le début. Et avec une frénésie pathologique. En clair, Marie-Martine était une nymphomane. Elle ne l'avait épousé que pour s'assurer une bonne situation matérielle.

— Je vous dis tout cela, poursuivit le médecin avec effort, parce que je voudrais devancer votre question.

— Laquelle ? s'étonna Corentin, ses yeux noirs rivés dans les yeux marron du médecin.

Non loin d'eux, un jeune avocat stagiaire faisait une cour éhontée à une jeune avocate stagiaire. Tous deux en robe. Tenue que le règlement de leur profession interdit, en principe, hors du Palais. Un peu plus loin, deux sosies de Rabert maquignonnaient une affaire qui devait relever du tapis ou de la moquette. Et là, un homme arrivé, médecin connu, déballait ses affaires de cœur à un policier qu'il ne connaissait pas une demi-heure auparavant. La vie…

Bernard Parker essuya la table de la paume d'un geste machinal.

— Vous allez me demander, bien sûr, de vous fournir la liste de tous les endroits où ma femme me trompait. Et si je peux, les noms de ses amants. Logique, si on considère, comme il est normal de le faire, que je me suis conduit en mari jaloux. Et donc que j'ai espionné Marie-Martine, que je l'ai surveillée. Et même, pourquoi pas, fait suivre par un détective privé.

Corentin se passa la main sur le front :

— Soyons francs tous les deux, docteur. Bien sûr, j'ai pensé tout cela. Mais il est inutile, je pense, que je vous pose la question à laquelle vous vous attendez. Vous l'annulez d'avance avec ce que vous me dites.

Le médecin sourit tristement avec un éclair furtif d'amitié dans les yeux :

— Je n'étais pas un mari ordinaire, vous comprenez. Mon métier est de soigner les nerfs. Donc d'essayer de comprendre les malades. Voilà que je me suis retrouvé avec une malade chez moi ! J'ai essayé de comprendre. J'ai accepté. Je l'ai considérée comme un cas, en quelque sorte. Alors,

évidemment, avec cette attitude-là, pas question de suspicion, d'espionnage…

Corentin se pencha :

— Tout de même, docteur, les responsables de sa mort, parce qu'elle n'est pas la seule dans ce drame à porter une responsabilité, vous êtes bien d'accord qu'il faut les trouver ? Excusez-moi, je veux dire : ne serait-ce que pour-éviter un autre drame du même genre !

Les lèvres de Bernard Parker se mirent à trembler :

— Je suis un être humain, inspecteur. Sans aller jusqu'à l'idée de vengeance, je peux avoir le désir, évident, que justice soit faite.

Il détourna les yeux :

— Après tout, celui, ou ceux, qui ont manigancé cet accident truqué, doivent bien avoir quelque chose à se reprocher.

Corentin observa les bulles qui se faisaient rares dans son reste de bière.

— Saviez-vous qu'elle prenait du Poppers ?

Le médecin sourit faiblement :

— Non. Nous faisions chambre à part depuis longtemps. Et je ne suis pas de ceux qui fouillent.

Il haussa les épaules :

— De toute façon, est-ce que je pouvais l'empêcher de faire ce qu'elle voulait ?

Il vida son verre :

— Vous me direz que j'aurais pu divorcer de nouveau. Plusieurs raisons contre. Lassitude… Espoir de guérison… Et puis, elle jouait le jeu, en façade. Parfaite maîtresse de maison, recevant, tenant sa place. Cela seul, par rapport à ma première femme, c'était énorme.

Corentin enfonça le clou :

— Quand même, il n'y avait pas un risque de mauvaise influence sur votre fille ?

Le médecin baissa la tête :

— Oui, je sais, le vrai problème était là. C'est vrai, tout ça n'a pas été bon pour Delphine. Mais la petite a bon fond. Je lui parle beaucoup.

Il agita la main avec fatalisme.

— Nos enfants ne nous appartiennent pas.

Corentin attendit quelques secondes.

— Docteur, reprit-il, je le sais, votre femme a essayé d'entraîner votre fille…

Le médecin sursauta :

— Ah ! vous savez ça… Bravo, mais, sincèrement, je crois qu'elle n'a pas réussi, même s'il y a eu de la part de Delphine quelques petites faiblesses.

Corentin rêva secrètement à l'aveuglement des parents. Sauf que Bernard Parker avait raison sur un point : sa fille avait un fond sain et solide. Seulement, il ne fallait pas la laisser basculer du côté de la pente qui ne se remonte pas.

Le médecin lui jeta un coup d'œil rapide :

— Vous avez interrogé Delphine, bien sûr, je le sais…

Un ange passa.

Corentin inclina la tête.

— Elle ne vous a rien dit d'autre que moi, j'imagine.

— Non, mentit Corentin.

Il soupira :

— Que vous dire de plus ? je vous tiendrai au courant de l'enquête.

Le médecin ne l'écoutait plus.

— Et dire que depuis quelque temps je croyais qu'elle allait mieux, qu'elle se calmait ! Elle s'était mise à faire du yoga, dans un centre de sport près de l'Etoile. Ça avait l'air de lui réussir. Elle était moins nerveuse, moins… critique…

Corentin essaya de rester de glace.

— Vous l'y conduisiez, à ce centre sportif ? interrogea-t-il distraitement.

— Oh non ! je suis trop occupé.

Parker eut une moue d'excuse.

— Vous vous en êtes aperçu, avec ces rendez-vous que j'ai brûlés avec vous.

Il porta la main à son portefeuille.

— Non, laissez, insista-t-il, c'est pour moi.

Aimé Brichot rectifia son nœud de cravate.

— Fermé, le gymnase de la rue Villaret-de-Joyeuse. Depuis un mois. Pour cause de factures non payées.

Corentin marqua sa déception par un claquement de langue derrière les dents.

— Tu ne reviens quand même pas tout à fait bredouille ? espéra-t-il.

Brichot se passa la main sur le crâne.

— Tout ce que j'ai pu apprendre par enquête périphérique dans le voisinage, c'est que le fakir était une espèce de Christ du diable, très Katmandou, avec des cheveux plus bas que les épaules.

— On doit bien retrouver son nom sur le registre de commerce ? s'exclama Corentin.

Aimé Brichot sourit finement :

— Tu mets le doigt sur le point important, fit-il. Le nom, sur les papiers, était faux. Tu penses que j'ai pensé à fouiner de ce côté-là.

Il se fouilla et plissa ses yeux derrière ses verres pour déchiffrer quelque chose d'inscrit sur un bout de papier.

— Rabindranath Tagore, épela-t-il, avec difficulté. Il paraît que c'est le nom d'un poète hindou.

— Merci, grimaça Corentin, je savais ça. Un des inspirateurs de Gandhi.

Il soupira :

— Autrement dit, le nom bidon type. Et ça a marché…

Aimé Brichot glissa le bout de papier dans un dossier :

— Et toi, tu as avancé avec le toubib ?

Corentin se rejeta contre le dossier de son fauteuil.

— Oui et non. Oui, parce qu'il a aussi parlé du gymnase. Non, parce qu'il croyait à la version yoga.

Il rêva :

— À moins que le Dr Bernard Parker soit un malin de première force, reprit-il doucement. Ça, je t'avoue que je suis incapable de l'affirmer. Mais je ne sais pas pourquoi, j'y pense. Et je me demande bien, dans cette hypothèse, s'il n'y a pas derrière la mort de Marie-Martine une embrouille très tordue.

— Du genre : il la liquidée par personne interposée ? fit Brichot intéressé.

Corentin fit la moue.

— Je n'en sais rien. Tout est possible. Qu'il soit le manieur de marionnettes en coulisses, par exemple.

Il consulta sa montre.

— Dix-huit heures. Trop tard pour appeler la fille, le père a déjà dû rentrer. Enfin, c'est possible. Trop risqué.

Pourtant, il faut absolument que je le voie. Je flaire aussi qu'elle sait beaucoup plus qu'elle ne veut bien me dire. Tu te rappelles ce qu'a raconté le micheton ? Crois-moi, la gosse a sa petite idée sur l'affaire.

Philippe Delvau rangea sa Jaguar XJ 12 gris métallisé dans une petite rue, loin du marché aux Puces de la porte de Vanves. Puis il partit d'un pas rapide. La camionnette blanche du brocanteur était à la place habituelle, vers le milieu des marchands.

L'homme, un gros chauve banal en costume passe-muraille eut un bref salut en voyant arriver l'athlète blond aux sourcils noirs.

Philippe Delvau reboutonna sa veste de tweed.

— Le chien est là ? interrogea-t-il après une inclinaison de tête distraite.

L'autre fit oui de la tête et monta à l'arrière de sa camionnette. Il en ressortit avec une grosse boîte de carton percée de trous.

— Poils longs ? jeta Philippe Delvau.

Le brocanteur soupira :

— Mais oui, bien sûr.

Il dévisagea Delvau.

— J'ai de plus en plus de mal, vous savez, à en trouver. Je ne fournirai plus si vous continuez à ce rythme.

Les commissures des lèvres de Philippe Delvau furent prises d'un imperceptible tic.

— Je paie bien, non ? dit-il en sortant une liasse de billets.

Ils étaient neufs. Tous. Et ils craquèrent dans la main du brocanteur quand il vérifia que le compte y était.

— A-t-il satisfait au S.C.H.W.H.K. [8] ? interrogea Delvau.

Le revendeur sourit :

— Bien sûr, fit-il, vous me demandez ça à chaque fois. Vous pensez que j'y fais attention.

Philippe Delvau prit la boîte.

— Je vous appellerai, dit-il. Merci.

Revenu à sa voiture, il posa avec précaution la boîte sur le siège avant droit. Puis il dénoua la ficelle et souleva le couvercle. Deux bons yeux humides de chien se levèrent vers lui. Effrayés.

— Allons, petit, fit Delvau en le caressant, il ne faut pas avoir peur.

Il sourit : c'était le bon teckel. À poil bien long. Et de pure race, comme il fallait. Là-dessus aussi, il était intraitable[9]. Il ouvrit la boîte à gants et en sortit un sucre enveloppé de papier. Celui qu'il n'avait pas utilisé en buvant un tilleul – exécrable entre parenthèses – au bistrot voisin avant d'aller trouver le revendeur. Le chien croqua avidement. Il lécha la main de Delvau, l'œil dressé. Attendant un autre sucre.

— Ah non ! murmura Delvau, c'est mauvais pour les dents.

Le chien sauta sur ses genoux, mis en confiance. Quand Delvau enclencha sa boîte de vitesses, le teckel était carrément installé sur ses cuisses, la tête collée à son ventre, les yeux levés vers lui, confiant, conquis.

— On va bien s'entendre, tu vas voir, fit Delvau avec une gaieté noire en démarrant.

Fiona se leva en voyant entrer Philippe. Il lui sourit en lui adressant un baiser du bout des lèvres. De loin. Encore une de leurs conventions. Jamais leurs bouches ne s'étaient jointes. Côté chair, il fallait absolument pour Philippe que Fiona reste dans le domaine du rêve. Des images de films, des photos. La seule façon dont il pouvait concevoir les rapports avec une femme. Puisque la manière normale lui était inimaginable. Relevant de l'interdit absolu.

Elle lui répondit en avançant la bouche, les yeux mi-clos. Il frémit. Elle le regarda s'asseoir à son bureau.

— Le tweed te va bien, murmura-t-elle. La cravate est splendide.

— Merci, fit-il en ouvrant le dossier que Tagore, comme tous les jours, avait apporté.

Il l'étudia longuement, comptant et recomptant les chiffres.

— Tu te rends compte ! s'exclama-t-il. Hier, on a fait une rentrée de quinze mille francs. C'est fou, non ? Au train où vont les choses, il va falloir que j'engage un suppléant pour Tagore. Il ne va plus suffire.

Il rit nerveusement.

— Aujourd'hui, il a dix rendez-vous. À deux mille chaque.

Il ouvrit une boîte d'écaille, tout près du portrait de Fiona, et alluma une Benson and Hedges. Sans en offrir à Fiona. Dont c'était les cigarettes préférées.

— Tu sais, reprit-il en se rejetant en arrière dans son fauteuil, je me demande si je ne vais pas monter une annexe. À Paris. Un appartement discret, qu'en penses-tu ?

Il ne l'avait pas invitée à s'asseoir. Elle était donc restée debout. Cela aussi faisait partie de leurs conventions. Point par point, ils avaient tout réglé. Ce que Philippe avait voulu de Fiona, c'est qu'elle soit une chose. Absolument. Venant quand il la convoquait. Obéissant sans discuter. N'ayant aucune initiative autre que celles l'enfonçant encore plus dans la servitude d'une marionnette avec laquelle on joue au gré de son bon plaisir.

— Je suis sûre que tu as raison, dit-elle en souriant. Mais tu n'as pas peur que la police finisse par mettre son nez dans tes affaires ? D'où viennent tes revenus ? Quelles sont tes activités ?

Il aspira une longue bouffée de sa cigarette.

— *Inch Allah,* fit-il. Je me mettrai indicateur. Ils fermeront les yeux. Classique.

Elle l'observa.

— Tu as encore raison.

Il referma son dossier et la regarda, paraissant la voir vraiment pour la première fois.

— Ah ! fit-il, un éclair de feu dans ses yeux gris, tu es donc allée à cette boutique…

Sa voix se fit plus sourde :

— Et ta couturière a enfin terminé le tailleur…

Quinze jours plus tôt, Philippe Delvau avait dicté une nouvelle exigence. Il voulait que Fiona se fasse faire des vêtements comme les femmes en portaient vingt ans plus tôt, à l'âge où sa sexualité s'était éveillée. Au moment aussi où il avait su qu'il ne serait jamais un homme comme les autres.

Des vêtements que portaient les femmes juste avant que tout soit devenu impossible pour lui…

— C'est exactement ça, murmura-t-il. Tu es géniale. Marche un peu.

Elle obéit, allant et venant de l'autre côté du bureau. Elle portait en haut une veste à épaules compensées, à larges revers, très courte et très serrée à la taille. Pour aller avec le corselet qui l'étranglait. La jupe, longue, droite et fendue jusqu'aux jarrets derrière, mais pas plus haut, se tendait à chaque pas à hauteur des genoux, mettant la croupe en valeur et, de face, dessinant les cuisses et moulant le pubis. Philippe l'avait voulu. Il fallait que Fiona soit habillée à la mode d'il y avait vingt ans, mais outrée. Ainsi, le premier bouton de la veste était très bas. Et l'échancrure élargie sur la gorge nue, puisque Fiona ne portait pas de corsage. Les bas, légèrement foncés, très fins, étaient à couture. Les escarpins noirs, si hauts qu'elle manquait de se tordre les pieds, étaient découverts du bout. Toujours comme il y avait vingt ans. Les cheveux étaient tirés en chignon bas, les sourcils dessinés arqués, et les lèvres peintes en pointe. Les pommettes étaient rosies de fard.

Fiona se mit de profil, très droite, le ventre rentré, hanches en avant. Sous le tissu, sa poitrine se tendait, montant et descendant au rythme de sa respiration.

— Dessous ? interrogea Philippe en se mordant les lèvres.

Elle rit :

— Le comble de la vulgarité ! Tu ne peux pas savoir…

Elle vint s'appuyer à deux mains au bureau, épaules en avant, bras ramenés contre elle. Dans l'échancrure de la veste, la chair de ses seins apparut, bombée, coupée d'un profond sillon laiteux en son milieu.

— Le corselet est rose avec des froufrous noirs. Les jarretelles vertes, murmura-t-elle.

Elle battit des paupières :

— Je me suis permis une jarretière verte à la cuisse gauche, avec un nœud de soie. Tu aimes ?

— Tu as mis du *Mitsouko,* murmura-t-il en dilatant les narines. Mon parfum préféré. Tu penses à tout.

Elle l'embrassa encore, de loin. Il détourna la tête.

— Va t'asseoir, dit-il d'une voix de gorge. Là-bas, sur le tabouret du piano.

Il s'agissait de prendre des poses. Cambrée, la nuque baissée, les bras en arrière, en faisant lentement tourner le tabouret sur lui-même. Puis de se courber en avant pour rajuster un escarpin. Puis de retendre ses bras, en veillant à garder les genoux bien serrés et montrer juste l'amorce de la jarretière vert pomme. Puis de croiser les jambes en découvrant le début des cuisses et de lever les bras derrière la tête.

Cela dura vingt minutes. Philippe, les joues en feu, la dévorait des yeux.

— De dos, fit-il. Remonte ta jupe et écarte les cuisses à l'équerre. Voilà… Encore plus écartée. Maintenant, ouvre la veste, rabats-la en arrière jusqu'aux coudes, pas plus bas. Fais saillir tes seins… Tourne la tête vers moi, bouche ouverte, langue un peu sortie. Ne bouge plus.

Seul le piano avait le bénéfice du spectacle : ventre ouvert et offert, sans slip, poitrine jaillissant nue, du corselet qui la rehaussait. Philippe Delvau, lui, ne voyait que les épaules sortant des plis de la veste, et de chaque côté de la jupe tendue, de longues jambes gainées de nylon.

Il la laissa longtemps ainsi, massacrant entre ses doigts sa cigarette.

— La prochaine fois, dit-il, je veux en plus un grand chapeau à voilette. Et des gants de cuir noir très souples qui montent sur les manches de la veste.

Elle faisait oui de la tête. Sa couturière lui trouverait le chapeau. Quant aux gants, elle savait où s'en procurer. Il la libéra et se tourna de l'autre côté tout le temps qu'elle prit pour se réajuster. Il lui fit signe d'aller au canapé. Elle s'assit, jambes croisées sagement. Ses bas crissaient l'un contre l'autre.

— Tagore est trop occupé pour te prendre aujourd'hui, dit-il. Alors…

Il laissa passer une dizaine de secondes.

— Je voudrais quelque chose, reprit-il, contracté. Tu vas te déshabiller ici, dans mon bureau, comme tu sais faire. Ote juste le tailleur. Mais

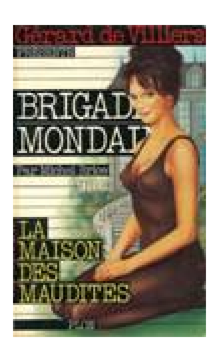
lentement. Bien dans le champ de la caméra. Après, tu iras la recharger, puis tu sonneras. Une fille viendra. Et tu feras ce qu’elle te dira !

Delphine Parker examina attentivement la longue fille blonde en dessous d’une vulgarité sidérante par rapport à son allure. Elle dénoua la ceinture de son peignoir et le jeta sur une chaise. Puis elle alla s’asseoir dans le canapé.

— Viens ici, ordonna-t-elle. À genoux. Et, puisqu’il paraît que tu adores lécher les filles, ne te gêne pas.

Fiona obéit. Dès qu’elle fut contre le ventre de celle qui était pour elle une inconnue, elle plongea. Veillant à bien se cambrer, cuisses ouvertes au maximum pour que, tout à l’heure quand Philippe projetterait le film, il la voie offerte au plus intime d’elle-même.

CHAPITRE IX



Charlie Badolini regarda avec gourmandise la fumée qui montait en volutes bleues de la Gallia de Corentin. Il se fouilla nerveusement à la recherche d’une tablette de chewing-gum.

— Pardon, murmura Corentin en massacrant son mégot dans le cendrier net et vide du patron de la Brigade mondaine.

Charlie Badolini remercia d'un mâchouillement.

— Je vous ai fait appeler, dit-il, parce que dans mes rapports, j'ai noté quelque chose de curieux.

Corentin se figea.

— On a trouvé dans la forêt de Fontainebleau, reprit. Badolini, une espèce de charnier en miniature, du côté des rochers. Entre parenthèses ce sont des gosses qui ont trouvé ça. Une trentaine de squelettes de chiens. Des petits chiens. Des teckels. Et à poil long. Parce qu'il y avait encore des poils sur plusieurs d'entre eux.

« Vous voyez pourquoi je dis que c'est intéressant ? »

Les lignes du rapport d'autopsie de Marie-Martine Parker défilèrent en cinéma sur le mur devant Corentin.

« Présence de poils de teckel à poil long sur le corps, dans les régions, etc… »

Il se pencha en avant. Une drôle d'impression venait de le traverser. La certitude que tout cela était lié. Il ne savait pas pourquoi, mais il en était sûr.

— Patron, fit-il, remué, à quoi ça vous fait penser ?

Charlie Badolini cessa de mastiquer.

— Je sais à quoi vous voulez en venir, dit-il. L'affaire Maisieux. Cette femme qui se faisait prendre par des chiens-loups, avec l'accord et la complicité de son mari. 1953 ou 1954, si je me souviens bien.

— 55, rectifia Corentin. Seulement, il y a un hic. La taille. Un teckel, c'est tout petit.

Charlie Badolini souffla :

— Je vous suis. Seulement, les bizarreries sont insondables, non ?

Il se cala dans son fauteuil.

— C'est un chien qui coûte cher, le teckel, non ?

— Je pense bien, s'exclama Corentin, j'ai connu une fille qui venait d'en acheter un. À poil long, aussi. De pure race. Plus de mille francs. Et c'est rare à trouver, il paraît.

Charlie Badolini se gratta le nez :

— Il n'y a pas à fouiller de ce côté-là ? À supposer qu'une dinguerie se fasse, quelque part à Paris, ou dans la couronne, et avec des teckels à poil

long pour élément de base, on devrait pouvoir découvrir s'il y a un, ou des acheteurs en série.

Il sourit :

— Demandez ça à Brichot. Je préférerais que vous gardiez l'esprit, et le temps, libres pour gamberger.

Corentin remercia de la tête :

— Je gamberge déjà, patron, croyez-le bien. Et ferme.

— Résultat ?

— Je vais dans une partouze, ce soir.

Il sourit devant l'air intrigué de son supérieur :

— Organisée par Claude Secoli chez lui. On ne sait jamais. Je peux y voir des choses intéressantes.

Charlie Badolini soupira :

— Heureusement que j'ai des inspecteurs qui acceptent de payer de leur personne.

— Tout le plaisir sera pour moi, rit Corentin. Je ne suis pas particulièrement client des partouzes, mais à l'occasion, pourquoi pas ?

Il prit l'air candide.

— Surtout si ça risque d'être utile au service.

Boris Corentin contempla les corps vautrés un peu partout.

Il y avait une heure à peine que la « soirée » avait commencé, et c'était déjà la bacchanale totale. Sans complexes. Côté femmes, uniquement des surexcitées, avides, offertes avec une impudeur totale. Côté hommes, rien que des michetons. C'était une partouze où les femmes payaient les hommes. Sauf un. Boris Corentin. Mais cela, Claude Secoli et lui étaient seuls à le savoir : l'argent, il le faisait rentrer d'avance, les dames n'avaient le droit de venir qu'après avoir aligné les billets.

Corentin avait redouté une chose : tomber sur des vieilles et uniquement. Ahuri, il découvrait combien il s'était trompé. Les trois quarts des femmes étaient jeunes et jolies. Bourgeoises riches et avides. Insatisfaites par des maris surchargés de travail, ou incapables de les combler : Avec, en plus, quelques vraies nymphomanes, à qui il ne fallait pas en promettre.

Il s’arracha aux bras d’une blonde mince de taille, mais large de hanches et de poitrine.

— Hé ! fit-elle, furieuse, tu es fatigué ?

Il se mit à rire :

— Prends ça comme tu veux, dit-il, je change de crémerie un instant, c’est interdit ?

Elle fit la moue, observant le salon. Elle finit par se couler vers un couple, qui l’accueillit sans faire d’histoires.

Boris Corentin l’avait depuis longtemps oubliée : une nouvelle arrivante s’encadrait dans l’entrée, nue.

Delphine.

Elle blêmit en le voyant.

Il lui tendit les bras.

— Viens, dit-il, on est là pour la même chose.

Delphine haussa les épaules.

— Tu parles, grinça-t-elle, le poulet en service commandé.

Il ne releva pas. Derrière Delphine, une autre fille venait d’arriver, venant de la chambre où l’on se déshabillait.

Grande et blonde, splendide, une allure de reine aux yeux verts. Mais il y avait une différence avec les autres femmes. Elle n’était pas nue. Surélevée par d’interminables talons aiguille, les jambes gainées jusqu’en haut des cuisses par des bas de nylon noir, elle portait une guêpière de putain qui lui étranglait incroyablement la taille et rehaussait au maximum deux seins riches et gonflés.

La chair des seins était marquée de lignes sombres entrecroisées. Des marques de fouet toutes fraîches.

— Elle te plaît ? sourit Delphine. Ça se voit. Eh bien ! qu’est-ce que tu attends ? Elle est à toi.

Elle fit signe à la jeune femme, qui vint aussitôt vers eux.

— Fiona, Boris, dit Delphine, très protocolaire.

La jeune femme adressa à Corentin un regard indifférent. Mais elle souriait. Mécaniquement.

— Ah ! reprit Delphine, tu regardes les marques. Fouet à chien.

Elle tourna la tête vers la jeune femme.

— Tourne-toi. Montre-lui tes fesses.

La jeune femme se tourna, cambrée, jambes légèrement repliées. Et aussi écartées.

— Hé bien ! murmura Corentin, ahuri.

Delphine prit une cigarette sur une table basse.

— Tiens, puisque tu es là, tu vas me rendre un service, j'ai amené Fiona ici dans un but précis.

Elle fit claquer le briquet et souffla une bouffée de fumée :

— Il faut que je t'explique. Fiona, c'est un genre spécial.

— Je l'avais deviné tout seul, murmura Corentin.

La fille de Bernard Parker secoua la tête.

— Non, tu ne peux pas voir. Ça ne s'imagine pas.

Fiona n'est pas une fille comme les autres ici. Elle aime un homme. À la folie. Seulement, il est impuissant. Alors il lui fait l'amour par personnes interposées.

Elle fit signe à la jeune femme de s'asseoir à côté d'elle.

— Ce soir, elle est là pour ça. Elle a ordre de se donner au premier venu.

Elle pointa l'index avec simplicité sur les pectoraux de Corentin.

— C'est toi.

Il esquissa un sourire gêné.

— Et si je ne veux pas, moi ?

Delphine caressa lentement les seins marqués de Fiona :

— Elle sera punie.

Elle interrogea Corentin du regard.

— Alors ? Elle est très experte, tu sais. Et tu peux tout te permettre avec elle.

Il regarda encore Fiona. Les yeux baissés, elle respirait doucement et ses seins se soulevaient. Malgré lui, un désir fou le prenait. Il lutta. En vain. Il prit le poignet de Fiona.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Pas ici, s'il vous plaît, dit-elle, d'une voix sourde. Si vous le voulez bien, allons à côté.

Adossée aux montants du lit de cuivre à couverture de piqué bleu clair, Fiona ouvrit les jambes en avançant le ventre.

— Prends-moi debout, dit-elle, j'aime ça.

Elle ondulait, les bras relevés au-dessus de la tête, haletante. Il s'avança comme dans un rêve. Il avait l'impression de participer à un mystère incompréhensible. Il jouait un rôle. Mais lequel exactement ? De toute façon, il était coincé. La fille était extraordinairement excitante. Malgré, ou à cause de la façon dont elle était harnachée.

Il la fit crier très vite mais elle s'arracha à lui aussitôt.

— Toi, haleta-t-elle, pas tout de suite, attends…

Elle était encore secouée de spasmes quand elle s'agenouilla pour lui offrir sa bouche. Delphine n'avait pas menti. Rarement Corentin avait connu tant de science, de douceur et de brusquerie aussi savamment mélangées. Mais encore une fois, elle fuit juste avant qu'il explose.

Fiona se coucha sur le lit. Les seins et le ventre contre la couverture. À deux mains, elle écarta ses fesses tout en ouvrant les cuisses.

Etouffée par la couverture, la voix reprit, du même ton absent :

— Les reins, s'il te plaît.

Puis elle demanda qu'aucune précaution ne soit prise. Il fallait la forcer sans se gêner. Elle le voulait.

Il se rua. Tenaillé de honte mais incapable de résister.

Elle sanglota tout le temps qu'il la prit et quand il la releva avec des gestes tendres, elle lui offrit un visage baigné de larmes, mais radieux.

— Merci, balbutia-t-elle. C'était exactement comme ça qu'il fallait me prendre.

Il l'étendit sur le lit et lui caressa le front.

— Tu es folle, murmura-t-il. Tu es faites pour aimer. Tu pourrais être heureuse.

Elle se cabra :

— Je suis heureuse, lâcha-t-elle à voix basse.

Elle lui sourit :

— Tu es fort et beau. Je voudrais te revoir.

Elle parut s'envoler dans une autre réalité.

— Je paie bien, tu sais.

Il regarda, sidéré, cette fille splendide qui payait.

— La question n'est pas là, dit-il, crispé.

Il faillit ajouter : « On ne me paie pas, moi », mais il se retint à temps.

— Si, insista-t-elle. En liquide, et avec des beaux billets tout neufs.

Il se détourna. Elle lui prit les mains :

— Je t'en supplie, accepte. Je dois enrôler le premier venu de la soirée. J'ai juré…

Elle baissa les yeux sur ses seins marqués.

— Sinon, articula-t-elle à voix basse, je serai punie.

Il se prit la tête à deux mains.

— Viens, dit-il furieusement. Je vais te guérir. Tu verras, tu vas sortir de ta folie.

Elle griffa de ses ongles vernis les boucles brunes qui ombraient le front de Corentin.

— Inutile, dit-elle, j'ai la vie que je veux mener.

Elle darda ses yeux verts vers lui :

— Si demain à dix-huit heures, tu n'es pas chez moi, 117, rue de Longchamp, je serai fouettée au sang.

Il détailla son beau visage lisse et pur.

— Par lui ? questionna-t-il.

Elle sourit :

— Oh non ! par le fakir.

Boris Corentin se figea. Une fille, une folle, présentée par Delphine Parker… Marie-Martine Parker, morte d'une façon folle… Un fakir… Et puis tout à l'heure, une histoire folle elle aussi, de charniers de teckels…

— Je viendrai, je te le promets, articula-t-il.

Elle se pencha sur ses mains et les embrassa.

— Tu ne sais même pas mon nom, dit-elle, je m'appelle Fiona von Borchardt. 117, rue de Longchamp, demain à dix-huit heures, tu te rappelleras ?

Il fit oui de la tête.

Elle ferma à demi les paupières.

— Tu es brun, murmura-t-elle d’une voix de gorge, mais tu es si beau.

— Pourquoi, *brun, mais* ?… demanda-t-il surpris. Elle porta l’index à ses lèvres.

— Il est blond, lui. Très blond. Très blond. Très beau aussi.

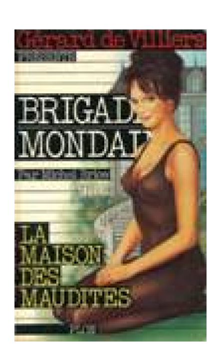
Des larmes jaillirent de ses yeux :

— Tu peux comprendre ? s’écria-t-elle. Il est beau comme un dieu, je l’aime, il m’aime…

Elle se renversa en arrière :

— Il n’a pas de sexe, gémit-elle d’une voix hachée.

CHAPITRE X



Le petit cocker noir se frotta affectueusement contre la jambe d'Aimé Brichot.

— Ho ! s'écria celui-ci en faisant un bond en arrière. Mon pantalon !

Le cocker fit un saut symétrique dans l'autre sens, mais un mètre soixante-dix plus bas, vu la différence de taille entre un cocker de trois mois et un inspecteur de police de la Brigade mondaine de trente-cinq ans. Aimé Brichot s'était penché avec précipitation. Rongé d'inquiétude pour la netteté du tissu de serge beige clair. Une petite merveille achetée à Londres lors d'un voyage historique avec Jeannette dans la seule véritable capitale du monde à ses yeux.

Les battements de son cœur s'apaisèrent et il sourit, rasséréné : seule la fourrure soyeuse du chiot avait osé entrer en contact avec le pantalon sacré. Tout était parfait.

Plutôt penaud, il s'accroupit pour caresser le chiot qui se mit à ronronner comme un chat entre ses mains.

Aimé Brichot, redevenu professionnel, avait repris sa discussion sur le problème fourniture de teckels. Absorbé par l'exposé contrarié du propriétaire du chenil de Mont-Lhéry où l'avait fait aboutir sa chasse. Serge Galozzi, la trentaine sportive mais chauve – un détail qui les avait aussitôt mis en sympathie réciproque – racontait combien il devenait dur de fournir des teckels à poil long de race pure. Parce que les ersatz, ça, c'était facile. Les marchands peu scrupuleux « blousaient » le client avec facilité. Pourvu que les poils soient longs, ça marchait à tout coup. Mais lui, Serge Galozzi

se considérait comme un puriste. Ses teckels à lui étaient garantis. Pedigree parfait, contrôles et expertises au plus haut niveau.

— Dans la région parisienne, fit Galozzi avec une fierté retenue, je peux dire que nous ne sommes que quatre ou cinq à pouvoir offrir des teckels à poil long irréprochables.

Il s'examina les ongles.

— Je ne voudrais pas dire du mal de certains confrères, mais si vous saviez le trafic…

Aimé Brichot se rassit sur la chaise de plastique rouge que les avances du cocker lui avait fait abandonner.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il, mais j'avoue que seuls m'intéressent les teckels à poil long absolument purs.

L'autre frémit en se rappelant l'histoire du charnier de Fontainebleau.

— Ah ! si je tenais le salaud qui a fait ça… gronda-t-il en attrapant le cocker pour le serrer dans ses bras.

Serge Galozzi était aussi spécialisé dans l'élevage du cocker. Dehors, le chenil faisait son travail de chenil. Aboiements soudains, vite transformés en concert. Brusque accalmie, jappements périodiques. Aimé Brichot songea au lotissement voisin qui achevait de se construire. Il y avait du plaisir à prévoir, côté tranquillité, pour les mois à venir.

— Qui vous demande surtout des teckels ? reprit-il. Il n'y a pas un client particulier, qui reviendrait souvent ?

Serge Galozzi secoua sa tête ronde :

— Non, rien remarqué de répétitif dans les commandes. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elles augmentent depuis quelque temps. Mais non, vraiment rien à signaler qui pourrait vous intéresser.

Aimé Brichot surveilla le cocker du coin de l'œil. Le chiot revenait vers lui, frétillant de sa courte queue coupée.

— Il y a quand même un dingue, ou un groupe de dingues qui massacrent les teckels par ici ! fit-il en se grattant la moustache. La S.P.A. a porté plainte, vous savez.

Serge Galozzi commençait à le regarder avec lassitude.

— Je vous assure, dit-il, je ne peux dire qu'une seule chose : mes commandes augmentent depuis un peu plus d'un an, mais elles viennent de

sources différentes. Les classiques appels téléphoniques de revendeurs parisiens et de la région.

— Ils sont malins, rêva Brichot à mi-voix. Ils font tous les marchands pour ne pas se faire repérer…

Il se leva :

— Je vous ai fait perdre du temps, excusez-moi.

Il se passa la main sur la calvitie :

— Ah ! j'oubliais. Voue connaissez ces autres trois ou quatre spécialistes du teckel ?

Serge Galozzi inclina la tête :

— Bien sûr. Allez les voir, eux aussi.

Il sourit :

— Ça va vous faire voyager. Ils sont tous les uns et les autres en étoile autour de Paris.

Aimé Brichot invoqua d'un battement de paupières la fatalité des enquêtes policières.

— C'est mon travail, dit-il, contracté.

Galozzi compatit poliment.

— Bonne chance, fit-il. Vous trouverez peut-être une piste chez l'un d'eux.

Aimé Brichot esquissait un geste fataliste quand il blêmit. Sa chaussette droite se mettait à dégouliner chaud dans sa chaussure. Il vira du blême au vert en se penchant : le petit cocker, la patte levée comme une danseuse étoile de chez Maurice Béjart dans *Roméo et Juliette* au moment de la scène du balcon, finissait de s'égoutter avec des coups de reins trop gracieux pour bien augurer de son évolution dans le sens hétérosexuel à la puberté.

Aimé Brichot poussa un cri de désespoir venu du fond de l'enfance : tout le bas de sa jambe de pantalon côté droit n'était plus qu'une éponge imbibée de pipi de chiot.

Surgies de la cuisine-living-room donnant sur le bureau de l'éleveur par une porté vitrée à voilage fleuri, l'épouse de Serge Galozzi et la jeune sœur de celle-ci avaient entrepris un sourd combat de femmes.

— K2R, décrétait Mme Galozzi.

— Eau salée, répliquait la gamine – seize ans, cheveux coiffés à la Stone, pull à col roulé et jean délavé enfourné dans des bottes façon cow-boy très crottées.

Elles s'affrontaient, droites, les lèvres pincées, on sentait entre les deux sœurs une vieille exaspération réciproque. Mme Galozzi devait mal supporter la présence chez elle d'une fille aussi jolie. Rapport au mari, qui n'avait visiblement pas les yeux dans sa poche côté jean collé aux hanches et aux fesses de sa belle-sœur.

Assis à l'écart, Aimé Brichot ramenait avec des gestes d'une pudeur consternée les pans d'un imperméable qu'on lui avait obligeamment prêté pour couvrir ses cuisses maigres : Josyane, la belle-sœur, lui avait d'autorité fait ôter son pantalon d'un ton sans réplique. Et avec une lueur follement amusée dans les yeux. En plus, il avait le pied droit nu lui aussi. La chaussure correspondante était collée au poêle à mazout du bureau, et la chaussette pendait sur le dossier d'une chaise, à vingt centimètres de la source de chaleur. Après avoir été plongée dans l'eau et vigoureusement essorée, dans levier de la cuisine.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? hasarda Brichot à l'adresse de l'éleveur. Eau salée, ou K2R ?

La question à ne pas poser. Choisir le K2R, pour Serge Galozzi, c'était se brouiller avec sa belle-sœur dont la poitrine, pleine et dure sous le pull à col roulé lui serait définitivement inaccessible. Choisir l'eau salée, c'était provoquer une scène conjugale très éprouvante.

Serge Galozzi choisit la seule solution possible : il jeta à Brichot un regard de haine tout en marmonnant qu'il s'y connaissait en élevage de chiens, pas en nettoyage de pipi. Au bord de s'écrier qu'on ne vient pas dans un chenil avec un pantalon de dandy.

— Merci de laisser traîner vos chiens, siffla Brichot avec aigreur.

L'autre se détourna. Aimé Brichot replongea son nez en direction de ses orteils droits qui dépassaient sous l'imperméable. Il les agita avec un frisson désagréable. Rêvant d'un bain de pieds à l'eau de javel, mais incapable de se lever dans son accoutrement. La belle-sœur lui jetait de temps en temps des regards en coin au bord de la rigolade franche et massive.

— Si on tirait à pile ou face ? lança-t-il tout à coup pour détendre l'atmosphère.

L'épouse et la belle-sœur se ruèrent sur cette solution inespérée.

L'eau salée gagna.

Et réussit.

— Ça ne prouve pas que le K2R n'aurait pas marché, fit Brichot, qui voyait se lever des orages non désirés.

— Exact… ça ne prouve pas, lança Mme Galozzi d'une voix sourde.

Les deux femmes se détournèrent pour laisser Brichot se rhabiller quand le pantalon fut à peu près sec. La chaussette pataugeait toujours un peu dans sa chaussure, mais au moins, ça n'était que de l'eau.

Aimé Brichot avait la main sur la poignée de la porte quand le téléphone sonna. Il s'arrêta, attendant la fin de la communication pour faire ses civilités d'adieu à l'éleveur.

En raccrochant, celui-ci avait pris un air curieusement enjoué.

— Vous avez bien fait de traîner, dit-il, c'est Drieu qui m'appelait.

— Drieu ? fit la bouche bée d'Aimé Brichot.

— Le gros marchand de chiens de la rue de Miromesnil.

— Ah ! oui, mentit Brichot qui ne voulait pas avoir l'air plouc.

— Drieu me fait une commande. Des teckels. Cinq, d'urgence.

Serge Galozzi vérifia de la paume la régularité de son crâne.

— Pour le même client, poursuivit-il avec un œil en biais vers Brichot.

Celui-ci se dirigea vers lui.

— Vous savez qui ?

L'autre se recula dans son fauteuil.

— Ecoutez, monsieur l'inspecteur, ce n'est pas dans les mœurs de la profession de poser ce genre de questions. Moi, ce que je vous en dis, c'est pour vous aider. Allez le trouver, Drieu !

— Exact, admit Brichot, vexé.

Au bout du chemin boueux qu'il avait arpenté en zigzaguant entre les flaques comme un Parisien en visite à la ferme d'un cousin auvergnat, Brichot se rappela subitement qu'il avait fait attendre Jocelyn, un autre

inspecteur de la Mondaine, qui avait accepté de le conduire avec une voiture de service.

Il se confondit en excuses plates.

— Aux Affaires Recommandées, murmura Jocelyn entre ses dents, vous êtes les vraies vedettes. Pas possible de vous en vouloir.

Brichot lui prit le poignet. Sincèrement contrit.

— Un chien a fait pipi sur mon pantalon, avoua-t-il.

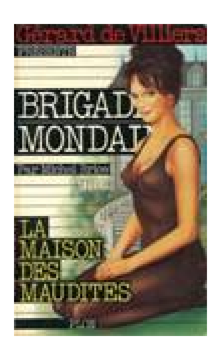
Jocelyn éclata de rire, par saccades interminables.

— Alors, là, Brichot, glapit-il joyeusement, je te pardonne.

Il se pencha vers lui :

— Confidence pour confidence, reprit-il, je n'ai pas senti le temps passer. Ménie Grégoire – qu'est-ce que c'était salé, la confession de la bonne femme qui lui téléphonait !

CHAPITRE XI



La chiquenaude réussit du premier coup. La boulette de chewing-gum vidée de son parfum et de sa couleur d'origine par une demi-heure de masticage forcené, atterrit exactement au centre de la corbeille à papiers de métal peint en vert, bord ourlé et doré. Une corbeille historique : longtemps avant d'échouer dans le bureau du chef de la Brigade mondaine, elle avait

appartenu au château de la Malmaison, demeure de Napoléon Bonaparte et de Joséphine, son épouse, ex-de Beauharnais.

Charlie Badolini se passa la langue sur les lèvres. Boris Corentin jugea que la langue était peut-être un peu blanche. Le patron devait compenser la privation tabagique par les plaisirs de la table, nourriture et vins additionnés, comme il est classique quand l'appétit de manger revient aux fumeurs sevrés. Et celui de boire. Par pur phénomène psychosomatique de compensation, comme aime à dire le fameux Georges Balandier, auteur du célèbre *Afrique ambiguë*. Boris Corentin vérifia *de visu* que Balandier avait vraiment le mot exact sur le sujet exact : Charlie Badolini « compensait » ferme, et presque gras. Fini les cinquante-huit kilos pour un mètre soixante-cinq.

Si la taille se tassait, le poids devait friser les soixante et un kilos. Tout à fait clair, comme dit Georges Balandier quand il enseigne *ex cathedra :* Charlie Badolini prenait du poids.

— Bon ! fit gaiement, le chef de la Brigade mondaine, on entre dans une bonne période, non ?

Aimé Brichot et Boris Corentin s'étudiaient dubitativement.

— Eh bien quoi ? reprit Badolini, qui avait dû abuser du vin corse aux *Deux-Marches,* chez Dolorès, rue Gît-le-Cœur, « de l'autre côté de l'eau » par rapport au quai des Orfèvres, comme disait Fouché, le célèbre chef de la police napoléonienne en parlant de la rive gauche de la *River Seine* (expression personnelle d'Aimé Brichot dans ses grands jours d'anglomanie), vous avez tout de même avancé, mes deux gaillards !

La vétusté du qualificatif plongea Boris Corentin dans une grande fatigue mentale. Si le patron lui aussi se mettait à débloquer, où irait la Brigade mondaine, l'immortelle B.M. en dépit de sa rebaptisation en B.S.P. par ordre du Premier ministre de l'Intérieur de Giscard, Michel Poniatowski, en juin 1974 ?

Charlie Badolini trouva des faces de carême à ses deux inspecteurs préférés.

— Vous m'avez l'air fatigué ? murmura-t-il avec un froncement de sourcils à l'adresse de Corentin. Quelques excès sur la conscience ?

Corentin hocha la tête :

— Patron, je vous en prie, fit-il un rien excédé. Ma nuit, croyez-le bien, c'était pour le service.

Badolini sentit qu'il était allé trop loin :

— Allons, fit-il avec entrain. Au moins, ça a servi à quelque chose ! Vous allez remettre ça, et dans deux heures !…

Corentin rêva au visage bouleversé de la folle d'amour nommée Fiona.

— Excusez-moi patron, murmura-t-il, je vais être irrespectueux.

Charlie Badolini se pencha, intéressé.

— Dites.

— Je ne vous trouve pas drôle.

Aimé Brichot gratta ses cordes vocales à brèves allées et venues de la glotte.

— Je peux parler ? fit-il, faussement naïf.

Charlie Badolini lui fit signe qu'il y était généreusement invité.

— J'ai oublié de vous dire quelque chose tout à l'heure, concernant ce Drieu. Ce client à teckels, gros, la cinquantaine et…

Il hésita, le mot « chauve » finit par sortir…

— Bon, reprit-il en rougissant de toute sa calvitie, Drieu le considère comme un habitué.

Badolini déshabilla une nouvelle tablette de chewing-gum comme on viole une trop jolie fille quand tout autre travail d'approche est humainement impossible.

— Il est temps d'en venir à l'essentiel ! glapit-il.

Brichot verdit en essayant d'arracher sa moustache à coups d'incisives du bas.

— Mais, patron, vous m'avez coupé la parole tout à l'heure ! Je m'apprêtais à vous le dire.

— Tiens donc, fit Badolini, doucereux, on peut vous empêcher de parler quand vous en avez envie ?

— C'est vrai, intervint Corentin.

Il rit :

— C'est quand vous avez failli vous étrangler avec votre précédente tablette de chewing-gum.

Une tempête psychologique de force proto-historique gonfla sous un crâne divisionnaire, hésita, vira et finit par choisir la fuite.

Quand revient-il, ce mangeur de teckels ? articula d'une voix essoufflée Charlie Badolini.

— Demain, dit Brichot, j'ai demandé à l'éleveur de Montlhéry d'accélérer sa livraison.

Charlie Badolini se moucha dans une nappe de fil brodée à ses initiales sortie de la poche revolver de son pantalon.

— Je vous libère Rabert et Tardet, dit-il. Il va falloir filer ce bonhomme jusqu'au bout de sa route. Et sans prendre le risque de le perdre.

Il vira vers Corentin :

— À vous, maintenant. Alors, toujours sans nouvelle de la petite Parker ?

Corentin se recoiffa distraitement. Il était fatigué. Pas tellement par sa nuit, et les dépenses physiques. De ce côté-là, pas de souci à se faire. Son corps « suivait » toujours comme à vingt ans. Mais c'était le moral qui n'y était plus. Sans qu'il ose se l'avouer vraiment, le cas Fiona l'avait bouleversé. Trop idiot, trop criminel, cette fille merveilleuse et splendide transformée en paillasson pour les déviations sexuelles d'un impuissant. Et là-dessus sa rencontre, manigancée par Delphine, là petite garce ai) double visage, qui l'avait mené en bateau l'autre soir. Tout en lui révélant la filière Claude Secoli. Et en organisant, elle, sans aucun doute, la partouze d'hier soir.

Pourquoi ? Dans quel but ? Alors que ça paraissait si risqué pour elle… Puisque, Corentin en était sûr désormais, Delphine Parker était le verrou de l'énigme. Elle savait tout sur la mort de sa belle-mère…

Mais hier, quand il était ressorti de la chambre où Fiona s'était livrée à lui sur ordre du monstre inconnu, blond et beau, Delphine avait disparu.

Et depuis, elle ne répondait plus au téléphone. Parker, appelé, avait confirmé : sa fille n'était pas rentrée de la nuit. Ni après. Il ignorait où elle était. Et il avait le ton furieux et las de l'homme excédé à la limite de la dépression.

Corentin répéta tout cela à son chef.

Ils se turent, remuant des pensées contradictoires.

La sonnerie du téléphone intérieur grésilla sur le bureau de Charlie Badolini. Son secrétariat s'excusait de le déranger. Il y avait un appel pour

l’inspecteur Corentin. Une voix de femme qui insistait, pour motif d’enquête, disait-elle. Pouvait-on se permettre de passer la communication ?

— Bien sûr ! fit Badolini, l’œil en biais vers Corentin.

Il lui tendit le combiné.

C’était Delphine Parker. La voix lente et molle, comme droguée.

— Boris, dit-elle, je voudrais que tu saches quelque chose, j’ai décidé de quitter la maison. Ne cherche plus à me joindre. Je coupe les ponts.

— Explique-toi ! fit-il d’une voix qu’il voulait calme.

Il y eut un bruit de respiration qui se contrôlait avec difficulté.

— Laisse tomber, reprit Delphine, ça vaut mieux.

— Je te demande de t’expliquer, bon Dieu ! s’écria-t-il.

Le claquement de l’appareil qu’on raccroche lui répondit. Il regarda le combiné muet avec fureur.

— Voilà le point de la situation, côté Delphine Parker…, dit-il en se voûtant.

Peu après, il serra les dents. Il se mit à rire.

— Au fond, c’est très bon signe. Ça prouve qu’on est sur la bonne piste, non ?

— Tu veux dire : l’acheteur des teckels ? fit Brichot.

— Oui et non. Il ne se doute encore de rien, celui-là, à supposer que ce soit une piste utile. Ce dont je parle, c’est la piste Fiona.

Il consulta sa montre d’un coup de poignet vif.

— Il faut que j’y aille. J’ai rendez-vous avec elle à dix-huit heures.

Dumont, l’adjoint de Badolini, sortit de son éternelle rumination de policier trop bien nourri. Il agita des doigts boudinés comme des andouillettes de Troyes.

— Vous allez encore payer de votre personne, inspecteur ? grasseya-t-il.

Corentin l’observa avec une lassitude non dissimulée.

— Si ma feuille de paye était à la hauteur de ce que je paye, côté personnel, dit-il, croyez bien que je trouverais votre question amusante.

Il se leva nerveusement.

Il adorait Dumont. Mais il y avait des moments où l’agacement dominait. Dans l’escalier, il s’en voulut aussitôt : Dumont n’était-il pas au bord de la

retraite ? Et donc, pardonnable…

L'immeuble était très bon genre. Construit au début du siècle en pierre, avec le nom de l'architecte gravé à gauche de la porte d'entrée en belles lettres romaines : « Jean Rouelle, architecte DPLG. 1903 ». Autrefois, le porche voyait passer les voitures à chevaux. Et sans doute, les premières de Dion-Bouton pétaradantes, avec leurs conducteurs engoncés dans des peaux de loups comme des explorateurs du Spitzberg. Il restait les grés taillés qui de chaque côté du portail protégeaient à la fois les roues cerclées de fer des fiacres et les pierres du mur. Pour le reste tout avait été vitré. Il fallait presser un bouton pour obtenir l'ouverture de la petite porte aménagée dans la grande, et, au fond, les anciennes écuries étaient transformées en parking où se mélangeaient, face à un mur lourd de lierre d'Irlande, Minis, Jaguars et BMW. Immeuble chic de quartier chic.

Dans la loge de la concierge, une jeune femme excédée avec deux gosses de deux à quatre ans courant dans ses jambes, Boris Corentin faillit se heurter à un vieillard tiré à quatre épingles qui rougit en le voyant. De toute évidence, il était en train de glisser des billets à la concierge pour des services rendus, honnêtes ou pas, dont Corentin ne saurait jamais rien. L'échange de regards, polis mais curieux de part et d'autre, ne laissa plus de doute à Corentin. Les services rendus que l'on payait étaient de ceux qui ne s'avouent pas. Quoi ? Complicité pour des rendez-vous ? Silence et barrage pour des huissiers ?

Corentin chassa toutes ces suppositions qui lui venaient mécaniquement. Pure déformation professionnelle. Il attendit que le vieux beau fût parti.

— Mme von Borchardt, demanda-t-il avec un sourire neutre, c'est à quel étage, s'il vous plaît ?

La concierge le fixa.

— Quatrième, finit-elle par dire, mais…

— Dites…, fit Corentin, assombri.

La concierge chassa un de ses gosses du genou.

— Je ne sais pas s'il est nécessaire de monter, dit-elle enfin… Mme von Borchardt est descendue il y a un quart d'heure. Un monsieur l'attendait dans une belle voiture.

— Vous ne l'avez peut-être pas vue remonter ? hasarda Corentin.

La concierge haussa les épaules.

— Ça m'étonnerait, je n'ai pas bougé… Montez toujours voir. Quatrième droite en sortant de l'ascenseur.

La sonnerie tintait pour la énième fois de l'autre côté de la porte haute et épaisse peinte en deux tons de gris. Boris Corentin se recula sur la moquette bordeaux du palier. Un gosse dévala les escaliers, le poussant presque au passage avec sa planche à roulements à billes, son skateboard.

Resté seul, il poussa un soupir. Ainsi, la folle blonde lui posait un lapin, comme Bernard Parker l'autre jour… Le rapprochement des situations lui donna une brutale envie d'aller trouver le neuropsychiatre où qu'il soit. Chez lui ou à l'hôpital. Mais il l'avait appelé juste avant de venir ici. Il l'avait eu tout de suite au téléphone, miraculeusement. Le Dr Parker l'avait supplié, d'une voix qui se contenait de retrouver sa fille coûte que coûte. Beau programme… Mais comment ?

Aucun sentiment de vexation ne lui venait. Avec les fous, ce n'est pas de mise. Mais il comprenait. L'appel de Delphine, l'annonce qu'elle « prenait le maquis »… Dans un sens, il était bon que Fiona ne soit pas chez elle. L'écheveau se dénouait peu à peu.

Il redescendit presque avec un sentiment de soulagement. Oui, tout commençait à s'éclaircir. Delphine avait prévenu Fiona. Celle-ci avait aussitôt disparu. Et c'était récent. Le problème pour elle, pour elles deux, était donc grave.

Par conséquent, la bonne piste, c'était celle-là.

Du premier bistrot, il appela la ligne directe de Charlie Badolini. Il rendit compte ; et puis :

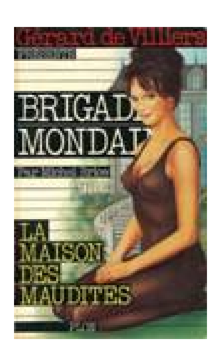
— Patron, demanda-t-il, je crois qu'il faudrait que vous contactiez le sous-marin[10], pour leur demander de mettre sur fiche le poste de Fiona von Borchardt.

Quelques instants plus tard, quai des Orfèvres, Charlie Badolini décrocha son téléphone automatique, sur sa ligne spéciale police. À l'autre bout du fil, il eut tout de suite le colonel de La Tour-Maubourg, à qui il demanda une « construction » sur la ligne indiquée par Boris Corentin. Puis il rédigea

un message, écrit et signé de lui, pour confirmation, et le confia à un inspecteur. Avec mission de l’apporter d’urgence à son correspondant.

La marche à suivre obligée avec le « sous-marin ».

CHAPITRE XII



Fiona von Borchardt se tourna vers Philippe Delvau.

— Tu permets que je monte un peu le son ? demanda-t-elle en renversant sa gorge vers lui.

Il ne répondit pas tout de suite, comme si la question le gênait.

— Comme tu veux, finit-il par dire.

Ils étaient bloqués au roues dans roues avec les autres voitures dans un dédale de petites rues menant à la porte Maillot. Vraiment pas la peine de rouler en Jaguar XJ 12…

La voix de Diana Ross monta, puissante et sensuelle, dans les quatre haut-parleurs de la stéréo huit pistes. La Noire aux yeux un peu écartés, presque monstrueuse, lèvres épaisses, mais grande allure, sur la cartouche bleu électrique que Fiona avait glissé dans le logement du poste, finissait de chanter *Kiss me, kiss me now.*

Le bouton rouge annonçant l’enclenchement de la deuxième piste s’alluma au-dessus du levier du changement de vitesse automatique. Après

une rapide introduction de batterie, la voix de la chanteuse remonta dans l'habitacle.

« Ha… Ha…, Ha…

« If there is a cure for this

« I don't want

« I don't want…»

La voix était brûlante, le rythme accéléré. Diana Ross passait au refrain.

« Sweet, sweet, sweet love… Yaah… »

Peu à peu, au rythme de l'accompagnement, il était à hurler qu'elle chantait ce que pourrait chanter une femme en train de faire l'amour. Le refrain revenait de plus en plus souvent, la batterie s'accélérait, la Jaguar était envahie par le chant bienheureux d'une femme hurlant qu'elle ne voulait pas être guérie de la folie d'aimer, que c'était bon. *Sweet, sweet, sweet love…* Elle haletait, elle n'en pouvait plus de lutter pour retarder l'achèvement…

L'embouteillage commença à se dissoudre. La Jaguar put ronronner de toute la puissance contenue de ses douze cylindres. Philippe Delvau fit jouer le volant noir et mince entre ses doigts. Docile, la voiture suivait les ordres. Ils s'engagèrent avenue Maurice-Barrès, le long du bois de Boulogne. Sur le tableau de bord, il y eu un bref claquement assourdi. La bande enregistrée passait à la piste suivante. *One love in my life time.*

La voix de Diana Ross redémarra, chaude et sensuelle comme avant. À donner le frisson.

— Amusant, grinça Philippe Delvau en tournant à gauche vers la porte de Madrid. Cette Noire brûlante qui a un nom de mer de glace.

Fiona sourit :

— J'y pensais aussi. La mer de Ross…

D'un index rapide, Philippe tapota la touche de commande des pistes. Il revint à la deuxième, celle de *Sweet, sweet, sweet love.*

— Tu veux bien ? murmura-t-il d'une voix changée quand le *Ha, Ha, Ha* de Diana Ross recommença à monter dans l'habitacle.

Fiona lui sourit :

— Je veux ce que tu veux, dit-elle du fond de la gorge. Tu finiras par le comprendre un jour ?

Deux heures plus tôt, Tagore était venu chercher en 604 ses bagages. Sept grosses valises Samsonite noires où elle avait entassé toutes ses robes et ses vêtements.

Il fallait fuir. Philippe l'avait décidé, à midi, quand elle l'avait appelé. Initiative de sa part qu'autorisait seule une urgence extrême. Et il y avait urgence. Delphine Parker, prise de remords après avoir joué avec le feu comme on est seule capable de le faire à son âge, avait eu un sursaut de raison. Et prévenu que le bel amant brun de la nuit, c'était un policier. Enquêtant sur la mort de sa belle-mère…

Sans doute, Philippe avait été furieux en l'apprenant. Mais Fiona, elle, ne pensait qu'à une chose : il l'hébergeait. Elle allait vivre chez lui. Finie la vie de fille qui rentre seule chez elle après… Elle allait s'installer à Bougival, et cette idée seule la gonflait de bonheur.

Pour adoucir Philippe, et tenter de prévenir une réaction violente de sa part, elle l'avait accueilli dans la tenue qu'il préférait par-dessus tout. Chapeautée avec une voilette de fine résille noire, gants noirs remontant sur les manches de son tailleur de flanelle beige. Les bas étaient noirs avec, bien sûr, des coutures, les escarpins pointus et très hauts. Dessous, une étroite ceinture de nylon noir qui creusait la chair sous ses côtes et laissait la poitrine entièrement libre. Jarretelles tendues, pas de slip.

En montant dans la voiture, elle avait détaillé tout cela à Philippe, et il avait eu l'air content.

Philippe Delvau essayait de se maîtriser. Pourquoi Fiona avait-elle mis cette musique ? Lancinante, fabuleusement sensuelle, elle lui racontait tout ce qu'il était incapable de donner.

« *Sweet, sweet, sweet love…*

« *Ha… Ha… Ha…* »

Il jeta un regard de côté à Fiona, renversée sur le cuir du dossier. Elle rêvait – bouche à demi ouverte – visiblement envahie tout entière par la musique.

Le choc les fit hurler ensemble. Exactement comme si une maison s'était abattue sur eux. Tout ce qu'ils virent, ce fut une forme blanche surgissant de la gauche et qui paraissait éclater contre eux. L'autre voiture, leur coupant

la route, avait scié tout l'avant de la Jaguar avant de terminer sa course contre un arbre du Bois.

Ils jaillirent ensemble de la Jaguar. Indemnes.

Après, tout alla avec une rapidité de cauchemar. Cinq ou six flics surgis comme d'une boîte, les entouraient. Des sirènes de cars de police hululaient. Il y avait même des chiens policiers, jappant à bout de laisse, dressés sur leurs pattes arrière, plus grands que les C.R.S. en bottes de parachutistes, vêtus de bleu sombre, calot sur la tête, surgis des fourrés où ils faisaient leur ronde.

Philippe Delvau contempla avec désespoir l'avant de la Jaguar. Il était arraché, raccourci de trente centimètres. Des liquides verts et bleus ruisselaient sur le goudron, au contact duquel ils se mettaient à fumer. Alors seulement, il s'aperçut que l'avertisseur de la voiture d'en face, une Alfa-Roméo 2000, s'était déclenché en continu. Armé de barres à mine, les flics faisaient sauter le capot, arrachant des fils.

Le silence revint. Des portières ouvertes de la Jaguar, la voix de Diana Ross s'élevait intacte.

« Sweet, sweet, sweet love… »

Une succession de sanglots lui répondit. Dans l'Alfa d'où le conducteur s'était extirpé, intact, mais les mains en sang, une fille sanglotait, terrorisée.

Fiona se précipita. La fille, jupe relevée, avait comme elle des jarretelles noires tenant des bas gris foncés. Et la fourrure de son ventre apparaissait, libre de tout slip.

Elle se tenait le bras droit de la main gauche et le bras était bizarre. Comme décentré. De l'épaule au coude, la chair était normale, puis tout changeait au milieu. Un hématome gonflait, bleuissant à vue d'œil. Après, le bras bifurquait, tout blanc, comme si le sang n'y accédait plus. La fille la regarda en se mordant les lèvres au sang.

— J'ai mal, mal, gémit-elle au bord de l'évanouissement.

Philippe courut vers l'Alfa :

— Vous là-bas, hurla-t-il, au lieu de sortir vos carnets, vous ne voyez pas qu'elle est blessée ?

Les flics se précipitèrent.

— Ah, c'est Nadine ! fit un petit brun, presque jovial.

On l'a raflée il y a une heure. Déjà revenue sur le tapin ?

Son collègue ricana en montrant le conducteur de l'Alfa, un interminable blond fade et incolore qui parlementait à la portière du car de police.

— Le client. Il la ramenait à son marronnier.

Fiona épongeait le front de la pute :

— Ça va aller, courage, balbutia-t-elle, remuée par trop de ressemblances du destin.

Un flic mit la main sur l'épaule de Philippe Delvau.

— Ça jappe dans votre coffre. C'est quoi ?

Il blêmit.

— Ah oui ! fit-il, l'air faussement enjoué. Mon teckel.

Attaché par une cordelette obligeamment prêtée par les flics, le teckel tournait autour de l'arbre. Fiona, penchée sur lui, essayait de le calmer.

« Mon Dieu, pensait-elle, il ne manquait plus que ça » À cinq cents mètres de là, l'homme qu'elle aimait essayait de téléphoner. En vain. Le bistrot où il s'adressa d'abord avait son téléphone en dérangement. Il s'était replié vers une cabine publique après avoir fait de la monnaie. Sa nuque lui faisait mal. Et il s'en voulait. Il n'avait même pas demandé à Fiona si elle allait bien. Une affreuse impression de fatalité s'insinuait en lui. Il se prit la tête à deux mains. Tout ça était trop bête. En arrivant à la cabine publique indiquée par le bistrot, il s'aperçut avec un pincement désagréable dans le plexus qu'elle était occupée. Un homme jeune, à cheveux longs, vêtu d'un jean et d'une veste de laine beige tricotée. Il le fixa, avec les yeux de quelqu'un qui est pressé. L'autre sortit la tête de la cabine.

— Excusez-moi, je suis en ligne avec le Centre antipoison.

Il esquissa un sourire forcé.

— Mon gosse. Il a avalé une boîte de cachets… Ils cherchent la formule de l'antidote.

Philippe s'en alla en se griffant les hanches à travers les poches.

Il n'arriva à joindre Tagore qu'au bout d'une demi-heure, dans une cabine située au diable. Tagore, son seul vrai secours dans les moments difficiles, quels qu'ils soient…

Le teckel jappait joyeusement sur le siège arrière de la 604. Fiona le caressa d'une main distraite.

— Il y a des cartouches sur la stéréo ? Ou bien, elle est à cassettes, interrogea-t-elle nerveusement.

— Cartouches, fit le fakir, souriant.

Elle eut un rire nerveux :

— Ah ! tant mieux. Va vider la boîte à gants de la Jaguar.

Tagore revint avec les plans, le disque de stationnement, et tout ce que peut contenir une boîte à gants.

— Donne-moi Diana Ross, vite, fit Fiona.

Elle enclencha elle-même la piste numéro deux dans la stéréo de la 604. La voix chaude de la Noire redémarra, intacte.

« Sweet, sweet, sweet love. »

Philippe se pencha à la portière.

— Ça y est, le constat est rempli.

Il jeta un regard triste à la Jaguar qu'une camionnette de dépannage emmenait déjà.

— On rentre à la maison, fit-il nerveusement en montant à l'arrière avec le teckel qui se précipita sur ses genoux avec un jappement de bonheur. Il le serra contre lui et se mit à lui caresser la gorge.

— Tout doux, murmura-t-il d'une voix changée, les émotions fortes, c'est terminé.

Fiona se décolla de l'oculaire disposé dans le mur du bureau, entre deux marines. Une lithographie de Brenet, où un torpilleur français des années 35-40, fonçait dans une mer hachée en fumant de toutes ses machines, et une peinture, de Boudin, cette fois, un estuaire d'Honfleur à marée basse. Grèves grises, barques de pêches couchées sur le flanc, ciel bas et gris de crachin.

Assis derrière son bureau, Philippe Delvau se servait un Chivas Regal. La première fois que Fiona le voyait boire de l'alcool.

Il rit :

— Qu’en penses-tu ? Je veux dire, Tagore. Il est génial, non.

De l’autre côté du mur, dans la « salle de jeux », le fakir avait entrepris de satisfaire trois clientes à la fois.

Allant de l’une à l’autre. Attentif, souriant, perpétuellement dressé.

Les yeux verts de Fiona s’embuèrent.

— Tu bois… Pourquoi ?

Il ricana :

— Tu me l’interdis ?

Elle battit des paupières.

— C’est l’accident, n’est-ce pas ? Tu as l’impression que la chance t’abandonne…

Les yeux de Philippe Delvau prirent la couleur de crachin du tableau de Boudin.

— Les ennuis, tu sais, grinça-t-il, ça me connaît. Et depuis longtemps.

Elle détourna la tête vers Delphine qui feuilletait une revue dans un fauteuil. Vêtue d’une chemise d’homme sur un pantalon de flanelle grise avec des mocassins marron aux pieds.

— Je peux avoir un peu de-whisky aussi ? demanda Fiona, en dévorant Philippe des yeux.

Il lui servit un verre et le lui tendit. Elle but goulûment. Elle aussi était bouleversée par l’accident, mais elle luttait pour ne pas l’avouer. Philippe, elle le sentait, avait follement besoin d’être aidé et elle ne savait que trop comment. Elle se dirigea vers Delphine, dansant sur ses talons hauts.

— Dis-moi, toi, je t’en prie, puisqu’il ne veut pas parler qu’est-ce qu’il me prépare ?

La fille du Dr Parker ne releva pas les yeux de sa revue.

— Tu as raison de me poser la question. C’est à moi que Philippe a demandé de te mettre au courant.

Elle eut un sourire gentil devant la pâleur subite de Fiona.

— Rassure-toi, l’accident n’a rien à voir dans tout ça. Ni l’affaire du flic d’hier au soir.

Les lèvres minces de Delphine s’ouvrirent sur ses dents écartées.

— Toutes ces histoires n’ont fait que précipiter les choses.

Elle se leva et lui tendit la main :

— Viens, dit-elle, j'ai des choses à te montrer.

Fiona se tourna, blanche, vers Philippe :

— *Sweet love,* dit-elle, dis-moi que tu m'aimes toujours.

Il sursauta. Son verre de whisky tremblait dans sa main.

— Je ne t'ai jamais autant aimé, finit-il par dire avec effort.

Les yeux de Fiona allaient et venaient autour de la pièce.

— Mais, c'est une chambre de bonne ! balbutia-t-elle.

Jamais elle n'avait posé de questions. Sur rien. Ni sur les caprices de Philippe, ni l'étrangeté, parfois, des personnes qui l'entouraient, comme Delphine, par exemple. Fille impossible à cerner pour elle, qui paraissait jouer un rôle secret, lequel ? Fiona n'en savait rien. Sûrement pas un rôle sexuel. Elle savait trop pourquoi… Mais son intuition féminine lui criait que, peut-être, Delphine était l'inspiratrice de bien des ordres infligés à elle, Fiona. Dans quel but ? Selon quelles lois ? Elle aurait tant voulu savoir… Mais elle avait accepté de ne jamais poser de questions, et d'obéir toujours.

Subitement, la belle-fille de Marie-Martine Parker s'était installée à Bougival. À l'aise comme si elle était chez elle. Donnant des ordres. En accord avec Philippe. Était-ce un raffinement de plus ? Après tout, quelle importance ? Folle d'amour comme l'était Fiona, rien ne comptait plus vraiment.

— Une *ancienne* chambre de bonne, corrigea Delphine.

Elle rit :

— Aujourd'hui, les bonnes réclament un studio avec tout le confort, et de la décoration en plus.

Elle referma la porte derrière elle.

— Joli travail de reconstitution, n'est-ce pas ?

Fiona s'appuya au mur, haletante.

La chambre que Philippe avait choisi pour elle était une soupente tout juste éclairée par un vasistas minuscule. Pas de papier sur les murs. Du plâtre nu. Par terre, un vieux plancher de pin aux lattes disjointes. Un sommier usé sans matelas ni draps sur un bâti métallique. Une chaise et une

armoire, tous les deux de bois blanc. Dans un coin, un W-C. à la turque avec une chasse d'eau au-dessus et une poire de douche. Une glace avec un coin ébréché était fixée à côté du W-C. Très grande, permettant de se voir tout entière. Deux ou trois tablettes de bois l'accompagnaient du côté gauche.

— Pour ton parfum et tes affaires de maquillage, expliqua Delphine.

Elle se tourna vers l'armoire.

— Tes dessous y ont été rangés avec les chaussures et les bas. Pour le reste de ce que tu as apporté, c'est à la cave, dans des malles.

Elle regarda Fiona de bas en haut.

— Donne-moi tout, sauf le dessous. Ça ira aussi aux malles.

Fiona examina, terrifiée, ce que Delphine venait de sortir d'un carton. Un assemblage de chaînettes, avec un cadenas, dont l'élément central était un embout de métal bleui qui évoquait irrésistiblement un sexe d'homme dressé.

— C'est une ceinture de chasteté, expliqua Delphine. Tu vas la mettre tout de suite.

Une minute plus tard, le pêne du cadenas claqua. Delphine retira la clé.

— Elle est pour Philippe, dit-elle placidement.

La chaînette qui ceignait les hanches descendait devant très bas sur le pubis où elle était rivée par le cadenas à un crochet dont l'extrémité la plus longue, celle en forme de sexe d'homme, plongeait dans le ventre de Fiona.

— Tu comprends le principe, expliqua Delphine. Personne ne peut t'entrer dans le ventre. Mais tes reins restent libres. Et, côté ablutions et toutes ces choses-là, pas de problèmes non plus. Tu vois, il y a une fente là où il faut.

Fiona s'assit sur le sommier, frémissante. C'était vrai, aucun mouvement ne pouvait la libérer du pieu de métal planté devant en elle.

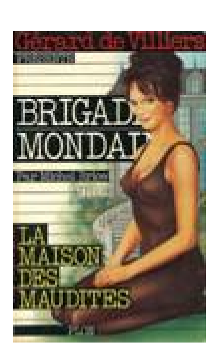
Elle se tordit les mains en voyant Delphine ramasser tous les vêtements qu'elle avait ôtés.

— Philippe ne me verra plus ! s'écria-t-elle. Dans l'armoire, il n'y a rien que des choses pour être nue.

Delphine se retourna sur le seuil.

— Qui t'a dit le contraire, idiote ? Quand est-ce que tu comprendras que tu n'existes que dans ses rêves ? Et pour ça, il a les films.

CHAPITRE XIII



Tout en se félicitant d'avoir choisi un vieux pantalon gris foncé capable de résister à toutes les taches, Aimé Brichot n'était quand même pas tout à fait content de lui. Le gris du pantalon n'allait pas très bien avec la veste, trop claire par rapport à lui. Mais à la guerre comme à la guerre. Il n'avait trouvé dans son placard que cette vieille chose élimée capable de supporter sans crise nerveuse de la part de son propriétaire un nouvel arrosage de chien. En tout cas, ça pourrait au moins servir. Deux ou trois mémères à chien venues faire toiletter l'amour de leur vie se conduisaient avec eux comme toutes les mères faibles. Elles laissaient leurs fox, carlin et schnauzer se promener en terrain conquis.

Emmanuel Drieu, le fameux Drieu dont le décret et les diagnostics étaient autant de paroles d'Evangile dans le monde canin, indiqua à Aimé Brichot un fauteuil à l'écart.

— Attendez là, dit-il. Celui qui vous intéresse ne va pas tarder à venir. Il est toujours à l'heure à ses rendez-vous.

À dix-sept heures pile, un gros homme chauve à la cinquantaine bien assise, fit son entrée dans le magasin, salué par le concert de jappements qui s'élevait des boxes à chaque nouvelle arrivée. Il s'avança sur la moquette écossaise beige, verte et brune (un excellent assemblage pour camoufler les oublis des chers petits à quatre pattes) en claudiquant légèrement. Mauvais souvenir d'une commode ancienne chargée trois jours plus tôt d'un coup de reins trop vif. On oublie parfois qu'on n'a plus vingt ans.

— Ah, monsieur Fautrier ! s'exclama Emmanuel Drieu avec un entrain profondément amical. Trente ans de commerce avaient laissé des traces indélébiles sur le marchand de chiens. Pour lui, les clients étaient vraiment des amis. Ne partageaient-ils pas la même passion pour ces êtres dits inférieurs que trop d'humains côtoient sans les remarquer ? Ou pire, en les maltraitant comme dans ce cas affreux que le policier chauve, maigre et myope, était venu lui raconter.

Fautrier ne remarqua pas que l'œil ne montrait pas, pour la première fois, la chaleur du sourire et de l'accueil. Emmanuel Drieu était un parfait comédien. En plus, *a priori,* Fautrier était encore blanc comme neige…

— Vous avez de la chance ! s'exclama-t-il gaiement. Les teckels viennent d'être livrés ce matin.

Il désigna du menton un box où cinq adorables boules de poils se montaient dessus en jappant avec des yeux humides d'amitié déjà prêts à toutes les bontés.

Fautrier les étudia rapidement.

— Tous des mâles ? interrogea-t-il.

Drieu se redressa :

— Evidemment, comme d'habitude.

Fautrier désigna la porte d'un geste négligent de la main par-dessus son épaule.

— Ma camionnette est rangée sur le « bateau », juste devant, dit-il. Vous pouvez faire charger rapidement ? La contractuelle s'énerve.

Drieu regarda les billets tout neufs, craquants, que Fautrier sortait de son portefeuille. Il encaissa.

Tout cela était dans ses accords avec Brichot. Celui-ci avait promis de n'intervenir qu'après règlement de la livraison. Pour ne pas gâcher le commerce. De même, il avait promis d'être discret. Il attendit que le

brocanteur aie passé la porte pour lui emboîter le pas. Echappant de justesse à un carlin irrésistiblement attiré par un reste d'odeur de pipi sur ses chaussures. Les mêmes que celles qu'il portait à Montlhéry.

— Monsieur Fautrier ? interrogea-t-il.

L'autre se retourna, à demi hissé sur le marchepied de son Estafette.

— Lui-même. Qui êtes-vous ?

Brichot exhiba sa plaque :

— Police. Je voudrais vous poser quelques questions.

L'autre pâlit légèrement.

— Je ne comprends pas…

Brichot sourit dans sa moustache.

— Rassurez-vous, vous n'êtes pas en cause. Simplement, il ne s'agit que d'aider la police dans une enquête. Je peux m'asseoir à côté de vous ? Ça sera vite fait.

Il appela de l'index la contractuelle qui fonçait et se présenta.

— Merci de nous donner dix minutes d'illégalité, fit-il avec son meilleur sourire.

La fille s'éloigna, gonflée d'importance.

Pendant tout ce temps, le cerveau de Fautrier fonctionnait à plein rendement. Ça y était, la police était sur le coup. Ça devait arriver. Le seul moyen pour lui de se tirer d'affaire, c'était de jouer le jeu. Après tout, il n'avait rien à se reprocher. Pas besoin de savoir la suite réservée aux chiens. Il l'ignorait, d'ailleurs. Tout en étant assez fin pour se douter que tout ça n'était pas très affectueux côté amour des bêtes. Mais le client payait bien. Ça lui suffisait.

— À qui destinez-vous ces teckels ? demanda Brichot en posant ses mains à plat sur ses genoux.

Fautrier grimaça :

— Monsieur l'inspecteur, voici exactement comment se passent les choses. À peu près tous les mois, ou tous les mois et demi, on me commande quatre ou cinq teckels.

— Pourquoi à vous ?

Fautrier sourit :

— Avant de me mettre dans la brocante, j'avais un chenil. C'est fréquent, vous savez, chez les brocanteurs. On a du terrain, des hangars. Je suis loin d'avoir été le seul à pratiquer les deux métiers. D'ailleurs, j'avais encore mon chenil quand ce monsieur est venu m'acheter une vieille horloge de marine, un jour. Un exemplaire rare, suédois, du XVIIIe siècle, que j'avais mis en annonce dans le *Chasseur français.* Il se trouve qu'à l'époque, j'avais des teckels. Le client m'en a acheté trois d'un coup en même temps que l'horloge. Puis il m'a téléphoné, un mois plus tard. Il en voulait encore trois.

— Toujours à poil long, de pure race et toujours des mâles ? interrogea Brichot.

— Toujours, oui… et sur la pureté de la race, il s'y connaissait, croyez-moi. L'ennui, quand il a rappelé, c'est, que j'avais liquidé le chenil. Pas assez rentable pour le travail à fournir ! C'est cher, les employés, et l'U.R.S.S.A.F. augmente tous les trimestres… Le client a paru désolé. Il à insisté. Je devais bien pouvoir lui en trouver…

Il m'a offert de me payer une jolie commission à chaque fois. Le tiers du prix payé par animal. Les teckels à poil long sont chers, vous savez.

Aimé Brichot approuva avec une moue admirative de pauvre.

— Alors vous avez accepté ?

— Evidemment. Depuis, il rappelle avec la fréquence que je vous ai dite. Je n'ai pas à me plaindre. Il paie cash. En beaux billets. Tout neufs, entre parenthèses. Chaque fois tout neufs.

— Jamais par chèque ?

Fautrier joua distraitement avec sa clé de contact. À l'arrière, les teckels jappaient derrière la grille de séparation entre le plateau et la cabine.

— Jamais, fit-il.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Il s'appelle comment, ce monsieur ?

Fautrier haussa les épaules.

— Aucune idée. Je vous le dis, il paie toujours en liquide. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est jeune, la trentaine, très grand, costaud, blond extrêmement clair, avec des yeux gris. Un monsieur, visiblement, ça se voit à la coupe du costume et aux chaussures. Je ne peux rien vous dire d'autre

sur lui. Sauf qu’il vient toujours au rendez-vous dans une Jaguar grise. Et qu’il est toujours seul.

Aimé Brichot laissa passer une vingtaine de secondes.

— Ça ne vous a jamais étonné, reprit-il lentement, que ce client ne donne jamais son nom, ne paie jamais par chèque ? Les clients, d’habitude, règlent par chèque.

Fautrier se détourna :

— Je vois, monsieur l’inspecteur, où vous voulez en venir.

Il vira, les yeux plongés dans ceux de Brichot.

— Dites-moi, on est dans un régime de liberté, non ? Aucune loi ne m’oblige à exiger le nom d’un client pourvu qu’il paie !

Brichot inclina affirmativement la tête.

— Aucune en effet, en dessous de mille cinq cents francs tout règlement peut être effectué en liquide. Au-dessus, vous le savez certainement, la loi oblige à régler par chèque.

— En principe, corrigea Fautrier.

Brichot sourit :

— En principe, vous avez raison. Permettez-moi quand même de vous demander si vous n’avez jamais été intrigué que ce monsieur choisisse un intermédiaire, et au prix fort, pour se procurer des teckels alors qu’il pourrait aussi bien, et trente pour cent moins cher, aller se fournir à la maison Drieu, par exemple ?

Le brocanteur resta muet un instant.

— Ce n’est pas mon affaire, grommela-t-il. Et puis, je suis pressé…

À présent, ses petits yeux injectés par les excès de table et de bistrot fixaient Brichot avec une fureur à peine dissimulée.

Il en fallait plus pour impressionner l’inspecteur des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade mondaine.

— Vous allez toujours vous fournir chez Drieu ? questionna-t-il.

— Non, fit l’autre d’un ton rogue. Je ne peux quand même pas lui rafler tous ses teckels ! Vous le voyez répétant sans cesse à la clientèle qu’il n’en a plus ?

— Evidemment, au rythme où ils filent avec votre client…, rêva Brichot, cruel.

Il se mangea la moustache :

— Des fois que c'est votre client lui-même qui vous demanderait de varier les magasins…

Fautrier se mit à jouer de la batterie contre son tableau de bord avec ses clés de contact.

— D'accord, fit-il sourdement, je suis le premier à trouver tout ça bizarre, mais…

— Le moins qu'on puisse dire c'est que c'est bizarre, coupa Brichot. À votre avis, il fait quoi de ses teckels ? Depuis un an et demi, ça doit lui faire une belle colonie. Remarquez, tous du même sexe, ça ne se reproduit pas. Quand même, si je sais compter, cinq par mois environ en un an et demi, ça fait une jolie maisonnée braillarde. Au bas mot, soixante-dix teckels à poil long de pure race et tous du même sexe.

Il frissonna :

— Quel maniaque ! Faut aimer le teckel, non ?

Il sourit finement :

— On dit qu'ils sont excellents contre les taupes. Peut-être ce monsieur a-t-il une grande propriété, avec une nature de terrain dont les taupes raffolent. Je ne vois pas d'autre explication.

Il marqua un temps d'arrêt.

— À moins que tout cela ait un rapport avec ces trente squelettes de teckels à poil long, tous de pure race, et tous du sexe masculin, découverts l'autre jour dans un charnier en pleine forêt de Fontainebleau du côté des rochers à alpinistes ?

Fautrier verdit :

— Non, on a trouvé ça ? Pas possible…

Au ton de la voix autant qu'à l'expression effarée et révoltée des yeux, Brichot fut certain que le brocanteur ignorait vraiment ce que son client faisait des chiens. Toujours à soupçonner qu'il soit lié à l'affaire du charnier…

Fautrier n'était vraisemblablement qu'un intermédiaire. Bien décidé à fermer les yeux et à ne poser aucune question pourvu que l'argent rentre. En liquide. Donc pas à déclarer aux impôts.

Aimé Brichot jeta un regard aux teckels derrière lui :

— Ceux-là, vous devez les livrer quand ? Et où ?

Le brocanteur se cabra.

— J'arrête ! glapit-il. Je ne vais rien livrer du tout. Je revendrai les chiens. Et tant pis pour la perte. J'en ai marre de ce cirque.

Aimé Brichot fit passer une lueur amicale dans ses verres épais.

— Je ne vous ai pas demandé de les livrer. Tout ce que je voudrais savoir, c'est où et quand vous devriez les livrer.

Buté, Fautrier serra son volant à deux mains :

— Je ne vous ai rien dit, fit-il. Ces chiens sont pour moi.

Brichot esquissa un sourire.

— Allons, ne faites pas l'idiot, je suis assermenté, vous m'avez suffisamment parlé pour que je puisse vous créer des ennuis.

Il enfonça le couteau dans la plaie.

— Un brocanteur, reprit-il doucement, c'est très exposé aux tentations. Ce monsieur aux chiens ne doit pas être le seul à vous payer en liquide. C'est fou le nombre de gens qui sortent des billets pour acheter une armoire normande. Pas de T.V.A., ni vu ni connu. Les inspecteurs des impôts connaissent bien le problème, hélas…

Fautrier descendit sa vitre pour respirer un peu d'air frais.

— Je ne suis pas génial, fit-il avec effort, mais j'ai toujours eu beaucoup de bon sens, ma mère me le répétait…

Il adressa un sourire veule à Brichot.

— En principe, le client à la Jaguar doit venir à mon stand, au marché aux Puces de la porte de Vanves, à dix-neuf heures, juste avant que je remballe…

— Merci, fit Brichot, votre mère avait raison sur le bon sens.

Il se cambra pour examiner les chiens.

— Et eux…

Fautrier s'agita sur son siège de plastique noir.

— Je les rends tout de suite à Drieu. Il me les gardera. Quant au client, je lui inventerai n'importe quoi.

Il soupira :

— Mais il reviendra…

Brichot secoua la tête.

— Pas sûr, dit-il. Bien des choses peuvent se passer dans les heures, ou au pire, les jours qui viennent.

Les sourcils épais du brocanteur se réunirent en accent circonflexe.

— Franchement, monsieur l'inspecteur, cette histoire du charnier de Fontainebleau et mon client, c'est lié ?

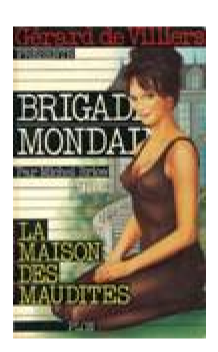
Aimé Brichot s'extirpa de l'Estafette.

— Je ne vous ai rien dit de tel. Et, service pour service, je n'en sais rien.

Il s'en alla en dansant avec un petit signe amical à la contractuelle.

— Laissez-lui encore cinq minutes, dit-il. Il décharge.

CHAPITRE XIV



Philippe Delvau rangea la 604 à l'endroit habituel et se dirigea vers le marché, vérifiant du plat de la main sur son veston que l'argent était bien là. Il était allé le changer à sa banque, une heure plus tôt : Arrivant juste avant la fermeture des guichets, et comme chaque fois, l'employé avait été intrigué par sa recommandation : « Des billets neufs, surtout. Tout neufs. »

Intrigué, mais habitué. C'était chaque fois pareil avec ce client. Au point que le directeur de l'agence avait été averti de la bizarrerie.

Philippe Delvau se bloqua, interdit.

À la place de la camionnette habituelle, rien. Un espace vide.

Les commissures de ses lèvres s'agitèrent, prises de tics nerveux.

— Le salaud, grogna-t-il. Il me lâche.

Par acquit de conscience, il alla demander, en faisant effort sur lui-même, si ses collègues ne l'avaient vu. Non, c'était curieux. Il ne manquait jamais son jour.

Philippe Delvau remercia sèchement et repartit vers la 604. Au comble de la fureur. Il n'avait plus qu'un seul teckel en réserve à la maison.

À peine au volant, il sentit que quelque chose de bizarre se passait. Comme tous ceux qui ont un secret que les lois n'admettent pas, Philippe Delvau possédait un sixième sens. Les voleurs ont ça, les voyants ou les mages, les escrocs nés, les notables qui ont réussi à force de combines et de mensonges. Race multiple et forte qui n'a pas perdu l'instinct originel de la chasse. Et sent donc au quart de tour l'instant exact où quelque chose d'inhabituel se passe :

Celui où on est devenu gibier.

Il ignorait tout des voitures de la police. Si c'était des CX 2400, des breaks 504, ou des voitures américaines.

La R 16 gris qui lui apparut dans le rétroviseur quand il eut démarré, avait l'allure absolument banale d'une voiture quelconque. Ce pouvait être celle d'un marchand des puces rentrant chez lui, d'un père de famille du coin cherchant une place. Mais la voiture avait une façon de rouler qui ne s'invente pas. Gardant ses distances, souple et calme. Les deux passagers des places avant de la R 16 étaient en chasse. Ça crevait les yeux, même à travers la réfraction d'un rétroviseur. Et c'était lui, Philippe Delvau, qu'on chassait. Il « sentait » à distance le pied du conducteur, tous nerfs tendus entre le frein et l'accélérateur, le bras qui s'apprête à virer brusquement s'il le faut. À côté de lui, un chauve maigre à lunettes qui grimaçait.

— Le salaud de brocanteur…, répéta-t-il en accélérant en douceur.

La R 16 resta à la même distance, collée à trente mètres. Avec toujours la même allure sans cesse au bord du bond en avant. Si nécessaire.

Alors seulement, Philippe Delvau remarqua l'antenne spéciale sur le toit de la voiture. Rien à voir avec une antenne normale. Un peu plus haute et épaisse, se balançant d'avant en arrière au rythme des accélérations.

D’ailleurs, le passager de droite – à gauche de son rétroviseur – s’était mis à téléphoner.

Philippe Delvau sourit :

« Les idiots. C’est insultant d’être coursé par d’aussi gros sabots. »

La 604 s’engagea sur le périphérique, vers la droite, direction porte d’Orléans.

Dix-neuf heures trente, l’heure dingue, surtout dans ce sens-là. Le crachin graissait la chaussée, les feux arrière des poids lourds et des voitures clignotaient comme un concert de feux de morse à chaque ralentissement du serpent de tôle, de pneus et de moteurs.

— Au moins, on n’a pas de mal à le suivre, sourit Brichot.

Il fronça les sourcils.

— Tu crois qu’il nous a repérés ?

Jocelyn haussa les épaules.

— Si oui, il est très fort. Regarde comme il a l’air normal.

Brichot fit la moue :

— Moi, je me méfie. On le double ?

Jocelyn sourit. Doubler la voiture qu’on suit quand il est mathématiquement impossible qu’elle puisse vous échapper, il n’y a pas de meilleur moyen de ne pas attirer l’attention. Or, par où la 604 pourrait-elle s’échapper ? Ils venaient de dépasser la porte d’Italie, trois bons kilomètres ayant la prochaine sortie. Il ne s’agirait que de rétrograder derrière la 604 avant la sortie. Après lui avoir laissé le temps de ne rien remarquer. Technique facile quand des files se suivent, accélèrent, ralentissent les unes après les autres.

Jocelyn accéléra, profitant d’une difficulté d’allumage d’un taxi. Il gagna dix voitures et passa loin devant la 604. À présent, il était sur la file de droite, c’était plus prudent. La 604 suivait sur la file centrale.

Celle-ci gagna du terrain. Très vite, la 604 arriva à hauteur de la R 16. À moins d’un mètre.

— Surtout, ne le regarde pas, murmura Brichot.

Il risqua un œil derrière sa nuque. À gauche, dans l'autre habitacle, un beau profil de dieu nordique. Très blond, le nez aquilin, col de chemise d'une élégance qui remua Brichot, l'homme, penché sur sa radio, cherchait négligemment à changer d'onde.

Ils passèrent la porte d'Ivry, toujours à peu près à même hauteur. Après, c'était la porte de Charenton. La 604 accéléra, les dépassant.

Jocelyn jura :

— Merde, il va nous semer.

Brichot rit :

— Et pour où ? c'est toujours le *traffic jam*[11] à trop s'éclater.

Il perdit son sourire aussi vite qu'il était venu. Avec l'air excédé du conducteur qui décide soudain de piétiner le code de la route, le blond à la 604 avait déboîté d'un coup de volant sec sur la file interdite, complètement à droite, celle du service. Brichot, désespéré, vit s'enfuir et disparaître les feux arrière.

— Fonce, nom de Dieu ! hurla-t-il.

Jocelyn obéit. Mais trop tard. Exactement comme l'espérait Philippe Delvau, quand la R 16 de la Brigade mondaine fut engagée sur la voie interdite, il y avait au moins cinq voitures entre la 604 et elle.

Porte de Charenton, aucune 604 noire ne vira sur sa droite devant eux. Ils poursuivirent leur route sur le périphérique.

Cinquante mètres derrière eux, Philippe Delvau, après avoir grimpé de file en file jusqu'à celle de gauche à coups de culot, revint vers la file centrale, puis sur celle de droite.

Quand il sortit paisiblement porte de Vincennes, la R 16 des flics nageait loin devant lui dans un cauchemar au ralenti de crachin, de kérosène. Et d'exaspération totale.

Boris Corentin poussa avec amitié le ballon de rouge sur le comptoir nickelé en direction de son équipier.

— Bois, dit-il, ça donne soif, un tour de périphérique. Surtout pour rien.

Brichot lapa goulûment le Côtes-du-rhône.

— De quoi te plains-tu ? lança Corentin, joyeux. Simple retard technique. Tu as relevé le numéro minéralogique, non, 1322 BRT 75 ? C'est ça, non ?

Brichot l'admit en silence.

— Alors, de quoi tu te plains ? reprit Corentin. C'est à moi de t'apprendre qu'avec l'automatique police, tu peux appeler à la Cité, le service central des cartes grises, et obtenir illico le nom et l'adresse du propriétaire de n'importe quel véhicule pourvu que tu aies le numéro d'immatriculation ? Qu'il y a quelqu'un au bout du fil vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Et que tu obtiendras le renseignement dans la minute même ?

Aimé Brichot vida la dernière goutte de son verre :

— Ne m'enfonce pas, Boris, gémit-il. Je le tenais, je l'ai laissé échapper, ça, je ne me le pardonnerai pas… D'accord, je vais téléphoner.

« Le » propriétaire de la 604 s'appelait Fiona von Borchardt. Adresse : 117, rue de Longchamp, 75016 Paris.

— On fait un petit tour, et on recommence, glapit Aimé Brichot en se tapant sur les cuisses. Gai comme Mgr Lefebvre un soir d'excommunication.

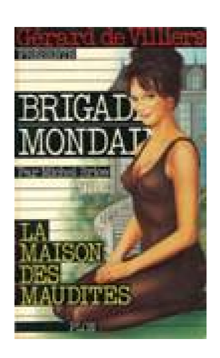
Corentin commanda un autre ballon de Côtes-du-rhône pour Brichot.

— Tu permets que j'essaie un autre moyen de trouver la solution ? dit-il.

Brichot ne répondit rien.

— Note, reprit sa flèche, ça ne t'empêche pas de phosphorer de ton côté…

CHAPITRE XV



Paul Larousse, alias Rabindranath Tagore, étudia la « liste de service » que Philippe Delvau lui fournissait chaque jour. Il grimaça. Sept clientes de quatorze heures à minuit. Même avec une demi-heure de repos entre chaque fille, c'était dur. Il fallait absolument trouver un aide. Avec l'ampleur que prenait l'affaire, cela devenait urgent.

Il recoiffa distraitement avec les doigts ses longues mèches bouclées. L'indispensable coiffure qui lui donnait cet air de Christ machiavélique dont les femmes raffolaient. Le reste, la maigreur musculeuse, pas besoin de la surveiller. Les excès sexuels suffisaient amplement à maintenir la ligne de Paul Larousse-Rabindranath Tagore.

Le « fakir », appellation qu'il avait décidée de s'attribuer le jour où une fille lui avait fait remarquer son étonnante ressemblance avec ce qu'il considérait toujours comme de vagues prêtres hindous sans en savoir plus sur la question, avait été doué par la nature d'un organe hors pair. À la fois énorme et, particularité supplémentaire, rare dans un tel cas, pratiquement inépuisable.

Larousse-Tagore s'érigeait à la commande. Réellement. Il s'était suffisamment donné en spectacle de cette façon-là pour que personne n'en doute, « dans son entourage », comme on dit. Il s'exhibait, le sexe placide comme celui d'une peinture de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine, au Vatican, à la musculation près, puis il claquait des doigts. Aussitôt, les femmes émerveillées assistaient à la grimpée puissante et impérieuse d'une véritable fusée Saturne VII, capable de mettre sur orbite au septième ciel aussi bien les jolies que les laides. Ça il s'en moquait. Ça marchait toujours.

A marvellous sexual machine, comme aurait dit Brichot, l'anglomane berrichon.

Le malheur, pour Paul Larousse, c'est qu'il n'avait jamais véritablement compris tout le bien qu'il aurait pu tirer de ce don pharamineux de la nature. Son invention sociale s'était arrêtée au trait, quand même assez joli, de se donner pour pseudonyme le nom d'un poète très romantique et évaporé. Mais ça n'avait été que pur hasard…

Ce possesseur d'un instrument à faire fortune – à l'échelon international – en deux ans, n'était capable d'aucune initiative autre que celle d'obéir bien.

Et bon cœur avec ça. Quand Philippe Delvau l'avait levé dans une partouze où il faisait le voyeur (Delvau, pas lui) il avait aussitôt marché dans la combine proposée. 10 % des gains, ça lui paraissait déjà énorme. Qu'il en vaille 90 %*,* ne lui était jamais venu à l'esprit.

Depuis, dans la grande maison de Bougival, il s'envoyait gaiement les rombières. Sa vie se résumait à un emploi du temps simple. De quatorze heures jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de clientes, il se tapait les nymphomanes. Puis il soupait et se couchait du sommeil du juste. Le lendemain, à peine le déjeuner fini, il recommençait. Son jour de repos : le mardi, comme dans les musées. Ce jour-là, il allait se promener chez les bouquinistes des quais, à la recherche d'ouvrage hindous. Parce que, quand même, il fallait avoir l'air un peu renseigné sur le fakirisme…

Avant de rentrer à Bougival, il passait mettre son argent à la banque, en bons de caisse anonymes. Légalement, il était employé de maison chez Philippe Delvau. Il avait décidé qu'à partir de cinq cent mille francs placés, il réfléchirait à l'avenir. Lui qui aurait été capable de ruiner les plus jolies héritières du jet-set trouvait qu'il ne serait déjà pas mal de mettre ça de côté. Surtout vu les intérêts cumulatifs : 6 % nets d'impôts, sans limitation. Alors qu'avec un livret de Caisse d'Epargne simple, la limite est à trente-deux mille cinq cents francs. Son seul problème avait été d'attendre le seuil des deux cent mille francs à placer : pas de bons de caisse anonymes au-dessous de cette somme de départ.

Son seul véritable plaisir, chez son maître : s'envoyer Fiona, la folle d'amour. Il y prenait, sachant l'impuissance de Delvau, une jouissance formidable. L'impression de s'offrir la femme du patron, ce qui, d'une certaine façon était vrai. Et d'autant plus agréable que Philippe Delvau avait été net dans ses ordres : Fiona était à lui quand il le voulait, comme il le

voulait, et aussi souvent qu'il le voulait. Unique exigence : brancher la caméra, et s'arranger pour que Fiona soit toujours bien offerte à la pellicule.

Pas difficile : elle était complice, la dingue.

Un seul détail l'agaçait : la présence de plus en plus fréquente, et même perpétuelle depuis quelques jours, de Delphine, la belle-fille de Marie-Martine Parker, la morte de la semaine passée. Delphine, garce et salope, prenait un rôle de plus en plus important dans la maison. Mieux encore, elle lui volait Fiona. Hier soir, encore, il était entré dans la chambre de bonne, se faisant une fête du bon temps à prendre avec la belle cloîtrée, toujours obéissante. Fiona était dans les bras de Delphine, et celle-ci avait poussé le culot jusqu'à lui ordonner de recharger la caméra avec un nouveau film avant de le prier, fermement, de s'en aller coucher tout seul.

À trente ans, après des milliers de corps féminins à son actif, jamais encore une femme n'avait parlé de cette façon-là à Paul Larousse-Tagore. D'habitude, elles se tordaient les mains en glapissant de bonheur à l'exhibition de son instrument. Il avait même une morte à son actif…

Et il fallait que ce soit la belle-fille qui le snobe !

Le grave, dans l'affaire, c'est qu'une fois retourné dans sa chambre, il avait eu une mauvaise surprise.

Il se brossait furieusement les dents tout en pensant à Delphine.

— Je l'aurai, juré craché ! avait-il dit en claquant des doigts.

Rien. Pour la première fois de sa vie d'artiste au bonheur de ces dames, Rabindranath Tagore n'avait pas eu la moindre petite érection, même amorcée.

Il avait refait « clac ».

Toujours la même et tragique flaccidité.

Il s'était couché, confiant dans le sommeil.

Le lendemain matin, clac !

Rien.

La psychologie, toujours castratrice, venait de faire son entrée sans fanfare dans les terminaisons du nerf honteux de Larousse-Tagore.

Il recompta en soupirant les rendez-vous de la journée.

Pas question de flancher. Il n'en était qu'à deux cent cinquante-trois mille francs de bons de caisse anonymes.

Une seule solution : passer aux dopants. En attendant de mener à bien l'opération conquête de Delphine.

Paul Larousse ouvrit le tiroir de gauche de son armoire à pharmacie.

Pour la première fois de sa vie.

Il passa longtemps à lire les notices. Puis il finit par trouver un cocktail. Celui des coureurs du Tour de France (pas pour les mêmes raisons, mais tout est question de direction mentale). Effortil et Pervitus (allemands) plus Simpamina (italien) et, banalement, un peu de Benz-phétamine et de Fencamfamine.

Les comprimés multicolores disparurent avec un verre d'eau dans le gosier de Paul Larousse.

Un quart d'heure plus tard, il fit « clac » avec les doigts.

Superbe et biblique, son objet s'épanouit au mieux de son effervescence.

Il sourit, satisfait. Mais un peu triste. Il vieillissait. La vexation se mettait à jouer un rôle. Le ver était dans le fruit.

Il consulta sa montre et s'enveloppa dans un peignoir tibétain.

Quatorze heures. La première cliente devait déjà se ronger les ongles dans la salle de jeux.

Peu avant dix-neuf heures, Larousse-Tagore eut un gros malheur. Il resta de marbre en face d'une brune superbe qui s'agitait pourtant devant lui avec des façons d'une impolitesse à remettre Roger Peyrefitte dans le droit chemin. Le « remonte-pente » du Tour de France flanchait. Il s'éclipsa, blanc, prétextant un malaise. Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs : son cœur battait la chamade. Il fonça chez lui et vida un tiroir. Il soupira en trouvant ce qu'il cherchait.

Une bombe aérosol de Poppers. Il s'en fit gicler une double dose dans chaque narine.

En repartant, il était égal à lui-même.

Dressé.

Mais le cœur cognait de plus en plus.

Il fit l'amour à la furie, déchaînée d'une façon parfaite. Mais avec dans les yeux – et dans les cognements du cœur – l'image d'une morte pendue

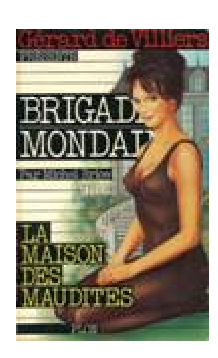
par la bouche à son sexe : Marie-Martine Parker.

Rentré chez lui, épuisé, les narines pincées – il avait repris quatre fois du Poppers – à deux heures du matin, Paul Larousse jugea qu'il n'y avait qu'une seule solution à son problème.

Il composa le numéro de Bernard Parker en demandant à venir le voir d'urgence.

Parker accepta : son interlocuteur lui assurait avoir des révélations à faire sur la mort de sa femme.

CHAPITRE XVI



Bernard Parker avait écouté jusqu'au bout l'imbécile déguisé en fakir de comédie qui venait de lui révéler avec une naïveté confondante deux informations énormes. Un : sa femme était morte dans ses bras. On lui disait comment, et pourquoi. En racontant toute la suite ; l'accident truqué. Deux : c'était par amour refusé de la part de sa propre fille en fuite que le meurtrier de Marier Martine avait perdu ses moyens.

Et il venait demander au veuf et au père de les lui rendre ! Simplement parce qu'il était médecin. Ahurissant.

Le neuropsychiatre fit appel à toutes les ressources de *self-control* qu'il enseignait à ses malades pour les moments où – comme ça lui arrivait en ce

moment – ils avaient l'impression que la réalité explosait autour d'eux.

La méthode avait du bon. Elle fonctionna. Redevenu calme, le cerveau de Bernard Parker se mit en route comme un V 12 révisé par un garagiste génial.

Il fit d'abord raconter sa vie à Larousse-Tagore. Puis il l'aiguilla sur ses activités actuelles. Le « fakir », bon enfant, raconta tout. Sans rien cacher.

Parker se contenait.

— Je ne vous en veux pas, murmura-t-il. Ma femme était folle.

Il souffla :

— Ce qui m'ennuie, c'est que ma fille soit aussi là-bas. Vous comprenez, je ne critique pas, mais n'est-il pas dans les attributions d'un père de…

Il hésita :

— Soyons francs. Elle est dans un mauvais pas là-bas.

Il cligna des paupières.

— La preuve, elle vous mène la vie dure. C'est qu'elle n'est pas dans son assiette. Il faut trouver une solution.

Il emberlificota longuement avec des expressions techniques la cervelle d'oiseau à sexe d'hercule brusquement flageolant. L'inondant de racontars pseudo-médicaux et psychologiques.

À la fin, Larousse-Tagore fut convaincu de la solution proposée : Bernard Parker allait lui fournir une véritable potion magique qui remettrait tout d'aplomb du côté défaillant. Et en échange, lui, Larousse-Tagore, abandonnerait ses vues sur Delphine.

Mieux, il la ramènerait chez son papa. De force, s'il le fallait. Bernard Parker se portait garant de la suite des choses.

Il insista :

— Mon traitement vous guérira de ce petit accroc. Définitivement. Au bout de huit jours au plus, tout sera redevenu comme avant.

Il baissa les yeux :

— Seulement, aidez-moi à reprendre ma fille.

Le fakir fit un violent effort sur lui-même. D'un côté, la vexation à venger. De l'autre, les assurances promises par ce médecin à l'air si sérieux. Et si généreux après le drame de Marie-Martine.

— Je marche, dit-il. Donnant-donnant.

Plus vrai que nature dans la naïveté, il tendait la main.

Bernard Parker se détourna :

— Demain à midi, dit-il, je viens vous voir avec ce qu'il faut… Et je repars avec Delphine. Régie, non ?

— Réglo, admit le fakir, qui cachait mal sa déception de ne pas repartir tout de suite avec le « médicament » tant vanté.

Parker se leva.

— Il est tard, fit-il, je suis épuisé. À demain. J'ai l'adresse.

Larousse-Tagore se dandina sur ses longues jambes maigres.

— Attention, dit-il, j'aurai fait semblant de vous appeler. Vous serez le médecin de gardé dans le coin. Et ce ne sera que pour une angine.

Parker s'inclina :

— Comme vous voudrez. Mais n'oubliez pas, je veux Delphine. Débrouillez-vous…

Resté seul, Bernard Parker se servit un Chivas Regal et le vida d'un trait.

« Qu'est-ce que je fais ? se dit-il. Je fonce là-bas ? Je parle à Delphine ? J'appelle la police ? »

Un sourire dur fendit ses lèvres.

« Non, reprit-il. Pas question de ça. »

Il alla à pas rapides jusqu'à la bibliothèque de son bureau de consultations et choisit un livre.

« Jamais je n'aurai Delphine comme ça, se dit-il à voix basse. J'y vais maintenant ? Elle fiche le camp. Demain ?

Ce con n'arrivera jamais à rien avec elle. J'ai mieux comme idée. Bon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai eu raison, tout à l'heure… Il ne se doute de rien.

Il se mit à feuilleter un bouquin avec frénésie.

— Voilà, dit-il en lissant la page sur laquelle il finit par s'arrêter. Après ça, Delphine sera douce comme un mouton.

La grêle sonnerie incorporée au téléphone grésilla sur la table de nuit. Fiona von Borchardt tendit la main dans le noir et décrocha.

— Non, mon amour, dit-elle, tu ne me réveille pas… Non, je t'assure, ne t'excuse pas. Même si tu m'avais réveillée, cela n'aurait aucune importance.

À l'autre bout du téléphone intérieur, l'homme qu'elle aimait lui parlait avec une tendresse qu'elle avait oubliée depuis quelques jours. Comment supportait-elle sa claustration ? Voulait-elle y mettre fin ? Il suffisait de le dire. Il était honteux, il la brutalisait…

Elle alluma. La pièce nue apparut tout entière sous la lampe qui pendait du plafond, avec son siège à la turque dans un coin, le robinet d'eau froide, la glace ébréchée, et le vieux sommier où elle reposait, sans matelas, sans couverture ni draps, sans même un oreiller. Sur la vitre du vasistas, juste au-dessus d'elle, la pluie de novembre bruissait, régulière. Il faisait chaud, le radiateur à côté du lit tintait.

— Tu as des problèmes, dit-elle en s'asseyant. Dis-moi tout.

Il avoua que oui. Il raconta le rendez-vous manqué avec le revendeur. Les policiers auxquels il avait réussi à échapper. Les recherches qui devaient avoir démarré autour d'elle à cause de la 604.

Elle rit :

— Quelle importance tout cela ? s'exclama-t-elle. Partons. Il y a la Suède. L'Amérique. Nous sommes libres.

Il y eut un soupir dans l'appareil.

— Je suis las, Fiona, et puis j'ai honte. Pars, refais ta vie. Avec moi. tu vas à la catastrophe.

Elle se cabra :

— Je t'aime. Tu peux comprendre ? Et même si tu ne comprends pas, quelle importance. Je t'aime !

Elle se radoucit. Lui faisant des déclarations passionnées. Il avait eu raison de la cloîtrer et de la condamner à la nudité. Par téléphone, ils pouvaient très bien se comprendre. Et même s'il ne le voulait plus, restaient les lettres, comme au début, quai des Orfèvres, il y a une correspondance semblable, échangée par un homme et une femme qui sont morts sans s'être jamais vus après des années d'un véritable roman d'amour épistolaire. Ils

habitaient à cinq cents mètres l'un de l'autre et durent se croiser plusieurs fois sans savoir.

Il la remerciait, l'assurait de sa passion à lui. Ils en arrivaient à des exaltations totalement démentes.

À la fin, elle lui demanda s'il fallait qu'elle convoque Tagore.

— Oui, dit-il. Si tu le veux.

Elle lui demanda ses exigences. Il les lui décrit. Il fallait aller se faire filmer dans la salle de jeux. Il détailla la façon dont Tagore devrait la prendre, et sa tenue à elle, point par point.

Quand le téléphone sonna chez Philippe Delvau. Un quart d'heure plus tard, la voix de Fiona était changée :

— Tagore a disparu, dit-elle, bouleversée.

Un soupir de rage lui répondit.

— Tu es seule, balbutia la voix de Philippe. Qu'est-ce que tu peux m'offrir puisque tu es seule ?…

La voix hésita :

— Fiona, reprit Philippe dans un murmure, écoute-moi bien…

Elle colla son oreille à l'écouteur. De là-bas, de la chambre, ou du bureau de l'homme qui partageait sa folie, des phrases ahurissantes lui parvenaient. Elle les écoutait, de plus en plus haletante.

— Oui, fit-elle enfin, comme tu veux… Vite…

Comme le lui avait indiqué Philippe, Fiona s'était maquillée et parfumée à outrance. Puis elle avait mis sa guêpière la plus étroite, celle qui faisait jaillir sa poitrine à lui faire mal. En bas, de jolis bas résille à couture retenus par des jarretières roses, et aux pieds, des bottines lacées à talons aiguille. Elle vérifiait une dernière fois dans la glace murale que son chignon était noué très haut, cheveux bien tirés sur les tempes, quand Philippe frappa à la porte. Alors, elle éteignit. Et elle l'attendit, debout dans le noir près du lit, comme il le lui avait ordonné.

Les mains de Philippe tâtonnèrent dans l'obscurité, à la recherche du mécanisme de la ceinture. Fiona eut l'impression qu'elle perdait son souffle quand la clé minuscule se mit à tourner. Philippe la libérait de l'objet qui la

torturait depuis des jours. Elle hurla de bonheur quand elle se sentit nue, offerte.

— Ne me touche pas, tu as juré, gronda-t-il.

Elle ouvrit les bras en croix, docile. Recommençant à crier. Les mains de Philippe s'étaient jetées sur elle avec une frénésie que jamais ses amants de remplacement n'avaient eue. Même pas Tagore. Des seins au ventre et aux reins, renversée sur le lit, elle n'était plus que chair assaillie, malaxée, griffée, empoignée. Délicieusement. Une bouche dure et tendre s'empara de la sienne, une main pénétra son ventre.

Longtemps, il la caressa, l'embrassant, promenant sa bouche sur tout son corps.

Elle hurla de plaisir une fois, puis une autre fois aussitôt après, et encore une fois.

Quand il se releva, jamais elle n'avait été pénétrée par autre chose que sa main.

— La ceinture, dit-il d'une voix dure qui tremblait. Remets-la toi-même.

Elle obéit, tâtonnant dans le noir. Le mécanisme claqua. Puis elle ne sentit plus rien. Philippe s'était relevé au-dessus d'elle, toujours dans le noir.

— Et toi, mon amour ? balbutia-t-elle.

Il rit :

— Moi ? Tu le sais bien, je ne peux rien… Tais-toi, tais-toi.

Elle devina qu'il reculait à tâtons vers la porte. Celle-ci grinça légèrement sur ses gonds.

Philippe avait regagné le seuil, silhouette vague dans la pénombre du couloir.

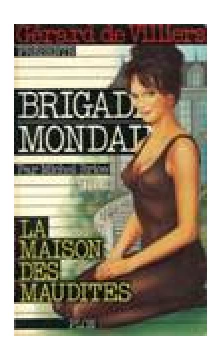
— Si la guêpière te gêne, dit-il, enlève-la, et dors, je le veux.

Elle se tordit les mains :

— Mon chéri, balbutia-t-elle, Delphine m'a tout dit. Ce qu'elle te procure… Pourquoi tu m'en prives ? Qu'est-ce que tout ça peut faire ?… Je n'en peux plus. Moi aussi, je veux te caresser, te voir…

Il y eut un court silence, puis la porte claqua. Philippe était parti. Fiona se rabattit en arrière sur son lit, secouée de sanglots.

CHAPITRE XVII



Le Dr Bernard Parker prit avec une précaution où perçait du respect le rouleau de papier éponge, façon kraft, qui dégageait entre ses doigts cette odeur à la fois douce et entêtante, si caractéristique de l'atmosphère des hôpitaux et des laboratoires. Sous le papier, une résistance à la pression de ses doigts : un tube de verre.

Il dégagea l'élastique et déroula le papier. Le tube à expérience apparut, bouché d'une coulée de pâte plastifiée.

Dedans, trois doigts d'un liquide jaunâtre transparent.

— C'est quel virus exactement ? demanda-t-il d'une voix remuée.

Le préparateur de l'Institut Pasteur fit monter et descendre plusieurs fois sa glotte proéminente dans son cou maigre.

Il cilla derrière ses verres d'astigmate.

— Virus dit « des rues », fit-il d'une voix aiguë.

Aussitôt après, ému comme s'il avait révélé un secret d'Etat, il replongea dans sa menthe à l'eau.

Bernard Parker rêva un instant en faisant tourner le tube entre ses doigts. Il le remballa avec des soins d'infirmière.

— Parfait, dit-il. Combien je vous dois ?

Il se retint de sourire au chiffre fourni. Il y avait vraiment des gens qui ne réussiraient jamais dans la vie. Ce que le préparateur en pharmacie lui avait pris en fraude dans son labo, au risque de se faire chasser, valait au bas mot un million de centimes.

Le jeune père de famille maigre et pâle, usé par le travail et les heures supplémentaires à l'hôpital Bichat, après son service à l'Institut Pasteur, avait réclamé cinq cents francs d'une voix craintive.

Parker lui allongea généreusement sept cents francs.

— Je ne veux pas vous rouler, dit-il, ça les vaut bien.

L'autre remercia, rougissant. Il s'enhardit :

— C'est pour quoi faire ? Si je peux me permettre de vous le demander.

Parker sourit négligemment :

— Je m'occupe d'un centre de recherches pharmaceutiques. Vous savez, dès qu'on est dans le privé, c'est la croix et la bannière pour se procurer les éléments indispensables aux recherches. Le monopole étatique…

Le préparateur hocha la tête d'un air entendu. Il jeta un œil rapide à sa montre.

— Il faut que j'y aille, je suis en retard.

Parker régla avec un sourire de satisfaction un peu méprisante en direction du dos maigre qui s'en allait en zigzaguant à travers les consommateurs.

— Celui-là, murmura-t-il, il n'a pas fini de se faire exploiter dans la vie.

Pour sept cents francs, le préparateur avait pris un risque énorme qui pouvait lui valoir, en cas de prise, l'expulsion de son travail et le Tribunal correctionnel en prime.

Rentré chez lui, le médecin se livra à une espèce de travail d'orfèvre dans le petit cabinet de toilette-laboratoire jouxtant son bureau.

Il mit longtemps à insuffler le liquide venu de l'Institut Pasteur dans des dragées roses qu'il avait préalablement vidées de leur contenu avec une vrille minuscule. Le plus difficile fut, après, d'introduire aussi dans chaque capsule trafiquée les débris d'ampoules soigneusement concassées à l'avance dans un mortier de pharmacien en grès.

Pour reboucher les capsules, Parker recolla des débris de surface d'une dragée sacrifiée à cet effet. Puis il colmata le tout avec un pinceau

minuscule trempé dans un pot de laque de couleur correspondante.

Quand il eut terminé, il se lava longuement les mains. Vérifiant attentivement qu'il ne s'était coupé nulle part avec les débris de verre.

Puis il alla composer un numéro de téléphone.

Une heure plus tard, Paul Larousse, le « fakir » de Bougival, venait prendre livraison des médicaments.

— Surtout, mâchez bien les dragées avant d'avaler, recommanda le Dr Parker plusieurs fois. C'est capital.

Claude Secoli commençait à se ronger les ongles.

— C'est une vieille histoire, inspecteur, vous n'allez pas me faire tomber pour ça.

Il regarda Corentin par en dessous.

— Je croyais vraiment qu'on avait oublié ça.

Corentin alluma une Gallia et s'enfonça dans le beau canapé de cuir fauve du micheton.

— Le fichier central de la police n'oublie rien, dit-il. Il suffit d'avoir la curiosité d'aller le consulter.

Dix ans plus tôt, Claude Secoli avait été compromis dans une affaire de viol sur la personne d'une gamine de quatorze ans. Condamné, il avait eu la bêtise de récidiver un an plus tard. Cette fois, il avait été « tricard »[12]. Et il n'avait dû sa réinsertion paisible dans la société, et le droit de revenir vivre à Paris, qu'au prix de bien des travaux d'indic. Qui lui avaient valu une sérieuse raclée de la part du milieu. Bonne fille, la police avait accepté de le laisser tranquille. Elle l'avait suffisamment pressuré comme ça.

Et voilà qu'elle remettait le paquet… Avec un chantage supplémentaire, assez ignoble au demeurant, Corentin le reconnaissait lui-même, mais à la guerre comme à la guerre. Il menaçait carrément Secoli d'un gros mensonge : quelques petites phrases glissées de-ci de-là dans les bistrots de nuit, révélant que Secoli, ce gentil garçon de Secoli, s'était « remis à table » malgré ses promesses après le passage à tabac d'autrefois.

Entièrement faux. Mais d'acier. Cette fois, Secoli risquait le chargeur vidé dans le ventre. Ni plus ni moins.

Le micheton retourna dans sa tête toutes les solutions possibles pour échapper au dilemme sans en trouver une.

— Et je ne suis même pas sûr de vous aider ! gémit-il en se précipitant pour resservir une rasade de whisky à Corentin, qui stoppa la générosité à juste une larme d'un geste vif du poignet.

— On va voir, fit Corentin, glacial.

Il prit son temps :

— Ce que je veux est simple. L'adresse de Fiona.

Les sourcils finement ourlés de Claude Secoli s'ourlèrent gracieusement en accent circonflexe.

— Mais, fit-il, surpris, vous la connaissez. L'autre soir, elle vous l'a donnée…

Corentin agita la glace dans son verre :

— Non, je veux celle où elle est maintenant.

Il exhiba ses dents parfaitement rangées.

— Tu dois bien savoir où la joindre, non, quand tu as besoin d'elle ?

Secoli eut une moue surprise.

— Je la joins par Delphine, vous voyez ce que je veux dire.

Corentin reposa son verre :

: – Ah bon ! alors appelle Delphine.

Il avançait le téléphone blanc sur la table basse.

— Tiens, je vais t'aider, reprit-il, je vais te faire le numéro 432.27.38. Si je ne me trompe, c'est bien ça !

Son doigt commençait à faire tourner le cadran. Claude Secoli verdit.

— Vous ne la trouverez pas, murmura-t-il en déconnectant l'appareil de l'index.

Corentin prit l'air niais.

— Tiens, elle n'habite plus chez son père ?

Le micheton détourna la tête.

— Vous le savez aussi bien que moi, fit-il d'une voix sourde.

— Alors, appelle-la où elle est, dit Corentin, glacial.

Claude Secoli prit l'appareil. Puis il se ravisa :

— Et si je vous y conduisais ? dit-il, l'air de se fendre d'un grand service. Elle est avec Fiona.

— Pourquoi n'appelles-tu pas ? demanda Corentin avec un éclair noir dans les yeux.

Secoli rit grassement :

— C'est l'heure où elles font joujou ! glapit-il. Ça m'ennuierait de les déranger.

Corentin se leva.

— Bon, allons-y. Tu as ta voiture ?

Arrivés en bas de l'escalier, Claude Secoli se fouilla :

— Merde, jura-t-il, vous m'avez émotionné, j'ai oublié les clés.

Il redescendit en courant deux minutes plus tard, ses clés balancées entre deux doigts.

— Elles avaient glissé au fond de la penderie. Vous comprenez, je pends toujours mes pantalons à des pinces. Par le pli, ça vide les poches.

L'auto-stoppeur, jean, blouson de cuir vert et sac orange devant lui tendait le pouce au bord du béton, juste à côté du C.N.I.T. à la Défense.

— Il a l'air sympa, on l'embarque ? fit Secoli.

Corentin haussa les épaules.

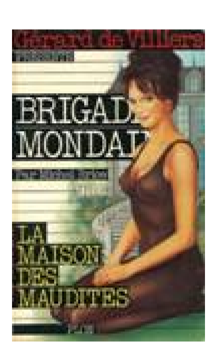
— Si ça t'amuse…

Quand l'auto-stoppeur ouvrit la portière, il se passa quelque chose que Corentin n'avait pas prévu : À deux, ils le chassèrent hors de la voiture. Il roula sur le trottoir, la tête brinquebalant contre le béton.

Quand il se releva, des étoiles dansant dans les yeux, la voiture fonçait au loin. Sans lui.

— Bon Dieu, grinça-t-il, il ne me reste plus qu'à trouver un téléphone.

CHAPITRE XVIII



Aimé Brichot contempla sa flèche avec amitié.

— Tu as une bosse sur le front, on dirait, dit-il.

Corentin agita la main :

— Ça va, dit-il énervé, ne me le répète pas trop souvent, tu veux ?

Il soupira :

— Je me suis fait avoir comme un gosse…

Brichot griffa doucement sa moustache et sortit une lime à ongles de sa pochette de veston. Attaquant aussitôt le petit doigt de sa main gauche avec des allers et retours de lime affairés.

— Pas moi, émit-il, sentencieux.

— Traduis, fit Corentin, à la limite de la rage.

Brichot termina l'ongle concerné.

— J'ai oublié de te dire que j'ai envoyé Rabert et Tardet en enquête.

— Où ça ? fit Corentin, figé.

— À la banque.

Corentin soupira encore :

— Quelle banque, Mémé ?

Son équipier renfourna sa lime à ongles dans la pochette de son veston.

— Le siège central de la banque d'un dénommé Philippe Delvau.

Corentin arrondit les yeux.

— Qui c'est, celui-là ?

Brichot savoura patiemment le plaisir de se sentir demandé.

— Un grand blond aux yeux gris qui a pour manie, dans sa succursale de Bougival, d'échanger des liasses de billets usagés pour en avoir des neufs.

Corentin se hissa sur les coudes dans son fauteuil.

— Sois bon avec moi. Résume.

Brichot se passa la main sur la calvitie.

— Facile. Tu te rappelles ce détail du revendeur ? Toujours payé avec des billets neufs ? J'ai voulu savoir. Ça m'a pris ce matin, après ton départ. Ça n'a pas été long. Il n'y a pas trente-six grosses banques à Paris et mettons que j'ai eu de la chance. Bref. À la B.N.P., au siège central, on nous a signalé la remarque faite par une agence de Bougival : un client avide de billets neufs à la maniaquerie. De là à obtenir le nom et l'adresse, il n'y avait que le temps de décapuchonner son stylo pour prendre tout ça en note.

Corentin se passa la main sur les yeux :

— Conclus vite, Mémé.

— Philippe Delvau, *La Californie,* 15, quai Rennequin, à Bougival.

Corentin s'était levé comme un ressort :

— C'est là qu'allait cette ordure de Secoli, là où je vais aussi, et illico.

— Hé ! fit Brichot, attends, il faut en parler à Baba.

Corentin secoua la tête :

— Non, tu permets ? Affaire personnelle, je vais faire un tour dans le coin. Laisse-moi, et ne crains rien. Je t'appellerai.

Il sourit :

— Où alors, le grand jeu…

— Tu es dingue, insista Brichot, pourquoi ne pas suivre les voies habituelles ?

Corentin se retourna sur le seuil.

— Mémé, fit-il avec effort, j'en connais trois sur le lot, les deux filles, plus Secoli. Il vaut mieux essayer d'agir en douceur non ? Ce sont des dingues. Tu nous vois tous débarquer en force ? Ils sont sur leurs gardes. Ils vont fuir. On fera chou blanc, c'est déjà arrivé assez souvent, non ?

Brichot frémit :

— Comme tu veux. Mais je te préviens, je mets tout en œuvre pour parer aux complications.

Corentin le fixa.

— Laisse-moi quelques heures d'avance, dit-il. C'est tout ce que je te demande.

— Combien ?

Corentin se passa la main dans les cheveux :

— Trois, si tu veux. Et tu as raison. Préviens Baba. C'est plus réglo.

Aimé Brichot se voûta :

— Boris, murmura-t-il, pourvu que tu ne te trompes pas…

Boris Corentin sut qu'il aurait dû écouter Aimé Brichot dès qu'il fut entré dans le hall de *La Californie.* Un Luger brusquement présenté à bout de bras, un grand athlète blond aux yeux gris, lui recommanda de le précéder sans faire d'histoire dans l'escalier.

Il obéit et, aussitôt après, sa nuque lui fit très mal. Il s'évanouit avec un dernier éclair de conscience plus que désagréable : celui d'avoir commis une faute grave en croyant pouvoir résoudre, avec une visite, et un peu de conversation, une situation compliquée.

Et pourtant, en arrivant, il avait bien cru avoir jugé juste : Delphine Parker l'avait accueilli très gentiment, comme s'il arrivait à point pour la sortir d'un mauvais pas.

La chambre était jolie. Papier de Laura Ashley à petites fleurs roses sur les murs, meubles anglais en pin ciré. Le lit était recouvert d'une couverture en cretonne blanche, semblable aux rideaux, où Boris Corentin gisait, écrasé de tout son poids.

Il essaya de se relever. En vain. Ses poignets et ses chevilles étaient entravés aux montants du lit. Il se cabra, essayant de se libérer dans un effort de tous les muscles. Tout ce qu'il réussit à faire fut de se meurtrir chevilles et poignets. Et de faire s'accélérer les élancements qui poignardaient sa nuque.

Il se laissa aller en arrière choisissant la seule solution raisonnable. Le repos. Récupérer, voilà ce qu'il fallait faire. On viendrait bien, à un moment où à un autre. Alors, il aviserait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était crucifié à un lit, dans une jolie chambre de Bougival. Que Fiona et Delphine

vivaient ici aussi, et sans doute, que l'énigme de la mort de Marie-Martine Parker avait sa solution ici. Ainsi que l'énigme des teckels.

À la réflexion, il se dit que du côté des énigmes seulement, il pouvait avoir une certitude.

Il eut la réponse à la question une heure plus tard. L'homme qui venait d'entrer dans la chambre était celui qu'il s'attendait à voir.

Très grand, athlétique, blond comme un Viking, les yeux gris acier. Une allure de prince du Gotha et une silhouette d'acteur de films d'Hollywood. Au quart de seconde, il devina qu'il avait en face de lui l'homme qui connaissait le secret de la mort de Marie-Martine Parker, plus le secret du charnier des teckels de la forêt de Fontainebleau.

Et l'Abélard d'une Héloïse nommée Fiona.

L'homme s'avança vers le lit à pas lents.

— Je m'appelle Philippe Delvau, dit-il d'une voix lente et sourde. Vous êtes l'inspecteur Boris Corentin, de la Brigade mondaine, et votre but est de m'arrêter.

Corentin approuva de la tête.

— Détachez-moi, dit-il, je ne suis pas dans une position très agréable.

Surpris par cette réaction, Delvau se recula vivement. Sa veste de flanelle grise s'ouvrit. À sa ceinture, le Luger à canon long, chromé.

— Belle arme, fit Corentin en souriant. Parabellum P 04, j'imagine. Kriegsmarine, calibre 9 mm, canon de 15 cm avec hausse réglable sur la genouillère. Les exemplaires chromés sont rarissimes. On dit même qu'il n'y en a plus d'origine.

Delvau se cabra :

— Celui-là est d'origine, je peux vous l'assurer. Arme de famille. Je vous prie de me croire.

Il se radoucit :

— Vous vous y connaissez bien en armes. Intéressant…

Corentin soupira :

— La seule chose qui m'intéresse, en ce moment, c'est d'être détaché.

Delvau s'approcha de lui.

— D’accord, fit-il après un instant de réflexion. J’accepte.

Il eut un bref rictus des commissures.

— Votre parole de ne pas bouger est-elle une parole à laquelle je peux faire confiance ?

Corentin frémit :

— Je ne vous ai pas proposé de vous la donner.

— Dans ces conditions, tout est différent.

Corentin désigna le Luger du menton.

— Armé, n’est-ce pas ? Et il y a une balle dans le canon ?

Delvau approuva.

— À New York, en avril 1901, reprit Corentin avec un petit sourire, un pistolet Parabellum soumis aux essais de *Board of Ordnance and Fortification* a touché vingt-quatre fois sur trente coups, à vingt-cinq yards[13] une cible mesurant un mètre quatre-vingts sur soixante centimètres, si mes souvenirs de lecture sont bons… Vous êtes à deux mètres, je fais comme vous, plus d’un mètre quatre-vingts, combien avez-vous de balles dans le chargeur ?

— Le maximum, huit. Plus celle engagée dans le canon.

Corentin agita ses poignets.

— Je me demande vraiment pourquoi vous n’avez pas l’élégance de me détacher.

Delvau tiqua :

— Soit, je prends le risque.

Il manœuvra les unes après les autres les serrures des menottes avant de se reculer d’une détente des jarrets.

Corentin s’assit sans se masser les poignets, ni les chevilles. Sa petite élégance à lui.

— Que comptez-vous faire, à présent ? reprit-il en étudiant l’œil noir du Luger qui suivait chacun de ses mouvements.

Philippe Delvau s’assit dans un fauteuil Louis XV en tâtant le vide derrière lui pour trouver l’accoudoir et se repérer.

— Vous dire la vérité, monsieur l’inspecteur.

Corentin pâlit imperceptiblement.

— Je n’aime pas ça, gardez-la pour vous.

Une violente horreur lui venait : Delvau parlait comme les fous prêts à tout, qui ont un besoin irrésistible de confier leurs secrets à quelqu’un. Avant de les entraîner dans une catastrophe.

Delvau agita son Luger.

— Il vous faudra bien écouter.

Corentin étudia le beau visage contracté par une démence secrète. Les yeux gris viraient au vert. Une mèche blonde mangeait la moitié du front bombé sans aucune ride. Les commissures des lèvres tremblotaient. Il se rappela, le dos glacé, une autre phrase du Manuel d’armement : « À condition de disposer de bonnes cartouches, le Luger est une arme d’une précision et d’une efficacité terrifiantes. »

En se disant qu’il lui restait l’ultime et incertain espoir que ce Luger-là ait de mauvaises cartouches, il écouta Philippe Delvau.

Et tout le temps que celui-ci parla, Boris Corentin n’eut jamais vraiment de surprise.

Oui, c’était Delvau qui rachetait des teckels mâles à poil long et les tuait. Oui, c’était lui qui avait mis Marie-Martine Parker, morte chez lui d’une overdose de Poppers, au volant de sa Mini, lancée contre une Mercedes de passage. Oui encore, c’était lui qui tirait les fils de Fiona von Borchardt et avait échappé la veille à une R 16 de la police sur le périphérique.

— Pourquoi, pourquoi ? murmura Corentin.

— J’ai mes raisons, répliqua durement Philippe Delvau.

Il ricana :

— Rassurez-vous, d’ailleurs. Je vous ficherai bientôt la paix.

Il tendit l’oreille. La pluie… elle battait de nouveau les vitres.

— Ecoutez, murmura-t-il changé. Il pleut des cordes, comme ce jour-là…

— Quel jour ? fit Corentin, figé.

Delvau haussa les épaules.

— Ça ne vous regarde pas.

Il agita son Luger.

— Monsieur le policier, dit-il, vous vous souvenez que le hasard vous a choisi un jour, chez ce petit personnage de Claude Secoli, pour jouer un rôle

dans mes desseins. Quand j'ai compris qui vous étiez, j'ai tout fait arrêter. Mais vous êtes opiniâtre. Vous avez insisté, j'ai dû vous neutraliser…

— Moi peut-être, coupa Corentin. Et on peut en reparler, je n'ai pas dit mon dernier mot. Mais vous ne perdez rien pour attendre, de toute façon. Si j'ai retrouvé votre trace, d'autres la retrouveront après moi.

Les lèvres minces de Philippe Delvau se détendirent, à la volonté.

— Justement, cette remarque de bon sens, je me la suis faite aussi, et elle change tout mon programme.

Corentin leva les bras, aussitôt suivi par le canon du Luger.

— Alors, soyez raisonnable. Conduisez-moi à un téléphone. Les teckels, ça ne vaut pas la peine de mort, ni la mise en scène sur le corps de Mme Parker !

— Mettez en route l'autre moitié de votre cerveau, répliqua Delvau, fatigué. Vous n'avez donc pas compris que votre seule présence ici, ou en attendant d'autres, met fin à tout pour moi ?

Corentin retint un frémissement.

— Nous ne parlons pas de la même forme de raison, dit-il. Moi je vous dis : arrêtez vos folies. Il est grand temps avant de commettre de vraies bêtises.

Delvau caressa son Luger de la main gauche.

— Et moi, je vous réplique : je suis fou. Autre logique. Autre raisonnement. La deuxième moitié du cerveau s'est mise en marche. Vous avez compris ?…

Corentin se maîtrisa.

— Il y a longtemps, monsieur Delvau, que la première moitié de mon cerveau avait compris ce détail toute seule.

L'athlète blond se leva brusquement.

— Alors, pourquoi tergiversez-vous ? Vous allez faire ce que je vous dis, et vous le savez.

Corentin le fixa durement :

— Ça dépend de quoi.

Delvau éclata de rire.

— Si vous n'obéissez pas, je viderai le chargeur de ce Luger sur vous.

Corentin haussa les épaules, fataliste :

— J’espère au moins que l’ordre à exécuter ne sera pas contre l’honneur.

L’expression fit l’effet escompté : Delvau vacilla.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, articula-t-il douloureusement. Je ne mettrai pas votre honneur en jeu. Vous êtes un homme complet, vous…

Il se rassit :

— Monsieur, reprit-il d’une voix mécanique, je vais me tuer avant la nuit.

Corentin secoua la tête à la fois très las, et très compatissant. Jamais de sa vie, il n’avait eu affaire à un fou.

Un vrai. Dans le sens complet du terme. C’était fait. Il inaugurait… Et il ne pouvait rien faire, sinon gagner du temps, dans l’espoir, « fou » comme on dit, de trouver une solution. Mais cela voulait dire que d’avance, il acceptait ce que Delvau allait lui dicter.

— Avant de mourir, reprit Philippe Delvau, j’ai une dernière volonté. Elle passe par vous.

Corentin se pencha en avant.

— Je vous écoute.

Le Luger s’avança.

— Cette jeune femme que vous connaissez, reprit Delvau, va vous accueillir dans dix minutes dans sa chambre, que je vous indiquerai. Vous lui ferez l’amour. Je veux dire, vous la rendrez heureuse, je le veux.

Corentin se prit la tête à deux mains.

— Rassurez-vous, reprit Philippe Delvau. Elle ne se doute de rien. Elle croit qu’il ne s’agit que d’une de mes lubies habituelles.

Il hésita :

— Et que je vous filmerai.

Il secoua la main devant l’air effaré de Corentin.

— Puisque nous avons parlé d’honneur, je vous donne ma parole que je ne vous filmerai pas.

— Je vous crois, murmura Corentin.

Les yeux de Delvau s’illuminèrent :

— Donc, vous acceptez ?

Corentin détourna les yeux.

— Je demande seulement une chose. Pourquoi ?

La voix de Delvau lui parvint comme dans un mauvais rêve :

— Vous êtes beau et fort. Vous lui ferez l'amour comme jamais je n'ai pu le lui faire. Et comme je ne pourrai jamais.

Il rit avec un énorme poids de tristesse dans la gorge.

— Ne vous vexez pas. Comme cadeau d'adieu, je vous offre à elle.

Ahuri, Corentin vit des larmes se mettre à couler des yeux du fou.

— Rendez-la heureuse, balbutia Delvau. Elle le mérite.

Fiona avait été libérée de toute entrave lui interdisant d'aimer. Nue, fardée et parfumée, elle ouvrit ses bras à Corentin.

— Te revoilà enfin, dit-elle en se collant à lui. Si tu savais comme j'ai pensé à toi…

Il la coucha sur le lit, bouleversé.

Enfin, il parvint au but qu'il s'était fixé : réussir un pari peut-être aussi fou que tout le monde fou dans lequel il avait pénétré : arracher Fiona à sa prison. Il fallait essayer. L'aimer, la ramener à la raison. Fuir avec elle. Par n'importe quel moyen, peu importait. Après, il serait temps de mettre en œuvre la machine policière. Et neutraliser les autres. Delvau, Delphine et ce « fakir » dont l'athlète blond avait parlé. Un risque énorme à courir. Mais il était prêt à le prendre, quelque chose lui disait que Fiona pouvait être sauvée, et guérie. Et qu'il fallait faire vite. À elles seules, les menaces du fou ne lui prouvaient-elles pas qu'il avait raison de vouloir tenter le tout pour le tout ? Pourvu qu'il réussisse avant que Brichot mette la machine policière en branle.

Il enlaça Fiona :

— Laisse-toi faire, murmura-t-il. Ne pose pas de questions. Simplement, laisse-toi faire.

Paul Larousse grimaça. Dans sa bouche, tout à coup, une série de picotements désagréables. Il mâchouilla. Sa langue et ses gencives râpaient. Il plongea le doigt en lui et le retira rougi.

— Je saigne des gencives ! s'exclama-t-il, les dragées sont pleines de verre pilé !

Il cracha tout, vert de fureur.

— Quoi ? s'écria-t-il en silence. Il l'a fait exprès, ce salaud. Ou bien…

Une espèce de sens venu du fond des âges lui disait que ça n'était pas normal. Pas de hasard dans ce « détail ». Il réfléchit très vite. La vérité lui apparut mathématique : Parker était le mari de Marie-Martine. Or Parker était médecin. Donc Parker avait peut-être trouvé un moyen médical de se venger de lui. Lequel ? Lui seul pouvait le lui dire. Avant qu'il soit trop tard.

Il se rhabilla comme un fou et descendit en courant vers le garage. Quand il prit le volant de la 604, il avait déjà le sexe dur comme du granit. Au moins, le reste des dragées faisait son effet. Mais sa bouche était encore pleine de sang. Avec un goût amer et étrange.

Aimé Brichot s'accrocha au téléphone comme à une bouée de sauvetage. Depuis trois heures, Boris avait disparu. Brichot flairait quelque chose. Et voilà qu'on l'appelait au commissariat de la rue de la Pompe.

La voix était jeune et claire elle disait que, cherchant à joindre l'inspecteur principal Corentin, on lui avait passé son équipier, celui qu'on s'excusait de déranger.

— L'inspecteur Corentin m'a demandé il y a huit jours de l'appeler si je remarquais quelque chose d'intéressant rapport à un accident de Mini. Avec une morte.

— Je me rappelle, j'étais avec lui, dit Brichot avec avidité. Alors ?

— Alors, voilà, reprit la voix, vous vous souvenez du rapport médical. Présence de poils de teckels sur le corps de la morte.

— Effectivement, fit Brichot qui brûlait.

— Eh bien ! avant-hier soir, une Jaguar a eu un accrochage sérieux, porte de Madrid, avec la voiture d'une prostituée. Bizarre non : dans le coffre arrière, il y avait un teckel.

La voix s'arrêta :

— Je suis peut-être idiot, mais on ne sait jamais. S'il y avait un rapport ?

Brichot se mordilla la moustache.

— C'est vous qui avez fait le constat ?

— Bien sûr !

— Le conducteur de la Jaguar, il était comment ?

La réponse se déroula dans l'écouteur, précise, détaillée et merveilleusement formidable : le conducteur était grand, blond, athlétique, la trentaine.

La description exacte du fuyard en 604 du périphérique.

— Brigadier, reprit Brichot d'une voix tremblante, le quai des Orfèvres ne vous oubliera jamais. Le nom du conducteur et son adresse ?

Il y eut un bruit de papier froissé :

— Delvau, Philippe Delvau, 15, quai Rennequin à Bougival.

À l'autre bout du fil, Aimé Brichot se recroquevilla :

— Nom de Dieu, gémit-il, ça fait trop de recoupements. Jamais je n'aurais dû laisser Boris partir là-bas tout seul.

Charlie Badolini arracha la bande plastifiée collée sur son tiroir à cigarettes depuis sa décision de cesser de fumer. Une merveilleuse cartouche remplie à craquer de deux cents Gitanes mais apparut au grand jour.

Il aspira la première bouffée de sa première nouvelle Gitane avec un bonheur qui le fit presque trembler.

— Brichot, fit-il, dans un nuage de fumée, toute la question est, maintenant : de combien d'inspecteurs et de voitures estimez-vous avoir besoin ?

Delphine Parker posa le plateau de cuivre sur la petite table de nuit.

— Whisky ? vodka ? cognac ? fit-elle en se tournant vers Corentin.

Il la fixa :

— Vous croyez vraiment que j'ai envie de boire ? À moins que ce soit le verre du condamné.

Depuis l’arrivée de la fille de Parker, il luttait contre une envie démente. Aussi démente que le monde dans lequel il était tombé. Personne pour le surveiller. Il était de première force au judo. Rien de plus facile pour lui que de s’emparer et de Fiona et de Delphine et de s’en servir comme double bouclier pour sortir. Ou au moins, aller jusqu’à un téléphone.

L’ennui, et là la raison lui revenait, c’était que de toute évidence, Philippe Delvau tirerait. Sur Delphine et sur Fiona. Avant de l’abattre.

Il en était sûr, maintenant, tout à fait. Même s’il avait parié le contraire tout à l’heure. Il avait fait l’amour à Fiona avec une douceur et une tendresse qu’il n’avait jamais eues pour aucune fille. Il lui avait parlé. Il avait tout essayé. En vain. La jeune femme belle à damner un saint était amoureuse d’un seul homme : celui qui ne pourrait jamais lui faire l’amour.

Et lui, Boris, il avait perdu…

Réduit au goût amer de la défaite, sa première défaite avec une femme. Et c’était une maigre consolation de se dire qu’il s’agissait d’une folle…

— Whisky, dit-il, puisqu’il faut bien boire.

Delphine le servit en riant avec un clin d’œil vers Fiona.

— Vous l’avez bien mérité, non ?

Il y eut un silence.

— Tais-toi, dit enfin Fiona. Tu ne comprendras donc jamais rien ?

La fille de Parker recula les lèvres tendues.

— Petite conne ! hurla-t-elle. Sans toi, tout marcherait sur des roulettes ici.

Corentin arrondit les yeux :

— Je peux avoir des éléments pour comprendre ?

Elle s’accota au mur, le seau à glace tremblant entre ses mains.

— Mais enfin, vous êtes aveugle ou quoi ? Ce soir, c’est le grand soir ici. Il va mourir, et elle aussi ! Vous ne sentez pas l’odeur du suicide. Et dans dix minutes au plus !

Corentin se voûta.

— Delphine, murmura-t-il. Tu es de mon côté, celui de ceux qui veulent vivre. Aide-moi.

Delphine se remit à rire :

— Et pourquoi ? Tu vas m'arrêter, après, pour complicité, ce qui est vrai. Non, moi je vais m'en tirer, pas toi.

Il hocha la tête :

— Il est derrière la porte avec son Luger. Il va tirer si tu fais un mouvement. Laisse le temps passer. Crois-moi. Il va entrer, il va demander à Fiona de le suivre. Ils sont fous tous les deux, tu peux comprendre ? Tu n'as pas entendu crier un chien tout à l'heure ?

Il sentit se glacer son sang dans ses veines. C'était vrai. De lointains jappements étouffés.

— Alors toi, reprit-il avec rage, qu'est-ce que tu fais dans tout ça ?

Delphine abandonna son seau à glace sur la table de nuit :

— Tu veux savoir ? ricana-t-elle. C'est pourtant facile à deviner. Tu n'as pas compris, depuis le début ?

Il ferma les yeux.

— Non, reprit-elle, c'est évident. Je vais t'expliquer. Elle se tourna vers Fiona.

— Pour toi, c'est l'heure, dit-elle durement. Sors. Fiona se leva mécaniquement et se dirigea vers la penderie. Elle l'ouvrit et y prit le seul vêtement qui s'y trouvait : une robe de chambre d'homme en soie rouge à carreaux verts. Elle s'y enveloppa tout entière, serrant très fort la ceinture et alla ouvrir.

— Adieu, dit-elle.

Elle contempla longuement Boris :

— Tu es venu trop tard, murmura-t-elle.

Il se dressa :

— Non ! cria-t-elle, ne bouge pas. Il est derrière la porte, il va tirer.

Sur le seuil, elle saisit la main qui se tendait vers elle depuis le couloir, celle de Philippe.

Delphine éclata d'un rire acide.

— Laisse-les, va. L'asile coûte trop cher à la société. Eux, au moins, ne nous coûteront rien.

Il se rassit, effaré :

— Et toi, dans tout ça ? fit-il.

Elle rit encore :

— Moi, j’ai l’argent.

Il se cabra :

— Explique.

Elle haussa les épaules.

— J’ai réussi ce que Marie-Martine a raté. Le coffre, le numéro et la clé. À force de services rendus, j’ai arraché son secret à Delvau. Oh ! il n’y a pas longtemps, quand il a décidé de mourir. Il y a de l’argent, dans le coffre, une jolie somme. Le produit de la maison de passe pour les nymphomanes, les maudites de l’amour. Mais l’essentiel n’est pas là. Fiona était très riche. Diamants, émeraudes, rubis.

— Etait…, frémit-il.

Delphine alluma nerveusement une cigarette.

— Simple petite anticipation sur un avenir très proche.

— Continue, dit-il, les yeux durcis.

Elle s’enveloppa de fumée.

— Tout ça est à moi depuis une demi-heure. Tu peux me faire confiance, c’est bien caché.

— En somme, dit-il, tu es l’héritière.

Elle hocha la tête.

— Exactement.

Il se prit la tête à deux mains :

— Tu es aussi folle qu’eux ! hurla-t-il tout à coup en se précipitant vers la porte.

Elle le regarda secouer la porte à grands coups d’épaule, puis essayer d’ouvrir le vasistas au-dessus de lui.

— Ne te fatigue pas pour rien, dit-elle placidement. Tu n’as pas compris que Philippe avait enfermé ici Fiona dans une vraie cellule de prison.

Il vira vers elle :

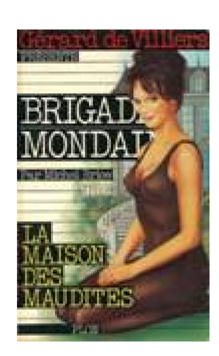
— La clé, dit-il furieusement.

Elle rit.

— Fouille-moi, je ne l’ai pas, c’est évident. Tes amis flics sauront bien nous sortir d’ici tout à l’heure, parce qu’ils vont venir, c’est sûr.

Il se recula contre le mur. Epouvanté : Delphine, elle aussi, c’était une folle.

CHAPITRE XIX



Le fakir exhiba son ventre à Bernard Parker.

— Pour marcher, ça marche ! cria-t-il.

Le sexe était dressé turgescent, énorme.

— Seulement, il y a la bouche, reprit Tagore. Elle saigne. Limaille de verre. Je suis idiot et primaire, je le sais. Mais les primaires ont de l’instinct vital.

Il se pencha sur le médecin qui essayait de s’enfoncer, terrifié, dans le dossier de son fauteuil.

— Dites-moi, ce qu’il y avait, en plus dans les dragées.

Il s’exorbita :

— Salaud ! Vous avez mis un truc qui tue. Vous avez voulu vous venger de la mort de votre femme ! Si elle a eu sa crise cardiaque, ça n’est pas à cause de moi, mais de vous.

Il gifla Parker. À toute volée :

— Dites, ou je vous tue. Je n’en ai rien à foutre. Parce que si je ne fais rien, je vais crever, ça se voit dans vos yeux.

Bernard Parker agita la main.

— O.K., fit-il, laissez-moi téléphoner, c'est dans votre intérêt.

Il chercha un numéro dans son carnet d'adresses, puis il le composa 707.81.59.

— Allô, fit-il, ici le docteur Bernard Parker. Un malade est dans mon cabinet. Il est atteint de rage, que dois-je faire pour lui ?

Vingt minutes plus tard, Paul Larousse, alias Rabindranath-Tagore, grimaçait sous l'injection de sérum dans une salle d'urgence verte et aseptisée.

Mais il souriait. Par pur réflexe de bête, il venait de se sauver d'une des morts les plus atroces qui soient.

Charlie Badolini jeta son mégot consumé jusqu'aux lèvres.

— Allez-y les enfants, dit-il, mais n'oubliez pas. Corentin, c'est sacré.

Dix inspecteurs de police se mirent à crapahuter avec des airs de parachutistes en plein putsch vers le mur sombre de la maison Delvau. Le portail, bien sûr, était fermé. Tardet fit la courte échelle à Brichot. Il y eut un craquement de tissu, suivi d'un déchirement.

Aimé Brichot atterrit en souplesse de l'autre côté dans une rangée de bégonias qui s'écrasèrent en suintant leur sève contre ses bas de pantalons. Il en fut plus contrarié que de l'accroc du mur dans le tweed. Un accroc, ça se stoppe. De la sève de bégonia, quel détachant peut en venir à bout ?

Il oublia vite ses soucis. Il s'agissait à présent de cerner la maison. Puis d'y entrer.

Tout ça, sans le moindre mandat d'arrêt. Mais avec quand même un ordre de mission légal. Une C.R. omnibus[14] délivrée par Charlie Badolini. La moindre des choses, ne serait-ce que pour venir en aide à Boris.

Le cadavre du teckel commençait à raidir. Exactement semblable à tous ses frères de misère d'avant.

Châtré et saigné au scalpel.

De longues minutes durant.

Ni Philippe ni Fiona n'y prêtèrent la moindre attention. C'était le passé. Mort.

Comme ils allaient mourir bientôt eux aussi.

Sur la table à instruments chirurgicaux, Philippe avait disposé le poste radio enlevé à la Jaguar. Raccordé au réseau à l'aide d'un transformateur, il était relié aux quatre écouteurs stéréo, arrachés eux aussi à l'épave de la voiture, et répartis à chaque coin de la pièce.

Il enfonça la cartouche dans le poste.

La voix chaude et viscérale de Diana Ross s'éleva dans la cave carrelée.

« Sweet… sweet… sweet love… »

Fiona s'avança vers la table de dissection où un plastique tout neuf avait été disposé.

Elle tremblait.

— Mon amour, murmura-t-elle, c'est la première fois. Ils se déshabillèrent ensemble, les yeux dans les yeux.

Quand ils furent nus, ils osèrent se regarder pour la première fois.

Ils frémissaient, la gorge nouée. Incapables de prononcer un mot.

Longtemps après, Fiona éclata en sanglots : elle avait vu.

Vu le sexe mutilé de l'athlète qui ne pourrait jamais l'aimer.

— Tu es encore plus belle que je ne pensais, balbutia Philippe.

Elle bloqua ses paupières.

— Tais-toi. Faisons vite, je t'en supplie.

Boris Corentin hurla de douleur. Quelque chose avait craqué au creux de ses épaules. Il se regarda, hagard. Sa clavicule gauche avait explosé.

Mais la porte était ouverte.

— Viens, cria-t-il. Il est peut-être encore temps. Dans la salle de jeux où il aboutit au hasard, il tomba sur Brichot qui s'avançait, lunettes en avant.

— C'est à la cave qu'il faut aller, cria Delphine. Tout se passe à la cave.

Elle les dirigea vers l'escalier. Corentin descendit en se tenant l'épaule, grimaçant. Des points brillants scintillaient dans ses yeux. Il se sentait au

bord de l’évanouissement.

Philippe Delvau écouta, l’oreille tendue vers le couloir.

— Cette fois, murmura-t-il en se tournant vers Fiona, c’est vraiment terminé.

Il fit jouer les serrures à pompe. Derrière lui, il y eut un martèlement de poings.

— Ecartez-vous ! cria-t-il. Je ne vous veux pas de mal.

Sur la table de dissection, Fiona, la femme qu’il aimait et qu’il n’avait pu aimer, lui tendait les bras, ouverte, cambrée. Merveilleusement belle et désirable.

Il s’avança vers elle.

— Tu es beau, fit-elle, je me moque du reste.

Il se pencha sur elle, les larmes aux yeux.

— Pourquoi es-tu venue, ce jour-là, dans cette soirée ?

Elle l’attira contre elle.

— Je ne regrette rien, dit-elle.

Elle le dévora de baisers.

— Tu sens encore meilleur que j’imaginais, balbutia-t-elle.

Elle le fixa, avec des yeux agrandis par une passion immense.

— Je t’aime, dit-elle, je suis sûre que tu m’aimes. Le reste, quelle importance ?

Il se coucha sur elle. Son sexe impotent tremblait.

— Pardonne-moi d’avoir existé, dit-il, en enfouissant son visage dans son cou.

Elle se creusa pour lui permettre de disposer l’objet qui allait les tuer entre ventre et ventre.

— C’est froid, murmura-t-elle.

À côté d’eux, Diana Ross continuait à hurler que l’amour est doux, *« sweet, sweet, sweet love… »*

Philippe se serra longtemps contre le corps chaud de celle qui avait décidé de mourir avec lui. Derrière eux, les poings furieux s’étaient mis à marteler la porte.

— N'écoute que Diana, murmura Fiona en l'enlaçant de ses bras autour des épaules. La réalité n'existe pas.

Elle creusa un peu le ventre pour lui permettre de dégoupiller la grenade défensive.

— Je t'aime, répéta-t-elle en se collant à lui à le soulever.

Il hurla :

— Pardon, Fiona, pardon !

L'explosion projeta la porte de fer de l'autre côté du couloir[15].

Aimé Brichot verdit.

— Tu as pris la porte dans l'épaule.

Corentin grimaça.

— Non, c'était une autre avant…

Debout à dix dans la salle d'opération infernale, ils ne pouvaient s'arracher au spectacle.

Jambes et bras étaient intacts.

Comme les deux visages projetés contre le mur et qui gisaient. Bouche contre bouche.

Le reste n'était que bouillie mélangée au corps déchiqueté du teckel.

Paul Larousse se rétracta sur son lit d'hôpital.

— Je vais très bien, merci, grimaça-t-il.

— Bravo pour le flair, fit Aimé Brichot, vous revenez de loin. Parker, lui, ça n'est pas pareil.

Le fakir se glaça :

— Dites :

— Il est mort. Overdose de tranquillisants. Il faut bien croire au suicide, puisque vous étiez déjà hospitalisé.

Il laissa au fakir le temps de reprendre ses esprits.

— Est-ce que par hasard, reprit-il quand il eut jugé le temps de politesse écoulé, vous pourriez m'expliquer un peu le cas Philippe Delvau ? À supposer que vous le connaissiez.

Le fakir remonta son drap jusqu'au menton :

— Oui, fit-il, je le connais. Il me l'a raconté un jour de confidence. Un de ces rares soirs où il buvait.

— J'écoute, fit Brichot, l'air faussement indifférent.

— Ne jouez pas les marioles, jeta Larousse, c'est intéressant.

Brichot tiqua, rouge.

— Hé ! j'ai de quoi vous envoyer en tôle !

— Vous avez promis, si je racontais, rétorqua le fakir.

— Allez-y, fit Brichot, conciliant.

L'histoire était simple et atroce.

À six mois, Philippe Delvau, fils de famille choyé, jouait un soir d'été sur la pelouse de la propriété familiale. Nu, à cause de la chaleur. À côté de lui, le teckel mâle à poil long de ses parents. Un beau petit chien de pure race conforme au « standard », long de corps, compact, chanfrein légèrement busqué, arcade sourcilière bien marquée, ongles forts et tournés en dehors.

Autrefois, le teckel était merveilleux pour la chasse au sanglier. Attiré par l'odeur d'urine du membre, ils attaquaient par en dessous l'animal qu'ils poursuivaient. Arrachant le sexe à coups de dents. Et saignant le sanglier.

Le même genre d'odeur chez le bébé jouant à quatre pattes à côté de lui avait attiré brusquement le teckel de Mme Delvau mère, née Gothberg-Ankarfot.

Exacerbant son instinct de bête de chasse.

Il avait fait ce que ses ancêtres moyenâgeux faisaient dans les chasses au sanglier des forêts d'Europe. Il avait cisaillé à coup d'incisives et de canines le sexe du bébé.

Un massacre irréparable. Même pour le meilleur chirurgien du monde.

Le reste, la folie de Philippe Delvau était venue d'un seul détail : Plus tard, à l'âge de raison, il avait surpris une conversation de ses parents avec des intimes. Ils racontaient ce qu'il n'aurait jamais su autrement sur sa particularité physique…

Charlie Badolini lâcha sa cigarette et pointa son index rejauni vers l'épaule de Corentin.

— Le chirurgien était bon, j'espère.

Corentin sourit en tâtant ses bandages :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le divisionnaire, Garches, un élève du professeur Jubet.

Badolini soupira, heureux :

— Alors, ça va. La clavicule se recollera droit.

Il toussota.

— Tant mieux. Au moins, cela fait une bonne nouvelle dans toute cette affaire.

Corentin se contracta.

— Que voulez-vous dire ?

Le chef de la Brigade mondaine détourna les yeux -.

— Oh ! la même chose que ce que vous pensez : quel gâchis, tout ça…

Il roula des yeux :

— Et Delphine Parker, vous l'avez vue, au dépôt ?

— Oui, fit Corentin. Butée, muette. On n'en tirera rien. D'ailleurs, à quoi bon ? Tout rentre dans l'ordre si on peut dire… Qu'est-ce qu'elle risque ? Non assistance à personne en danger de mort. Ça n'ira pas chercher bien loin. Ensuite, une fois libre, elle récupérera son magot. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Existe-t-il vraiment ? Où sont les preuves ?…

Il soupira :

— Vous voyez, patron, reprit-il avec une contraction des mâchoires, ce qui m'étonne le plus, au fond, dans toute cette affaire c'est l'attitude de Bernard Parker. Pourquoi, vouloir se venger sur le faux fakir ? Rien qu'un exécutant. Le vrai responsable, s'il voulait vraiment se venger, c'était Philippe Delvau.

— Bien sûr, rêva Charlie Badolini, seulement, ils étaient de la même classe sociale. L'explication est peut-être là, tout simplement.

Corentin approuva de la tête.

— En tout cas, vous avez raison, quel gâchis…

Il agita la main vers le coffre-fort du grand bureau directorial.

— Un dossier classé de plus à ranger à la rubrique des dossiers noirs de la Mondaine…

Charlie Badolini esquissa un léger sourire.

— Jusqu'au prochain…

Il rêva dans un nuage de fumée de Celtique. Replongé avec frénésie dans le tabagisme après une tentative de cure qui n'avait pas duré quinze jours.

Il se leva, raccompagnant son subordonné jusqu'au bureau des Affaires Recommandées.

— Corentin, reprit-il quand il y fut arrivé, qu'est-ce que vous allez faire de votre convalescence ?

Son œil s'était allumé. Chargé d'images de filles qu'il voyait déjà se succéder dans les bras de son inspecteur préféré tout le temps de sa convalescence.

Boris Corentin massa son épaule cassée.

— Je vais peut-être vous décevoir, patron, dit-il avec un sourire lent, mais je crois que vous vous trompez sur mon emploi du temps de convalescent.

Il sourit :

— Ça fait longtemps que je n'ai pas vu ma mère, en Bretagne. Je crois que je vais aller faire une cure de santé chez elle. Dans le grand vent pur venu de l'Atlantique.

Charlie Badolini s'assit sur le bureau de Brichot, l'air surpris.

— Ça fait vraiment mal, alors, murmura-t-il.

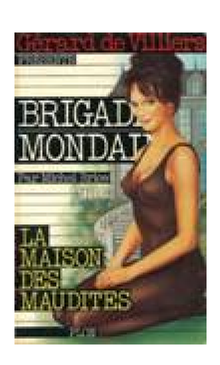
Au même moment, le téléphone grésilla. Brichot décrocha.

— Boris, fit-il, placide, en tendant le combiné vers sa flèche, c'est pour toi.

Assis l'un à côté de l'autre, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini et l'inspecteur Aimé Brichot contemplèrent avec affection l'athlète aux boucles noires qui calait devant eux son combiné dans les bandages de son épaule cassée et notait de l'autre main un numéro de téléphone avec l'air à la fois heureux et absent de ceux qu'une jolie fille appelle.

— J'ai l'impression, murmura Charlie Badolini, que Mme Corentin mère va devoir préparer une chambre pour deux personnes de sexe opposé…

TABLE



---

[1] Voir Brigade mondaine n^0 13 *La Croisière interdite.*

[2] Commissariat de quartier. D'où le nom : « quart ».

[3] Les « bourgeois » sont des gardiens de la paix, bien notés, mais pas au point d'avoir une chance d'avancement. Il y en a environ vingt-cinq par arrondissement. Ils travaillent en civil. Ils se consacrent à peu près exclusivement à la prostitution et à la chasse aux camelots et aux vendeurs à la sauvette. Ils n'ont pas droit au titre d'inspecteur, bien qu'ils se l'attribuent parfois, par vantardise. Cela dit, faute d'effectifs, il arrive souvent que les patrons les chargent de petites enquêtes, comme de vrais inspecteurs. Ce sont des sources précieuses de renseignements : ils connaissent très bien leur quartier.

[4] Rapports secrets.

[5] Voir Brigade mondaine n^0 10. *Le Cygne de Bangkok.*

[6] Un manuscrit du XVIIIe siècle, dans l'Enfer de la Bibliothèque nationale, rapporte déjà, il y a deux cents ans, un cas absolument semblable. Ecrit par une femme qui se prostitua pour l'homme qui ne lui fit jamais l'amour. Et le soigna avec un dévouement exemplaire quand il fut frappé d'une attaque.

[7] L'anthropométrie. L'examen physique dans les locaux de la police.

[8] Le S.C.H.W.H.K. est une épreuve de « recherche au sang » sur grand gibier ou sur piste artificielle (1 /4 de litre de sang parsemé sur un kilomètre). Le chien doit retrouver la pièce de gibier vingt-quatre heures après la pose du sang. Epreuve capitale pour juger de la race d'un teckel. Celui-ci particulièrement apte à la chasse sous terre, sait aussi lever le gibier

et le conduire. « à voix », jusqu'aux tireurs. Extrêmement courageux, il n'hésite pas à s'attaquer au gros gibier, sanglier ou cerf.

[9] Le teckel, race d'origine allemande, se nomme aussi Dachshund, ce qui signifie chien de blaireau. On le fait remonter à la plus haute Antiquité. Egyptienne en particulier. Le teckel se présente sous trois espèces de poil : ras, dur, long. Les grandes lignes de « standard » de pure race sont les mêmes pour ces trois chiens. Pour être de pure race, l'animal doit être long de corps, tout en étant très compact, et non affiné, comme une belette. La tête allongée, doit aller en se rétrécissant jusqu'à la truffe, avec un nez long et étroit et un chanfrein légèrement busqué. La commissure des lèvres doit former un pli peu accentué. Entre autres caractéristiques importantes, les pieds doivent être larges et ronds, légèrement tournés en dehors. Avec des ongles forts et également tournés en dehors.

[10] Surnom du centre d'écoutes téléphoniques du boulevard de La Tour-Maubourg.

[11] Littéralement : « confiture de trafic », en anglais. Soit : embouteillage.

[12] Interdit de séjour.

[13] Vingt-deux mètres cinquante.

[14] Tout chef de Brigade dispose, en cas d'urgence, d'une commission rogatoire (une C.R.) spéciale. C'est-à-dire sans définition précise, comme pour une C.R. ordinaire. Elle lui permet d'effectuer « toutes opérations utiles à la manifestation de la vérité, saisies, perquisitions, etc. » Chez une personne seulement désignée sous le nom de X… C'est vague et impersonnel. Exprès. En fait de « parapluie », on ne fait pas mieux. Mais, c'est le seul moyen pour la police de pouvoir s'introduire chez quelqu'un sans être en faute vis-à-vis de la loi. Rarement utilisé, bien sûr, sauf en cas d'extrême urgence.

[15] Une nouvelle fois, il y a cinq ans, en plein Paris, un suicide de ce genre s'est produit. Un haut fonctionnaire désespéré d'apprendre que son petit ami se mariait, lui a demandé une dernière nuit d'amour. Le petit ami a accepté. Ainsi que les exigences de son « ex » : se laisser attacher sur le lit, dans une chambre remplie de tableaux de maître. Une bombe était sous le lit. L'explosion a détruit tout l'appartement. Bien entendu l'affaire a été

classée comme « explosion de gaz ». Et classée comme telle aux « blancs » de la Brigade mondaine.